

vendredi 8 avril 1938
dix-huitième année, n° 3

publication hebdomadaire
un an : 75 frs; six mois : 40 frs
le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

Le colonel House et l'entrée en guerre des Etats-Unis
Problèmes actuels
Une dictature de l'intelligence :
entretien avec M. Oliveira Salazar
En quelques lignes...
Marie Noël
Remarques sur la guerre d'Espagne
Mars 1938 en Hongrie
Le rapport doctrinal anglican
La voix de nos Evêques :
Le mandement de S. Exc. Mgr Lamiroy
Lectures.

Joseph MELOT
Hilaire BELLOC

Henri MASSIS
* * *

Bernard de VESINS
Robert POULET
Roger de CRAON-POUSSY
Comte PEROVSKY

Mgr Louis PICARD

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50

Compte-chèque postal 489,16

PIERRE
LEKX

CREDIT ANVERSOIS

FONDÉE EN 1898

SIEGES ANVERS, 36, Courte Rue de l'Hôpital
BRUXELLES, 30, Avenue des Arts

SUCCURSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

BANQUE

BOURSE

CHANGE

PARIS
20, rue de la Paix

LUXEMBOURG
55, boulev. Royal

Le journal qui monte...

LE VINGTIÈME SIÈCLE

- Ses suppléments
- Ses grands reportages
- Sa publicité qui rend

Abonnement : 1 an 95 fr.
3^e mois 25 fr.
Ch. post. 266

11, boulevard Bischoffsheim, Bruxelles

POUVEZ-VOUS DÉSIRER UNE MACHINE A COUDRE
SANS DÉSIRER LA NOUVELLE

SINGER

206 D 1

TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury.

Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES

Fournisseurs brevetés de la Cour



Anciens Etabliss. François PEETERS

Sous-Toitures Économiques et très légères en Ciment armé formant Plafonds clairs et unis Dalles pour Cours

Conditions spéciales pour Congrégations religieuses

BRUXELLES, Avenue des Nations, 9

Registre du Commerce de Bruxelles : 836 Téléphone 48.07.55 Compte Chèques Postaux : 118.84

Usine raccordée à la Gare de HAREN-NORD

Sous-Toitures Translucides brevetées

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” **Au Baton** ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” **La Bella** ”

ET ” **Opera** ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” **Sepco** ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

RAFFINERIES A VAPEUR

d'Huiles et Graisses pour l'Industrie,
la Marine et l'Automobile

FABRIQUE DE GRAISSES

consistantes
et vaselines

Huileries des Flandres

L. HOERÉE-VAN WAMBEKE

Rue du Fort
AUDENAERDE

TÉLÉPHONE 133

Reg. du Comm. Audenaerde 94

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^Y S^{TÉ} A^{ME}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES, TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHENEAUX, GOUTTIÈRES, TUYAUX DE DESCENTE
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

1118

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattlear, à JUMET Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Cheneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.

Constructions métalliques. — Charpentes en fer.

Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.

Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en tôles
galvanisées.

GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.

GALVANISATION RICHE A CHAUD

Société Métallurgique

d'ENGHIEN S^t-ELOI

Soc. Anon.

ENGHIEN (Belgique)

CONSTRUCTION RIVÉE & SOUDÉE

PONTS — CHARPENTES — RÉSERVOIRS
LEVAGE — MANUTENTION — WAGONS
VOITURES — PIÈCES DE FORGE
BOULONS — RIVETS — TIRE-FONDS

Société Anonyme Métallurgique

d'ESPERANCE-LONGDOZ

Rue d'Harsoamp n° 60, à LIÈGE

Adresse télégraphique
Eldoz-Liège

Registre du commerce
Liège N° 12

Codes used : A.B.C. 4° et 5° éditions, Western Union Bentley

**Fours à coke - Hauts fourneaux
Fonderies - Aciéries et Laminoirs**

P. R. P. PLOEGSTEERT P. R. P.

Sté Ame DES BRIQUETTERIES MÉCANIQUES

“ Le Progrès ”

Adm.-dél. : R. DE BRUYN, à Ypres

BRIQUES DE PAREMENT GENRE

« SILÉSIE » et « ÉCONOMIQUE »

en style brute, rugueux, sablé, nervuré, écorce et lisse

Toutes teintes Tous formats

Hourdis en terre cuite, système breveté

RÉFÉRENCES : par milliers de mètres carrés

BRIQUES CREUSES LÉGÈRES ET CLOUABLES

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brûlage
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air
salin. — Application facile et économique.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

32-34, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut
S. A.

Établiss. FIDÈLE MAHIEU

86, aven. de Philippeville
MAROINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

MANUFACTURE DE

TREILLIS ET TOILES MÉTALLIQUES

Société Anonyme.

PLOMBIÈRES (LIÈGE)

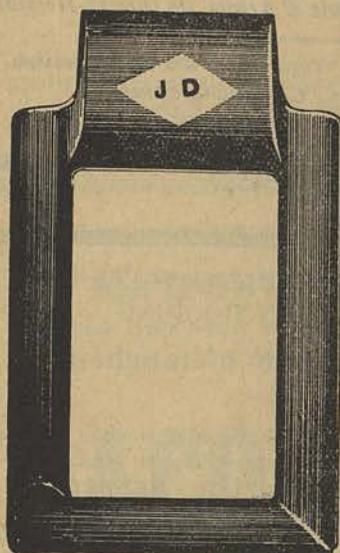
Téléphone : MONTZEN N° 16

TOILES MÉTALLIQUES en tous métaux de tous numéros et
forces de fils. Toiles moustiquaires en cuivre rouge, laiton
et fils galvanisés. — GRILLAGES MÉTALLIQUES EN FILS
ONDULÉS en toutes grandeurs de mailles et forces de fils.
TREILLIS SIMPLE TORSION en fils galvanisés pour clôtures
et en cuivre pour protection de vitraux, etc.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE N° 2.

Fonderie JULES D'HEUR

69, rue Chapelle, Herstal



Division Chaînes :

Toutes chaînes genre
EWART, GRAY, LEY,
éprouvées à 3 fois,
effort normal avant expédi-
tion

ACCESSOIRES

ROUES, GODETS, etc.
GRAND STOCK

Division Fonderie :

Toutes pièces en
fonte malléable
suivant plans ou modèles

Atelier de parachèvement

Les Nouvelles Fonderies St-Hilaire

Rue de la Motte, 47, HUY

Téléphone : 636 Huy. Compte chèques : Louis Antoine 97 958

POÉLERIE — PETITE MÉCANIQUE — FONTE DOUCE
FONTES SPÉCIALES — PIÈCES DÉTACHÉES POUR
POÊLES BRUTES ET NICKELÉES — TOUTES PIÈCES
SUIVANT MODÈLES DU OLIENT

MEILLEURES RÉFÉRENCES POUR LA QUALITÉ

S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais

Blanc de Zinc — Minium de plomb

Litharge — Mine-orange

SOCIÉTÉ ANONYME

DES

Ateliers René De Malzine

SCLESSIN près Liège (BELGIQUE)

Télégr. Demalzine-Sclessin

Tél. 118.71 et 276.70

Engrenages droits, coniques, hélicoïdaux et à chevrons en
toutes matières et de toutes dimensions.

Moteurs-réducteurs. — Réducteurs de vitesse.

Pièces mécaniques de précision pour toutes industries.
Machines spéciales.

Machines de ménage : batteurs-mélangeurs, hache-vian-
des, coupe-légumes, presse-fruits, etc.

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Anonyme firme J.-F. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Églises,
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.

Fers marchands et feuillards galvanisés.
Réservoirs galvanisés.

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SOLAYN (Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique :

Téléphone

Dumfrer Sclaigieux Belgique. Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRE, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB
TUYAUX — PLOMB A SOELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET OUDES EN
PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE
Arséniate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique
Alun de potasse — Sulfate d'alumine

Fers - Aciers - Tôles

Boulons - Rivets

Poutrelles et rails

Sciage de tous profils

Ronds pour beton

Découpage sur spécifications

Poutrelles de clôtures

Spécialité de tôles fortes

Société Anonyme des Établissements

— D. L. C. —

TÉLÉPHONE 289 04

2 lignes

BUREAUX ET MAGASINS :

Rue du Viaduc,

SCLESSIN (Gare)

Établissements Lavenne Frères

DOUR Téléphone N° 56

Manufacture de Couleurs & Vernis
BROSSERIE et OUTILLAGE POUR PEINTRES

Vernis et Émaux « LAMÉOR »
Couleurs préparées « VATALINE »
Blanc « LAMÉOR » spécial pour extérieur
TOUT POUR LA PEINTURE

Téléphone 92108 Maison fondée en 1894 C. O. P. 47127

R. & A. Meirschæert Frères

Sapin du Nord et d'Amérique
Triplex - Orégon - Sapin - Chêne - Aulne
Scierie & Raboterie mécaniques

306-310, chaussée de Bruxelles, MELLE (lez Gand)

Livraison franco wagon
franco camion à domicile

A. SARRASIN

Ingénieur civil diplômé E. P. F. ZURICH
34, rue de la Loi, BRUXELLES

Tél. 11.55.27 Compte chèq. post. 2134.75

BÉTON ARMÉ
DEVIS - PROJETS - EXPERTISES

BUREAU D'ÉTUDE

Heylen - Courtois

Ingénieur A. I. A.

LE BÉTON ARMÉ

dans toutes ses applications

184, rue de la Loi, Bruxelles - Tél. 33.88.70

SCHROEDER Frères

8, rue Simonon, LIÈGE

Tél. 108.40 (8 lignes)

Adr. tél. LEGLARM-Liège

Toutes espèces d'ARMES et MUNITIONS de CHASSE et de TIR
TOUS ACCESSOIRES DE CHASSE

Agents de la Fabrique Nationale d'Armes de Guerre-Herstal

Département ZEISS IKON — Tous appareils de projection
Diascopes. Episcopes, Cinématographes,
Appareils, Films didactiques

TOITURES EN CIMENT VOLCANIQUE ET EN ROOFING

Travaux d'isolation et d'étanchéité

Bitume — Ciment volcanique — Feutres bitumés — Roofing — Jute
bitumé — Liège aggloméré — Feutres asphaltés pour fondation —
Enduit plastique à froid — HYDROFUGE « RENSEC »

Jos. GOESSENS Suc. de Gaston PRADEZ

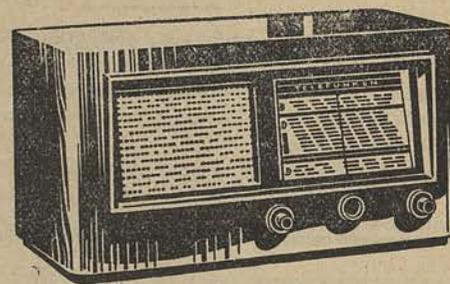
(Licencié Technique)

RUE AUGUSTE HOCK, 7 et 9 — LIÈGE

Téléphone 204.61

CES NOUVEAUX TELEFUNKEN

SONT VRAIMENT DES
« INSTRUMENTS DE MUSIQUE »



SUPER TA 55 WK

6 Circuits. 5 Tubes. 3 Gammes d'ondes. Reproduction naturelle. Détection exempte de distorsion par lampe diode. Puissante pentode de sortie AL 4 Telefunken. Préamplification basse-fréquence et liaison capacité résistance. Condensateurs d'accord à profil spécial. Haut-parleur à rendement élevé. Compensation automatique de fading. Contrôle d'accord par orthoscope. Cadran géant soigneusement éclairé. Une ébénisterie de belle ligne en noyer avec encadrement métallique.

TELEFUNKEN

BON POUR UNE DOCUMENTATION GRATUITE

— 40, rue Souveraine, 40, Bruxelles —

MACHINES A COUDRE

ANKER
ANKER

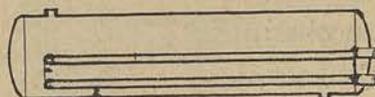
Prix avantageux

Meilleure qualité

Nombreuses références de couvents, pensionnats et communautés religieuses. — Prix spéciaux. — Leçons gratuites de couture et de broderie

J. VERHAEGHE 88, rue Saint-Georges
Tél. 136.63 GAND

BOILERS & RÉSERVOIRS



LA SOUDAUTOGÈNE

J. Yerna & Fils

Rue Beau-Mur, 47, LIÈGE — Téléphone : 144.51

Ernest LENDERS

2, Place Constantin Meunier — UCCLE I - BRUXELLES
Téléphone : 44.95.38

L'ACOUSTIQUE

dans le bâtiment

SON !

CHALEUR

PRODUITS CHIMIQUES, FÉCULE, SELS

ÉTABLISSEMENTS

Van Eyck Frères, Soc An.

180, rue de la Soierie, à Forest-Bruxelles
Tél. 43.00.20

155, quai de Wondelgem, à Gand
Tél. 127.87

13, rue du Pont-Neuf, à Renaix
Tél. 117

AUTOMATIQUE
ELECTRIQUE DE BELGIQUE

— S. A. —

Rue du Verger

ANVERS



Installations téléphoniques de toute capacité. - Appareils de mesure. - Compteurs électriques. - Signalisations routières. - Installations de Radio-distribution.

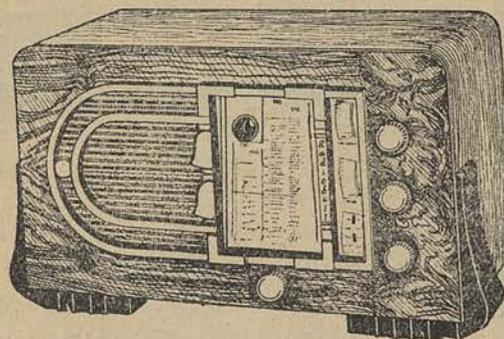
Documentation gratuite sur demande.

Radiobell
"538"

PRIX :

Altern.
2.490 frs

Universel
2.565 frs



Toutes ondes : 17-2.200 m.

L'OREILLE MYSTÉRIEUSE
LE TABLEAU DE BORD
SYNTONISATION VISUELLE
"TUNOGRAPH"

C'EST UN PRODUIT DE LA

Bell Telephone Mfg. Co

rue Boudewyns - ANVERS

Pierres blanches
Marbres - Granits
Pierres reconstituées

A^{NC.} E^{TS} SOILLE F^{RES} S.A.
Avenue du Port, 106, Bruxelles

CÉRAMIQUES
de la Lys
Marcke lez Courtrai

Carreaux céramiques de pavements en grès cérame fin
Société Anonyme Naamlöoze Vennootschap
Belgique Téléphone : Courtrai 629. België
Compte chèque postal : 223.012. — Reg. du Com. : Courtrai 483

BRIQUES DE LUXE POUR FAÇADE

La Cérabric Fouquemberg

Brevetée et déposée
Usines à HAUTRAGE-ÉTAT et à STAMBRUGES
Directeur : MAX FOUQUEMBERG, Docteur en sciences U. L. V.
SIX COLORIS DIFFÉRENTS
Tous les formats et profilés, haute résistance mécanique
Gélimité nulle, porosité minime
ÉCHANTILLONS ET CATALOGUES SUR DEMANDE
Nombreuses références :
Hôtels de ville, Écoles, Maisons de rapport, Villas, Buildings

Carrières et Fours à Chaux
de la Dendre
à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES - PETIT GRANIT POUR BATIMENTS,
MONUMENTS
TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONCÉS
POUR MARBRERIE
PIERRES BRUTES ET SOIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.
OHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 320,000,000 francs

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques
Comptes de Quinzaine à Taux Variable
Prêts sur Titres

Coffres-Forts
Dépôts de Titres et de Valeurs
Lettres de Crédit

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles;
Square Sainctelette, 17, Bruxelles;
Boulevard Bischoffshelm, 38, Bruxelles;

Rue du Balill, 79, Ixelles.
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue des Tongres, 62, Etterbeek;
Rue Général Leman, 8, Etterbeek;

POUPÉES - MASQUES - FANTAISIES
Pièces détachées

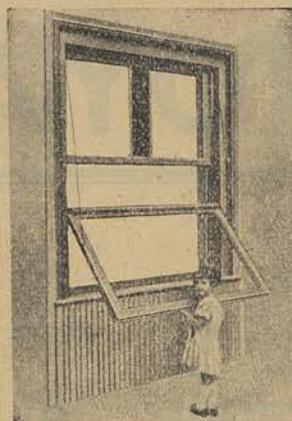
LES ATELIERS

G. De Weirt

40, rue Coenraets, 40 — BRUXELLES

Téléphone : 37.86.50.

POUPÉES. — ANIMAUX. — JOUETS EN TISSU. —
MATIÈRE INCASSABLE. — PIÈCES DÉTACHÉES. —
POUPÉES DE SALON. — MASQUES, TÊTES, CORPS et
TOUTES PIÈCES DÉTACHÉES. — CRÉATION ARTICLES
de FANTAISIE et de RÉCLAME



**GUILLOTINE
GRIGNET**

FENÊTRES - RÉVERSIBLES
HERMÉTIQUES

Brevetées en Belgique et à l'étranger

72, rue Vinave, 72
GRIVEGNÉE-lez-LIÈGE

Téléphone : 506.33 Liège

Du remords et du regret
à qui n'a pas de
"Fenêtre Grignet,,

Firme UNICA

la plus importante du pays pour le jouet

Fabrication belge 100% - Poupées en-
tièrement lavables et incassables - Ar-
ticles bourrés - Spécialité d'articles pour
couvents, fancy-fair et fêtes de charité.

Etablts Jos. Verhoye-Deckmyn & Fils

Tél. 283

Courtrai



STORES

TENTES

MÉCANIQUES — AUTOMATIQUES — A ARCEAUX
TOILES — PARASOLS — VOILETS

Ateliers TANTOT, Frères

RUE DE L'ORIENT, 59, BRUXELLES

Tél. : 48.22.84

VOUS DEVEZ POSSÉDER
UN STYLO

GRAFEX

RÉSERVOIR DE SATISFACTION

FABRICATION CONSCIENCIEUSE DIGNE DE L'INDUSTRIE BELGE

GRAND PRIX ANVERS 1930

EXIGEZ-LE DANS TOUTES LES BONNES PAPETERIES

Pour le Gros: **E. GRAFEX • 231, Rue Victor Rauter • Bruxelles**

Le Stylo GRAFEX inte-
gralement Belge, exécuté
avec une machinerie re-
marquable et inédite, les
meilleures matières et le
maximum de soin, n'est pas
grevé de frais onéreux de
change, douane, multiples
intermédiaires et publicité
tapageuse. En le choi-
sissant vous bénéficiez
de la plus haute qualité
pour le plus juste prix et
vous réservez au Pays
des capitaux et du travail.

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

FONDS DE GARANTIE :
plus de
700.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique
Royabelass

BRUXELLES

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES — RENTES VIAGÈRES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents

PRIX IMBATTABLES!

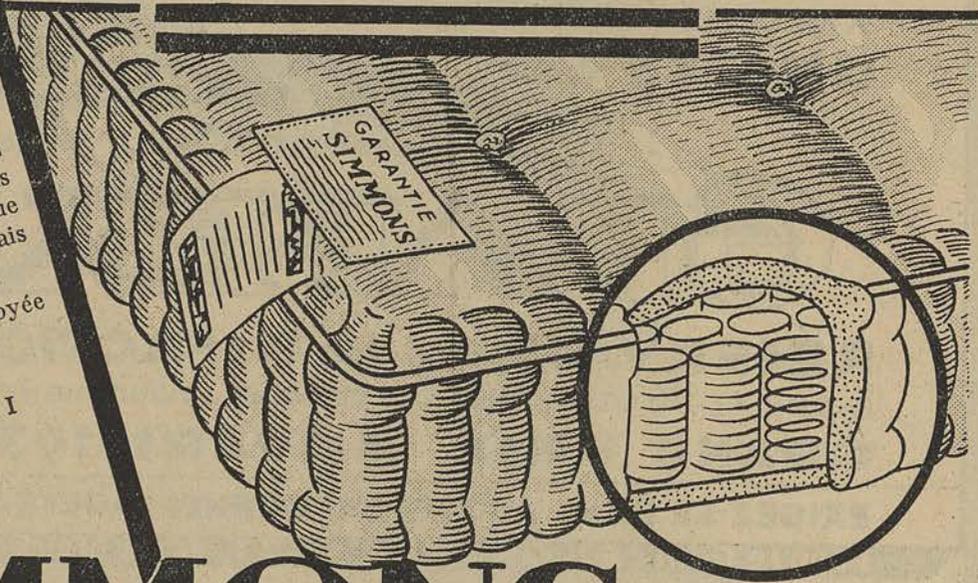
DU QUIETUDE À L'AZUR

Les matelas **SIMMONS** à ressorts ensachés mettent la qualité **SIMMONS** à la portée de tous.

Avec **SIMMONS**, dormez à « poings fermés », ce qui vous permettra d'être frais et dispos au réveil; vous remplirez avec joie votre tâche quotidienne et vous n'éprouverez plus ce sentiment de fatigue qu'un matelas ordinaire ne réussit jamais à faire disparaître entièrement.

Documentation spéciale n° 39 envoyée gratuitement sur demande à la

SIMMONS BELGE,
Boîte postale n° 72, Bruxelles I



L SIMMONS

*Pour
mieux dormir!*

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Le colonel House et l'entrée en guerre des Etats-Unis
 Problèmes actuels
 Une dictature de l'intelligence :
 entretien avec M. Oliveira Salazar
 En quelques lignes...
 Marie Noël
 Remarques sur la guerre d'Espagne
 Mars 1938 en Hongrie
 Le rapport doctrinal anglican
 La voix de nos Evêques :
 Le mandement de S. Exc. Mgr Lamiroy
 Lectures.

Joseph MELOT
 Hilaire BELLOC

Henri MASSIS
 * * *

Bernard de VESINS
 Robert POULET
 Roger de CRAON-POUSSY
 Comte PEROVSKY

Mgr Louis PICARD

Le colonel House

et

l'entrée en guerre des États-Unis

La mort du colonel House, qui fut une des plus intéressantes figures américaines de la période de guerre, restreint le cercle des acteurs encore en vie de la politique wilsonienne. Depuis une quinzaine d'années, combien de ces témoins vigilants ont disparu ! Les uns sont partis sans rien nous apprendre de nouveau sur les causes secrètes des événements; d'autres ont parlé. Chaque pays a apporté une quantité de témoignages. Chefs d'Etat, généraux, soldats, ministres, diplomates, parlementaires, journalistes, historiens ont quelque chose à dire. Ceux qui ont beaucoup vu n'ont pas toujours vu les mêmes choses de la même manière. Ceux qui ont peu vu disent, parfois assez longuement, le peu qu'ils savent. Et ceux qui n'ont rien vu parlent de tout ce qui s'est passé comme s'ils avaient été partout à la fois. Au milieu de cet amoncellement de récits, de jugements et de souvenirs qui habillent les faits de couleurs vives, vraies ou fausses, le document nu apparaît comme une révélation. Les instructions officielles, les ordres secrets, les commentaires confidentiels sont de cette nature. Le colonel House a eu le mérite de nous donner, il y a déjà plus de dix ans, par la publication de ses papiers intimes, une série incomparable de documents nus, classés et reliés entre eux.

House était un ami de Wilson. Au moment où ce dernier avait entrepris sa campagne électorale pour la présidence des Etats-Unis, il avait trouvé dans cette amitié un appui très efficace. Devenu Président, il avait accordé toute sa confiance à son grand électeur et en avait fait son conseiller. Mais le « colonel », à qui ce titre avait été donné sans qu'il eût jamais appartenu à l'armée, était un homme assez difficile à tenir par des liens officiels. Fuyant par nature et par goût la parade et l'apprêt, il n'avait jamais aspiré ni consenti à aucune charge

publique. Pourtant, en sa qualité de bras droit de Wilson, il exerçait une forte influence dans les milieux politiques de Washington. On l'appelait le *silent partner* du Président, ce qu'on traduit en France par « Eminence grise ». Avant la guerre il s'était vivement intéressé à un projet d'union panaméricaine, sorte de Société des Nations pour l'Amérique du Nord, du Centre et du Sud. Il n'était pas loin non plus de favoriser l'idée d'une union entre les Etats-Unis, l'Angleterre et l'Allemagne pour stabiliser ou même réduire les flottes de guerre, afin d'éviter la course aux armements navals au bout de laquelle il voyait la guerre. Les lettres, les notes au jour le jour, les études et conversations d'un personnage si important sont une mine de renseignements sur une époque. Il n'y en eut pas de plus angoissante pour les Etats-Unis que celle où le gouvernement dut se prononcer sur ce point d'intérêt vital : entrée en guerre ou effacement.

Dès avant 1914 Wilson était surtout préoccupé par les problèmes intérieurs, et House par la situation extérieure. Un voyage en Europe entrepris par ce dernier à la veille de la conflagration lui avait montré l'imminence du danger. « Je trouve, — écrivait-il d'Europe au Président Wilson — que l'Angleterre et l'Allemagne ont un sentiment commun, la peur l'une de l'autre. » Au fond, c'est le sentiment qu'elles ont toujours eu depuis la fondation de l'empire d'Allemagne, et qu'elles recommencent à manifester clairement après le réarmement du Reich. Mais au moment où le colonel House l'observait, il était poussé au paroxysme. L'Angleterre considérait avec effroi l'augmentation méthodique et formidable de la flotte allemande qui ne pouvait être dirigée que contre elle, et l'Allemagne craignait que la Grande-Bretagne ne mît le holà à cette rivalité navale avant que l'empire ne fût en état de dominer la flotte anglaise.



Ce qui frappait House davantage encore à ce moment, c'était l'esprit agressif de l'Allemagne, qu'il avait pu étudier pendant un séjour à Berlin. Il note, le 17 juin 1914, une conversation qu'il eut à Londres avec sir Edward Grey : « Je lui racontai — dit-il — à quel degré était monté l'esprit militariste et belliqueux de l'Allemagne. Je lui dépeignis l'état de tension ardente dans lequel vit ce peuple, et combien je redoutais que la moindre étincelle ne mit le feu aux poudres : Le jour où l'Allemagne se lèvera, elle cognera vite et fort : il n'y aura ni pourparlers ni discussions. » Ces mêmes traits et ces mêmes prévisions se retrouvent en 1938 chez les observateurs qui voyagent en terre allemande.

Au contraire, pendant son séjour à Paris, en juin 1914, le colonel House fut frappé du caractère pacifique du gouvernement français, et il en fit part au Président Wilson, dans une lettre datée du 17 juin, dont voici un passage : « Je n'ai pas eu en France l'impression de sentiments belliqueux très prononcés. Les hommes d'Etat français ne rêvent plus de revanche ni de reprise par les armes de l'Alsace-Lorraine. Le peuple, oui. Mais ceux qui gouvernent et comprennent espèrent simplement que la France continuera à rester telle qu'elle est maintenant. »

Moins de deux mois plus tard, et alors que House rentrait aux Etats-Unis, la violente agression allemande dont le colonel avait recueilli tant d'indices accula l'Europe occidentale à la défense. Dès les premières semaines du conflit, l'esprit du conseiller américain, très préoccupé des répercussions probables sur son pays, se mit à faire des plans et à préparer l'avenir. C'est à ce moment que se transforma, à la lumière des événements européens, l'idée d'une grande Ligue qui s'établirait pendant la guerre entre les Etats des deux continents de l'Amérique, afin de garantir leur intégrité territoriale. Ce but de sauvegarde américaine n'était pas le seul. Dans les perspectives d'avenir qu'entrevoit le colonel House, la Ligue qui aurait resserré étroitement tous les Etats du Nouveau Monde aurait donné aux Etats-Unis une influence prépondérante pendant le conflit, si bien qu'au moment où celui-ci se terminerait, Wilson pourrait imposer ou suggérer sans peine aux autres nations d'entrer dans l'Association de Règlement universel et permanent de la Paix.

Cette grande pensée une fois conçue ne laissa plus de repos au colonel. A la fin de 1914 il était persuadé que pour réussir à la réaliser il était indispensable que le gouvernement de Washington armât fortement le pays, car que serait l'influence américaine devant un vainqueur si elle n'avait une armée et une flotte redoutables pour l'appuyer ? En novembre il quitte *Pride's Crossing*, dans le Massachusetts où il habitait, pour aller s'entretenir avec le Président à Washington. Ce dernier commence par lui dire que rien ne presse, et développe cet argument : « de quelque façon que se termine la guerre, il y aura épuisement complet des deux partis en présence ; même si l'Allemagne est victorieuse, elle ne sera plus en état, pendant bien des années encore, de constituer une menace sérieuse pour notre pays. » Mais le colonel tient bon et affirme la nécessité impérieuse d'entreprendre sans plus tarder l'organisation d'une armée puissante qui rendrait les Etats-Unis tellement forts qu'aucune autre nation n'oserait l'attaquer. En même temps il ne perd pas de vue son grand projet, et saisissant, le 16 décembre 1914, l'occasion d'un autre entretien avec Wilson, il lui en fait part. Voici comment il note dans son carnet le résultat de ses ouvertures : « Je pus me rendre compte que mon projet enthousiasmait le Président : les républiques des deux Amériques se mettraient d'accord pour se garantir mutuellement leur intégrité territoriale, en même temps qu'elles s'entendraient pour que fût octroyé à leurs gouvernements respectifs le droit de contrôle sur les munitions de guerre. Je priai le Président de noter les points principaux

de mon projet. Il prit un crayon et voici ce qu'il écrivit : 1° garantie réciproque d'une politique indépendante sous une forme républicaine de gouvernement et garantie réciproque de l'intégrité territoriale de chaque Etat ; 2° accord réciproque pour donner au gouvernement de chacune des parties contractantes le contrôle absolu, dans le ressort de sa juridiction, de la fabrication et de la vente des munitions. »

Ce point de départ est important pour qui veut débrouiller les mobiles généraux et particuliers qui ont fait agir le gouvernement américain pendant tout le cours de la guerre. Avant d'y entrer lui-même, son sentiment est d'éviter, si possible, d'y être entraîné, mais d'en retirer en tout cas pour les Etats-Unis un profit moral et politique d'une immense portée. Page, ambassadeur américain à Londres, l'avait entrevu dès le 28 août 1914. « C'est à nous — écrivait-il — qu'il appartiendra de terminer la guerre. Nous bénéficierons de ce conflit sous tous les rapports. » C'était bien aussi l'avis de Wilson et de House, mais ils comprenaient qu'il fallait se hâter, parce que le moment favorable passé, l'occasion serait manquée pour l'Amérique et son rôle dans le monde passerait au second rang. Le colonel House précisait son but dans une note de son carnet, le 18 juin 1915 : « Ce que nous voulons, c'est voir les deux Amériques soudées l'une à l'autre et donner ainsi au monde un modèle de la politique qui devra être celle de l'avenir. » Il ne parvint pas à souder les deux Amériques, mais il n'en poursuivit pas moins sa politique européenne. Malheureusement il survint une complication qui faillit tout gêner. La saisie des courriers américains par les Alliés fut d'autant plus sensible au gouvernement de Washington, que celui-ci espérait, au règlement de la paix, faire triompher sa thèse de la liberté des mers. Déjà peu de temps avant cet incident, mais surtout après, Wilson et House virèrent se dresser devant eux le cauchemar d'un groupe d'Etats européens victorieux, quel que fût ce groupe, enorgueilli de sa victoire, devant une Amérique abaissée, n'ayant pris aucune part à la lutte, n'ayant droit à aucune influence dans le règlement. House écrit en mai 1916 : « Je m'aperçois aussi, depuis Verdun, que les Alliés ont de plus en plus d'assurance en leur force. Ce sentiment s'accroîtra s'ils remportent quelques succès et je prévois que nous aurons des difficultés avec eux. Une situation internationale peut changer aussi brusquement que les rapports entre individus, c'est-à-dire dans l'espace d'une nuit. Si les Alliés battent l'Allemagne, nous les verrons peut-être un jour tenter de s'instituer dictateurs en Europe et ailleurs. » Cette crainte d'une dictature de l'Europe sur l'Amérique avait été bien vive chez le colonel, car plus de six ans après la guerre elle lui inspirait encore ces considérations dans un écrit du 6 avril 1925 : « Les Américains eussent probablement changé le cours de l'histoire si, dès le début de la guerre, ils s'étaient armés jusqu'aux dents, prêts à intervenir au moment opportun. Telle fut, je crois, notre grande erreur, car Allemands et Alliés auraient prêté attention à toute menace d'intervention, et bien préparés à combattre, nous pouvions imposer à peu près les conditions de paix qui nous plaisaient. »

En juillet 1916, au plus fort de la querelle qui mit vivement aux prises les Etats-Unis et la Grande-Bretagne, le Congrès américain vota, en faveur de Wilson, des pouvoirs de repréailles, et en septembre, des crédits énormes pour le matériel naval. Le projet de loi prévoyait la construction de cent trente-sept nouvelles unités. Il est piquant de constater que l'origine de l'immense développement naval actuel des Etats-Unis doit être cherchée en pleine guerre, non pas dans la pensée de contribuer à l'écrasement de l'Allemagne, mais dans une pensée de mécontentement contre l'Angleterre et de préparation éventuelle à maintenir le prestige américain contre n'importe qui. Si le Reich avait

profité avec plus d'habileté de la tension qui se produisit alors entre les Alliés et les Etats-Unis, il aurait peut-être réussi à rendre impossible leur entente de 1917; mais au lieu d'exploiter cette situation, il rendit inévitable l'intervention américaine contre lui, en déchaînant son abominable guerre sous-marine, véritable défi aux nations du monde entier.

Ce n'est pas à dire cependant qu'il n'y eut pas, en 1916, d'efforts de la part de Berlin pour profiter de la situation. L'ambassade d'Allemagne à Washington ne fut pas inactive. Le comte Bernstorff essaya de bernser le gouvernement américain et le colonel House pendant toute cette période. L'histoire de cette lanterne diplomatique, suivie dans les notes du conseiller de Wilson, a des aspects comiques. Bernstorff se rendait compte des sentiments populaires, de l'hésitation des masses américaines entre les deux groupes de belligérants, et il cherchait à gagner quelques semaines, quelques mois peut-être, en entretenant dans l'esprit du Président et du colonel une illusion qui s'y était introduite, celle d'une acceptation possible, et même probable, de la médiation américaine par le gouvernement allemand. Wilson espérait, en 1916, apparaître au monde comme le grand médiateur, dicter la paix, rétablir l'ordre international et le fixer pour toujours. Beau rêve, généreuse illusion, mais combien chimérique en présence de la réalité. Bernstorff, exploitant les rancœurs contre l'Angleterre, faisait croire aux dirigeants de la politique à Washington, que son gouvernement était animé des idées les plus conciliantes et ne demandait qu'à favoriser la paix rêvée par Wilson. Chaque fois que le colonel House lui en parlait, il l'encourageait à poursuivre. De connivence avec le ministère des Affaires étrangères du Reich, il gagnait ainsi un temps précieux et retardait les explications amicales et les pourparlers d'une entente américaine avec les Alliés. A Berlin, le secrétaire d'Etat von Jagow jouait le même rôle auprès de Gérard, l'ambassadeur américain. Comme, en juin 1916, le Reichstag se montrait résolu à continuer la guerre à outrance et que cela aurait pu détruire toutes les illusions du président Wilson, Jagow pria Gérard de le rassurer, et l'ambassadeur s'empressa d'écrire à House : « Jagow vient de me dire que le Président et le colonel ne doivent pas supposer, vu les discussions qui se poursuivent au Reichstag, que l'on ne fera pas bon accueil au choix du Président comme médiateur. » Bernstorff devait bien rire en apprenant cette communication de Gérard. Il avait reçu en même temps un télégramme de son gouvernement qui lui disait : « Dès que les projets de M. Wilson menaceront de prendre une forme plus concrète, et que l'Angleterre paraîtra disposée à les prendre en considération, il sera du devoir de Votre Excellence d'empêcher le président Wilson de nous adresser une proposition positive de médiation. »

Ce double jeu continuera pendant des mois. C'est seulement à partir de novembre 1916 que le colonel House dénonce vivement cette manœuvre allemande. Il écrit à Wilson, le 6 novembre : « Les Allemands se moquent de nos conceptions humanitaires, d'une Ligue pour la Paix, et ils croient comme toujours qu'il est besoin de gros armements militaires pour imposer la paix. » Malgré cette méfiance de plus en plus accentuée qui a enfin percé à jour les desseins dilatoires du Reich, Bernstorff persévère dans sa tactique. Les documents officiels allemands sur la guerre mondiale (n° 981) ont révélé qu'il avait écrit : « Il est bien entendu qu'en ce qui concerne M. House, je pourrai très facilement le tenir à distance. » Les soupçons du colonel sont en effet tenus en échec, si bien que, le 20 janvier 1917, celui-ci, découragé, écrit à son Président : « Les Allemands vous glissent vraiment dans la main et il est difficile d'obtenir d'eux quelque réponse précise. Avec les Anglais on sait du moins où l'on en est; ils sont peut-être lourds, obstinés, mais on peut avoir confiance en eux. » Imperturbablement Bernstorff achève de se

moquer du grand projet de médiation américaine, et il écrit au colonel, le 31 janvier 1917 : « Le gouvernement impérial a pleine confiance dans le Président, et il espère que cette confiance est réciproque. Il me charge en conséquence de vous informer confidentiellement qu'il sera très heureux d'accepter les services si aimablement offerts par le Président aux fins de provoquer l'ouverture d'une Conférence de la Paix entre les belligérants. » La même lettre annonçait, pour comble d'ironie, que le blocus sous-marin sans restriction était décidé. Cette fois, la comédie était terminée et la tragédie commençait, car, ainsi que Bethmann-Hollweg le déclara plus tard : « La guerre sous-marine signifiait la rupture et finalement la guerre avec l'Amérique. »

Dans toute décision vitale prise par un Etat il y a la part du gouvernement et celle de l'opinion. Quand toutes les deux sont à l'unisson, comme dans la résolution de la Belgique en août 1914, l'enthousiasme entraîne le peuple entier sans hésitation. Quand l'unanimité n'existe pas, le gouvernement cherche à gagner les masses par sa propagande et son influence. Si les circonstances extérieures s'y prêtent, sa cause est en bonne voie. C'est ce qui s'est passé aux Etats-Unis à partir de janvier 1917. La guerre sous-marine à outrance renversa la situation au profit des Alliés, aussi bien dans l'esprit du gouvernement que dans les sentiments du peuple. N'ayant pu obtenir le rôle de médiateur sans entrer dans la guerre, le Président Wilson changea son plan primitif. Il dégagna clairement les buts qu'il eut ensuite constamment sous les yeux, dès le moment où son intervention armée commença. Sa politique pendant toute l'année 1917 est un des plus beaux exemples d'énergie militaire qu'il ait été donné d'admirer dans un chef d'Etat pour assurer le prestige de sa patrie. Faire des Etats-Unis l'arbitre du monde, c'est son objectif. Il avait espéré y arriver sans tirer l'épée. Puisqu'il faut la tirer, il veut que les armées, la flotte et l'or de son pays constituent la puissance prépondérante à l'heure de la paix. Déjà les crédits formidables votés pour la marine de guerre ont permis de la rendre redoutable. Il faut maintenant équiper et entraîner les armées terrestres qui s'augmentent de mois en mois dans des proportions saisissantes. Les Etats-Unis ne comptaient pas dans le monde comme puissance militaire territoriale. Il faut qu'au jour du règlement final ils amènent les gros effectifs qui décideront de la victoire. Le prestige de la patrie a hanté Wilson et House. Dans une de ses lettres au premier, le 3 août 1916, le colonel, parlant de son grand rival Hughes, dit de celui-ci qu'on doit le féliciter d'avoir compris qu'il faut « faire de l'Amérique la première des nations ». Ce sera leur grande pensée pendant toute cette époque, et comme ils ont été entraînés à la guerre pour la réaliser, avec quelle énergie le Président Wilson traite les utopies des pacifistes qui l'assaillaient alors de leurs théories et de leurs projets ridicules en temps de guerre. S'adressant au peuple, à Buffalo, il lui disait, sans se soucier de plaire ou de déplaire aux défaitistes : « Ce que je ne puis accepter, ce ne sont pas les convictions des pacifistes, mais c'est leur stupidité. Leur cœur est bon, mais c'est leur esprit qui ne vaut rien. Moi aussi je veux la paix, mais moi, du moins, je sais comment l'obtenir; eux ne le savent pas. J'ai envoyé en Europe un de mes amis, le colonel House, qui aime la paix autant que tout homme au monde, mais je ne lui ai pas encore confié de mission pacifique. Je l'ai envoyé pour qu'il participe à une Conférence où l'on étudie les moyens de gagner la guerre, et il sait, comme je le sais moi-même, que c'est là la manière d'obtenir la paix, si du moins l'on veut une paix qui dure plus d'un quart d'heure. »

A-t-on jamais développé avec plus de bon sens ce thème : « Si vous voulez la paix, ne reculez pas devant la guerre quand elle est devenue inévitable pour maintenir votre indépendance et votre prestige ou votre honneur. »

A partir de janvier 1918, au moment de la proclamation des « quatorze points », le Président Wilson se laissera de nouveau entraîner à une idéologie caractérisée par des conceptions parfois insuffisamment adaptées à l'Europe. Sa véritable mission de politique réaliste, toute consacrée au rôle de l'Amérique dans la Grande Guerre, s'est déroulée entre janvier 1917 et janvier 1918. Il n'a peut-être pas réussi à faire des Etats-Unis la première des nations du monde, mais les événements ont donné aux deux continents le sentiment que la vieille prépondérance de l'Europe était bien ébranlée et que rien d'important ne pourrait plus se passer en politique internationale sans que l'avis de Washington fût aussitôt pris en considération.

JOSEPH MÉLOT,
Ministre plénipotentiaire.

Problèmes actuels

L'ABSENCE DE POLITIQUE ANGLAISE

Le résumé du grand discours de notre Premier ministre sur la politique étrangère de l'Angleterre peut se résumer en ces simples mots : « Nous ne pouvons vous soutenir parce que nous ne sommes pas assez forts. »

Et à propos de ce discours notre presse anglaise s'est surpassée dans l'une des trois formes de futilité dans lesquelles elle excelle et qui sont l'erreur, la jactance et le verbiage. Cette fois il n'y eut pas d'erreurs énormes. Il n'y eut, sous ce rapport, rien de plus extravagant que la douce absurdité qui affirmait que notre déclaration de politique étrangère « était bien reçue à l'étranger ». Pour une fois, il n'y eut pas de jactance dans les commentaires de presse; personne ne parla de l'Angleterre « terrifiant ses ennemis »; on ne vit pas non plus l'autre grand mot : « terrible »; et on se dispensa de nous redire que la Grande-Bretagne mène le monde. Mais en fait de verbiage nous fûmes servis! Un fleuve, pour ne pas dire une marée! Le plus important de nos journaux souligna solennellement que de n'avoir pas de politique présentait ce grand avantage de n'être engagé ni compromis dans rien de dangereux. L'Angleterre, nous disait-on, conservait sa liberté d'action, oui, mais Berlin et Rome font de même et terriblement. Hitler n'a pas annoncé à Vienne sa volonté d'éviter des compromissions dangereuses. L'Italie n'a pas proclamé une aimable neutralité dans l'affaire espagnole. Mais des deux côtés nous eûmes, au moment même où l'Angleterre affichait son impuissance, de très emphatiques déclarations d'action politique. Berlin nous assurait que l'union de tous les Allemands dans un Etat unique était irrévocable et éternelle. Rome, elle, nous assurait que toute intervention de puissances occidentales en faveur des bolchevistes de Barcelone serait énergiquement combattue. Et Londres, d'une voix hésitante, annonça au monde que l'Angleterre avait l'idée de ne rien faire.

Ce spectacle lamentable présente un intérêt pratique. Il n'est pas seulement comique (encore qu'il le soit certainement), ni même tragique (encore qu'il puisse être l'avant-coureur d'une tragédie), il est aussi très instructif. Un gouvernement anglais annonçant au monde qu'il n'a pas de politique définie parce qu'il n'a pas l'armée nécessaire pour en étayer une, et cela à un moment où ce gouvernement est ouvertement menacé — voilà qui devrait ouvrir les yeux aux plus illusionnés comme aux plus ignorants.

Jusqu'à tout récemment, nos politiciens anglais expliquaient

volontiers leurs insuffisances en politique étrangère en nous disant que le réarmement du pays n'était pas encore au point. « Patientez, disaient-ils, laissez-nous un peu de temps pour nous préparer. » Seulement voilà, maintenant que nous en sommes à l'épreuve d'une Autriche détruite sous nos yeux, et à l'intervention en Espagne rudement écartée, les mots « terrifiants » et « terribles » ont changé de camp. Ce n'est pas nous, Anglais, qui sommes « terrifiants »; ce n'est pas nous qui sommes « terribles »...

Et pour ajouter tout à la fois au comique et au tragique de la situation, un parti protestataire se révéla. Les voix s'élevèrent d'un groupe, pas seulement de simples politiciens, mais de bons citoyens demandant sincèrement que l'on agisse. Mais quelle action veulent-ils? Ils demandent qu'on en appelle à ce qu'ils désignent toujours du nom de Société des Nations, c'est-à-dire, pratiquement, la France troublée, les bouchers russes, la Hollande et la Belgique, le Danemark, la Suède et la Norvège, l'Esthonie, la Finlande et l'Islande, pour nous en tenir à l'Europe.

Mais personne ne réclame pour l'Angleterre une force armée suffisante pour défendre les intérêts vitaux du pays contre ses rivaux. Personne n'exige une armée proportionnée à notre revendication de maintenir les revenus que nous tirons encore des quatre coins du monde. Pour préserver nos richesses futures, ou plutôt pour préserver ce qu'il en reste, il nous faudra nous décider à un sacrifice colossal de richesses immédiates. Cela ou décliner : c'est un dilemme. Impossible de posséder une aviation égale à celle de trois grands rivaux — et notre sécurité l'exige — sans des dépenses jamais encore envisagées auparavant. Impossible de posséder une armée de volontaires, même limitée au double de celle que nous avons en ce moment (et cela sera très insuffisant), sans d'autres dépenses énormes. Impossible de mettre de la substance dans ce qui ne fut, jusqu'à présent, que des mots, sans un sacrifice non encore imaginé. Impossible de reconstituer l'ancienne force anglaise en empruntant à des taux usuraires. Tout cela ne peut se faire que par la conscription des hommes (car organiser une armée demande beaucoup de temps) et, si la guerre menace, par la conscription des usines, des matières premières, et des bénéfices des industries de guerre.

L'Angleterre a le plus urgent besoin d'une déclaration publique annonçant une politique d'abolitions complète des bénéfices sur l'armement du pays.

Voilà la vérité. Pourquoi ne pas la regarder en face?

UN EXEMPLE

Qu'on veuille bien me permettre de le répéter : l'une des principales causes de faiblesse dans la politique étrangère de l'Angleterre est le faux mirage en matière d'histoire européenne dont souffre la classe dirigeante du pays.

Il est impossible de bien comprendre l'Europe contemporaine sans une perspective exacte de son développement et sans une connaissance suffisante, même si elle n'est qu'élémentaire, des proportions respectives des divers facteurs qui formèrent notre civilisation. Quand il s'agit des Dominions et des Etats-Unis, une image erronée fait certes du tort, mais bien moins que quand il s'agit de l'Europe, et cela pour deux raisons. D'abord, parce que l'Angleterre n'est pas directement intéressée au sort du Nouveau monde; ensuite, parce que les éléments essentiels de ce Nouveau monde nous sont donnés plus ou moins comme des choses contemporaines. Voilà pourquoi nous avons une vague idée générale, et qui tient, de l'Australie, du Canada, et même des Etats-Unis, tandis que sur l'Europe nous nous trompons de plus en plus.

Plusieurs exemples sont déjà venus montrer comment une fausse conception du passé de l'Europe égara la politique anglaise, et davantage encore notre opinion publique, à laquelle, même aujourd'hui, il faut reconnaître une certaine importance. Car, bien que le public anglais soit disposé à accepter pratiquement toute décision en matière de politique étrangère prônée par ses dirigeants politiques et financiers, les idées erronées de ce public encouragent particulièrement les partisans d'une politique néfaste et affaiblissent ceux qui en savent davantage. Ces jours-ci, pendant la dangereuse crise européenne que nous vivons — et qui n'en est qu'à ses débuts! — nous avons eu plusieurs exemples de la façon dont une vue erronée du passé égare l'opinion publique anglaise.

C'est ainsi, entre autres, qu'à peu près personne, en Angleterre, n'a souligné ce point essentiel pourtant, que la récente victoire ne fut pas une victoire de l'Allemagne, mais une victoire de la Prusse.

Sans doute, dans la langue anglaise d'aujourd'hui, nous considérons le mot « Allemagne » comme identique au vieux terme « Prusse »; mais cet usage erroné de la langue ne devrait pas impliquer une erreur sur le régime actuellement imposé au Reich. Pendant deux cents ans un duel se poursuivit entre Berlin et Vienne, c'est-à-dire entre la Prusse et l'Autriche. Les premiers protagonistes en furent Frédéric le Grand et Marie-Thérèse. En tout ils présentaient le plus complet contraste; et naturellement, avant tout et surtout, en matière religieuse. La première manche du duel fut gagnée par la Prusse au XVIII^e siècle. La deuxième fut encore gagnée par la Prusse au XIX^e; la troisième et dernière, la manche finale, fut gagnée l'autre jour quand l'Autriche, qui jusqu'à présent n'avait été que blessée, — de plus en plus profondément d'ailleurs, — a été enfin tuée.

Un prochain avenir dira si cette Autriche fut tuée pour de bon; le certain, c'est qu'à l'heure actuelle la lumière de ce qui était le dernier centre de la civilisation allemande est éteinte.

La race germanique possède cette caractéristique de se mouvoir par grandes masses sous une quelconque direction générale ou idée générale. La chose se vérifiait déjà au temps d'Attila comme elle se manifestait à nouveau au temps de Napoléon. Elle vient une fois de plus de se reproduire. Le long conflit ne fut pas seulement entre la Prusse et l'Autriche en tant que protagonistes de formes de vie particulières, mais entre la Prusse et l'Autriche pour la direction des peuples germaniques. Depuis les origines, les Germains ont toujours accepté tout ce que leur imprimaient leurs dirigeants ou tuteurs, et cela plus rapidement et avec moins de réaction que toute autre collectivité européenne.

Autre exemple: un politicien anglais qui n'est pas ministre, mais qui est mêlé depuis longtemps à la vie publique de son pays, y allait l'autre jour, comme tant d'autres, d'un plaidoyer en faveur de la réaction allemande. A ses yeux le mouvement prussien actuel est la résurrection d'une nation, et il l'attribue entièrement à l'injustice du Traité de Versailles. Développant son idée, le politicien en question faisait remarquer que l'Autriche avait été créée par Charlemagne « comme une citadelle allemande à l'Est ».

Historiquement l'affirmation est à peu près inintelligible. En entrant à Vienne, Charlemagne n'était pas plus préoccupé de puissance allemande que Pompée n'était préoccupé d'un mandat anglais sur la Palestine en entrant à Damas! Charlemagne était la tête de la Chrétienté au VIII^e et au commencement du IX^e siècle. Sa mission était de défendre la Chrétienté assiégée de toutes parts. Lui et ses contemporains pensaient en termes de: Chrétiens et Mahométans, Chrétiens et Païens. Il enrôla des soldats partout en Occident et surtout en Gaule.

Son action spéciale parmi les Germains fut la conversion

forcée de ceux qui, dans le Nord, n'étaient pas encore civilisés. Le recouvrement de l'Etat romain de Vienne et la nouvelle organisation de l'Autriche avaient pour but de soutenir la Chrétienté contre les Magyars païens et contre les Slaves païens. Comment un homme du temps de Charlemagne eût-il pu concevoir les choses à notre façon? Et pourtant cet honorable politicien anglais dont je parlais à l'instant, avec tout le prestige que la grande richesse et le rang social y affèrent confèrent en Angleterre, ne craint pas de proclamer une absurdité qui déforme tout le problème. Nous sommes à la veille d'assister à une tentative de déchristianisation de l'Autriche, une tentative qui entend défaire ce pour quoi l'Autriche fut créée, voilà la vérité.

Le progrès de l'effort anti-chrétien a-t-il atteint son terme? Cette dernière saisie violente du dernier reste subsistant de l'ancien esprit chrétien libre en Allemagne marque-t-elle le sommet de la marée — et qui sera suivie par un reflux? Nous ignorons si le mal reculera désormais ou s'il progressera encore. Très souvent la victoire apparente la plus éclatante d'une force révolutionnaire est le point critique marquant le début d'un déclin. Mais que l'actuelle offensive contre la liberté des nations et contre l'ancienne culture religieuse de l'Europe qui en sortit soit à son apogée, ou qu'elle ne soit encore qu'une étape vers notre déclin ultérieur, tout de même, tâchons donc de comprendre de quoi il s'agit et ne déformons pas tout le problème en lisant l'histoire à rebours et en confondant Bismarck avec les Ferreoli de Narbonne dont hérita et descendit Charlemagne.

LE RÉARMEMENT ANGLAIS

Depuis un certain temps déjà la Grande-Bretagne réarme. De façon partielle et mal équilibrée, ce réarmement se poursuit à plein depuis près de deux ans. On n'a cessé d'en accélérer l'allure. Je dis mal équilibrée parce qu'on a exagéré le rôle de la machine et sous-estimé celui de l'homme. Et après tous ces longs mois d'un travail intensif on n'a toujours pas décidé quelle serait la meilleure forme ultime de notre réarmement.

Certes, personne ne se plaindra du secret qui doit présider à cette nouvelle activité nationale et tout patriote anglais se rappelle avec fierté que son pays est tout particulièrement en état de conserver des secrets de cette espèce. Aucune autre nation ne garde aussi bien ses secrets ni ne réussit, comme l'Angleterre, à éviter les indiscretions et les fuites. Mais si, en tout ce qui est technique, le secret est nécessaire, si notre plan de réarmement doit rester caché, il y a pourtant certaines grandes lignes de conduite sur lesquelles il est essentiel qu'une décision soit prise et que la nation doit connaître. La charge de prendre cette décision se trouve terriblement aggravée par notre incertitude actuelle à propos des deux points que voici: 1^o la valeur comparative des différentes formes d'armement, et 2^o le développement et le changement rapide de certaines armes, en particulier de tout ce qui intéresse la guerre aérienne: avions, défense contre avions, limites d'erreur dans l'emploi de l'avion.

Quant au primo, au début même de toute décision en matière de politique militaire nationale se pose le débat, toujours ouvert, sur la vulnérabilité de la flotte à l'attaque aérienne. En gros, deux écoles s'opposent à ce sujet. La première incline à croire qu'on a grandement exagéré la puissance offensive de l'avion contre la flotte; la seconde pense au contraire qu'on n'en a pas suffisamment tenu compte. Et bien qu'il n'y ait entre les deux écoles qu'une question de degré, en l'occurrence le degré est décisif. Tout le monde admet que dans l'état actuel des choses une flotte en plein océan est maîtresse dans son rayon d'action si aucune flotte plus puissante ne lui est opposée. Tout le monde

admet que dans des mers très étroites une flotte est tellement vulnérable à l'attaque que ces routes maritimes sont pratiquement interdites à cette flotte, quelle que soit sa puissance, si les rives voisines sont aux mains d'une puissance capable d'une offensive aérienne suffisamment forte, combinée, évidemment, avec une attaque sous-marine. Mais où règne l'incertitude, c'est à propos de tous les cas intermédiaires. Et l'incertitude persistera tant que l'expérience n'aura pas tranché la question.

Les uns prétendent qu'une flotte soutenue par une aviation suffisante tiendra toujours le coup. Et ils étendront le mot « toujours » à toute mer à l'exception des détroits très resserrés. Tel est, en gros, le point de vue « naval ».

Les autres affirment exactement le contraire. Ils disent qu'une aviation avec base terrestre aurait l'avantage sur une flotte dépendant d'avions d'accompagnement partant de porte-avions.

Les premiers invoquent les pauvres résultats obtenus jusqu'à présent, en manœuvres ou à la guerre, par des attaques d'avions contre des navires de guerre. Les seconds font remarquer que les manœuvres furent trop insuffisantes pour être probantes et que les expériences de guerre, particulièrement celles de la guerre d'Espagne, furent si spasmodiques et faites à une échelle si ridiculement réduite qu'il serait très dangereux d'en tirer des conclusions définitives.

Quand de pareils doutes s'affrontent, il vaut mieux ranger son jugement *contre* la solution la plus facile et la plus confortable. Le plus élémentaire bon sens demande de tenir compte de l'inévitable tendance qui fait prendre ses désirs pour la réalité. Même si les chances en notre faveur étaient à dix contre un, il faudrait toujours envisager la possibilité de cette seule chance défavorable. Cette règle générale est particulièrement vraie pour une société comme la société anglaise, plus rebelle, peut-être, que toute société rivale, à accepter la réalité. Les nations, comme les individus, doivent comprendre que sous-estimer un ennemi possible ou des difficultés possibles est la pire de toutes les erreurs.

* * *

Deux autres questions importantes, en matière d'armement, restent également ouvertes : celle de l'augmentation de l'armée anglaise et celle de la note à payer. Il est certain qu'une augmentation considérable de l'armée de terre est nécessaire et que chaque mois qui passe fait croître le péril. Nous savons par expérience qu'il faut quelque deux ans pour créer une armée moderne efficace, même en apportant à la tâche toutes les qualités dont l'Angleterre fit preuve il y a vingt ans. De plus, il est faux que les machines puissent remplacer les hommes, car les machines sont des instruments humains. Il devrait être évident même pour les hommes les plus imaginatifs d'un peuple particulièrement imaginatif que les grandes nations rivales de l'Angleterre ne peuvent pas n'être composées que de fous et que toutes se trompent totalement en créant les plus grandes armées possibles. Sans doute, il est possible de discuter quelle armée « minimale » requièrent les conditions stratégiques spéciales de l'Angleterre, mais il est follement absurde d'affirmer que l'actuelle armée anglaise suffit à sa tâche ! Que donc un certain minimum soit décidé et adopté. Or, jusqu'à présent aucune décision ne fut prise, à moins que l'hésitation persistante et le refus de réarmer dans cette direction ne puissent être qualifiés, non sans mépris, de décision.

Mais le dernier point, celui de la note à payer, est de loin le plus sérieux. Les Etats actuellement organisés pour recueillir l'héritage de l'Angleterre opposent la puissance de gouvernements despotiques hautement centralisés à l'aristocratique organisation commerciale de la Grande-Bretagne. Ils opposent leur conscrip-

tion du travail et de l'industrie à notre puissance financière. Ils se proposent d'épuiser notre puissance financière par leur puissance en hommes. Exerçant arbitrairement l'autorité sur leurs sujets, ils sont à même d'armer et de s'équiper à une fraction seulement de ce qu'il en coûte à l'Angleterre de s'armer et de s'équiper. La Grande-Bretagne est-elle à même de tenir le défi ? Le tient-elle ?

Sans doute, ici encore il faut le secret, mais il ne faut pas que ce secret ne soit qu'une fausse assurance. Bien des hommes compétents savent, par exemple, ce que nous coûte notre aviation par homme et par heure de vol, en y comprenant tous les frais. Bien des hommes compétents connaissent le coût correspondant, en Allemagne et en Italie. Il serait fou de publier ces chiffres, c'est entendu, mais il est plus fou encore de garder le silence sur cette vérité évidente que l'armement anglais — en système de volontariat, de hauts salaires et d'heures de travail très limités — coûte infiniment plus que l'armement de n'importe lequel des nations rivales.

Tôt ou tard il faudra en appeler au pays, non pas dans le sens d'un sot électoralisme, mais dans le sens d'un appel réel, un mélange direct de persuasion et de commandement adressé à la plus unie et à la plus patriotique des nations. Mais il est difficile de le faire vite parce que rien n'a été fait encore pour amener le peuple anglais à se rendre compte du danger. Et il se fait tard...

HILAIRE BELLOC.

La Revue catholique des idées et des faits

est la revue belge de culture générale la plus vivante, la plus importante, la plus répandue, et... la moins chère. Fondée en 1921, sous les auspices du Cardinal Mercier, elle renseigne sur toutes les questions du jour. Ceux qui la lisent depuis ses débuts voudront bien reconnaître la sûreté de ses informations, l'unité et la continuité de ce que l'on pourrait appeler sa vision des choses, et comment, dans les graves problèmes qui dominent notre temps et dont dépendent pour une large part l'avenir de la Patrie et celui de l'Eglise, les points de vue défendus ici se sont trouvés singulièrement confirmés par les faits : Victoire gâchée et Paix perdue ; impuissance et faillite de Genève ; extension de la réaction antidémocratique en Europe ; accentuation et généralisation de réformes sociales profondes visant à redresser les abus d'un capitalisme inhumain, de cette exploitation de l'homme par l'homme qui restera la grande caractéristique du XIX^e siècle ; ravages du chancre russe ; évolution de l'Allemagne vers la guerre de revanche et vers la persécution religieuse ; course aux armements ; ascension de l'Italie ; guerre d'Ethiopie ; guerre civile en Espagne ; chaos, erreurs et contradictions de la politique anglaise ; faiblesse et décadence de la France ; nécessité, pour tous les chrétiens de se rapprocher et de promouvoir l'Union des Eglises ; et, chez nous, évolution de notre politique intérieure, plus particulièrement du mouvement flamand...

Soutenez notre effort d'apostolat intellectuel. Faites-nous lire. Recommandez-nous autour de vous.

Une dictature de l'intelligence

Entretien avec M. Oliveira Salazar

Sur les routes du Portugal

De Lisbonne, aux rues somptueuses, aux vastes esplanades, où, sur le fond nacré des collines, de nouveaux quartiers étagent leurs cubes monochromes; de l'estuaire du Tage à la blanche Evora qu'attriste l'insoutenable éclat de sa lumière et de ses gloires défuntes, mais qui, derrière un trop beau décor, poursuit son dur labeur de terrienne tenace; d'Alcobaça, la royale, qui, devant les brèches de son immense monastère, continue de faire valoir ses vergers, ses oliviers et ses vignes, jusqu'à Bathalha, la victorieuse, où la lampe d'héroïsme brille toujours; de Coïmbra, la savante, dont l'histoire fait de la vie et la vie de l'histoire, à l'acropole de Tomar qui domine un des paysages les plus harmonieux du monde et dresse, sur la transparence du ciel, sa tour des Templiers et cette Eglise de l'Ordre du Christ, où l'art manuëlin noue ses torsades de cordages autour de baies « sculptées par le rêve et la nostalgie de la mer »; partout, du nord au sud, sur toutes les routes du Portugal, en visitant ses hauts lieux et ses moindres cités, j'ai pu voir, étroitement associées, comme faisant partie du même sol, du même bien, les œuvres de la vie et les restaurations du passé.

Là où il n'y avait que décombres, que cendres à remuer, de merveilleux monuments ressurgissent qui font plus qu'attester des grandeurs accomplies, qui témoignent pour le présent, exaltent la foi de l'Etat nouveau, animent une grande pensée de rénovation intérieure. Car, aux endroits où ces ruines glorieuses sont pieusement restaurées, d'admirables routes remplacent les fondrières de jadis, des campagnes sont équipées, les conditions de l'existence transformées, ranimées. En traversant ces villes, ces villages rendus aux travaux de la vie, en voyant tout ce qu'en moins de dix ans M. Salazar a su réussir, j'ai maintes fois songé à l'anathème qu'il jetait un jour : « Jusqu'à quel point, dit-il, ne sont pas responsables de la misère matérielle et morale du peuple, la route qui n'a pas été tracée, le chemin qu'on n'a pas réparé, l'école qu'on n'a pas ouverte (1)? » Sur le visage de ce pays, qu'elle a couvert de bienfaits effectifs, réels, la dictature de M. Salazar a ramené le bonheur de vivre.

L'« utilité du malheur »...

Et pourtant, d'où le Portugal ne revenait-il pas, quel n'avait pas été son naufrage, dans quel état d'anarchie, de maladie, d'infortune M. Salazar ne l'avait-il pas trouvé quand on lui donna le pouvoir? Ce malheureux pays était devenu la risée de l'Europe avec sa perpétuelle agitation révolutionnaire, la misère de son administration, ses mutineries incessantes, son incapacité de se gouverner! De 1910 à 1926, on n'y compte pas moins de seize révolutions, et quarante-trois cabinets constitués et renversés tout à tour par le Parlement et par la rue! Une révolution annuelle, des coups d'Etat presque hebdomadaires, la guerre civile en permanence!

(1) ANTONIO FERRO : *Salazar; le Portugal et son chef.*

Le Portugal souffrait de ces divisions, mais la souffrance de chaque Portugais n'était pas moindre. Ces crises continuelles les éprouvaient un par un; car si la plupart d'entre eux ne comprenait pas grand'chose aux théories sociales et politiques qui se disputaient le pouvoir, chacun sentait cruellement que « de désordre en désordre, tout s'enfonçait... la vieille maison, le travail quotidien, le champ, le jardin, le bois de pins! » Cela, tous le voyaient nettement, et plus encore que ces biens matériels, les personnes étaient atteintes: qu'allaient devenir la femme, les enfants? Rien qui ne fût menacé de périr.

De ces longues et rudes épreuves, les causes du salut allaient naître. Telle fut, dira Maurras, *l'utilité du malheur*... Je n'ai pas à rappeler ici l'origine militaire de la dictature portugaise, et comment l'armée du général Gomez da Casta devait, sans coup férir, opérer sa marche de Braga à Lisbonne, et là, au nom de l'intérêt national, constituer un gouvernement fort, capable de durer. Mais si l'ordre intérieur était rétabli, la détresse financière de l'Etat ne cessait de grandir; la patrie restait en danger. C'est alors que, par « une sorte d'instinct collectif qui se réveille dans la détresse », la nation donna sa confiance au seul homme capable de la sauver.

Un professeur de Coïmbra...

Maurice Mæterlinck nous a conté la merveilleuse histoire (2) : « Cet homme déjà providentiel, dit-il, était un jeune et modeste professeur qui enseignait l'économie politique à l'Université de Coïmbra. On l'appelle, il accourt, portant ses deux valises d'étudiant, et se rend compte de la situation. Il se trouve devant un trésor, non seulement vide depuis des années, mais devant un trésor négatif, un trésor en creux, un de ces trésors où les chiffres astronomiques sont précédés des zéros des catastrophes, un abîme où ne grouillaient que des dettes désespérées sur le fantôme d'un crédit que rien ne pouvait plus ressusciter. Tout autre que Salazar se fût affolé et eût renoncé à renflouer un vaisseau que les rats, c'est-à-dire les parasites pesteux de tout Etat qui coule, abandonnaient déjà. »

Salazar étudie l'angoissant problème. Avant que de s'engager, il exige un droit de contrôle et de veto sur toutes les dépenses publiques : c'était demander les pleins pouvoirs. On les lui accorde. Au bout de quelques semaines, on les lui chicane. « Il boucle ses valises et rentre à Coïmbra où il reprend son cours. Deux années passent. Tout va de mal en pis. On le rappelle. Il regagne Lisbonne, et déclare qu'à ce coup, s'il est obligé de repartir, il ne reviendra plus. On se le tient pour dit. » Seul en face d'une tâche écrasante, il se met au travail. Et sans emprunt, sans appel à l'étranger, rien que par la stricte économie, la fermeté et le bon sens, il parvient en quelques mois à remettre l'ordre dans les finances, à épurer l'administration, à réorganiser un Etat disloqué par vingt années de guerre civile.

Il suffit de parcourir le Portugal pour voir tout ce qui a été fait, tout ce qui s'y fait d'utile, et ces améliorations matérielles sont par elles-mêmes une explication suffisante. « La route, le pont, l'école, la ligne télégraphique ou téléphonique, le port, le palais restauré, le monument vétuste réparé et embelli, l'ouvrage hydraulique agricole, les navires de la flotte, l'église du bourg chaulée de blanc, les murs élevés au cimetière, et même le chemin de l'humble fontaine qui compte pour l'humble village, comme les grands ouvrages comptent pour la grande ville, ce sont là des bienfaits certains, des réalités tangibles qui défient l'aveuglement des incrédules. » Mais — et de l'aveu de M. Salazar lui-même — rien de tout cela n'aurait pu, par soi, opérer la trans-

(2) Préface au livre d'Oliveira Salazar : *Une Révolution dans la Paix.*

formation morale du pays. Et s'il y fallut la compréhension du peuple portugais, il y fallut aussi des principes.

Principes

Oh! des principes très simples : « *Nous ne demandons pas grand'chose, écrit M. Salazar, notion et sens de la patrie et de la solidarité nationale; famille, cellule sociale par excellence; autorité et hiérarchie : valeur spirituelle de la vie et du respect dû à la personne humaine; obligation du travail; supériorité de la vertu, caractère sacré des sentiments religieux, voilà l'essentiel pour la formation mentale et morale du citoyen de l'Etat nouveau.* » Et M. Salazar ajoute : « *Nous sommes donc contre tous les internationalismes, contre le communisme, contre le socialisme, contre le syndicalisme libertaire, contre tout ce qui diminue, divise, dissout la famille, contre la lutte des classes, contre les sans-Patrie et les sans-Dieu, contre l'esclavage du travail, contre la conception purement matérialiste de la vie, contre la force comme origine du droit. Nous sommes contre toutes les grandes hérésies de notre temps, d'autant plus que nous n'avons jamais eu la preuve qu'il existât un seul endroit au monde où la liberté de propager de pareilles hérésies eût été une source de bien. Cette liberté, quand on l'accorde aux barbares des temps modernes, ne sert qu'à miner les fondements de notre civilisation.* »

Mais ces idées, dira-t-on, ce sont celles qu'a propagées la doctrine politique de Charles Maurras; il y a là tout Maistre, tout La Tour du Pin, tout Fustel et aussi l'enseignement social des grandes encycliques! Oui, ces idées ce sont les nôtres, je veux dire celles dont nous sommes les serviteurs; mais les voici appliquées, réalisées par un homme qui gouverne, incarnées dans une expérience actuelle, inscrites dans une histoire vivante. Leur réussite, leur succès nous prouvent que nos idées n'étaient pas des abstractions, filles de l'esprit de système, mais des « *réalités disponibles* », dont une nation, sous nos yeux, tire profit pour renaître. Comment pourrait-on s'en désintéresser?

Aussi quand j'arrivai, le mois dernier, au Portugal, et que les journalistes de Lisbonne, en m'accueillant, me demandèrent ce que je pensais de M. Salazar, je leur répondis sans détour : « Si certaines formules chères à M. Mussolini soulevaient des objections dans mon esprit avant que la connaissance de la réalité ne me montrât la vanité de telles critiques, aux idées de M. Salazar je n'ai, par contre, rien à opposer, tant la pensée s'en trouve pleinement satisfaite. Non, ce n'est pas avec votre chef que je sentirais, par exemple, le besoin de préciser certaines notions relatives aux rapports que l'Etat doit entretenir avec la Nation, avec la Société ou avec l'Individu! M. Salazar, lui, ne croit pas l'Etat omnipotent, et, même dans le champ politique, il entend maintenir certaines limites d'ordre moral! Aussi, et puisque vous me posez la question, permettez-moi de vous répondre : il n'existe aucun chef européen qui soit plus près que M. Salazar des idées que je m'honore de servir. »

Rencontre avec Salazar

Comme j'avais hâte de l'approcher, de le connaître! Depuis des mois, notre ami Antonio Ferro avait préparé la rencontre. Elle eut lieu, vers la fin d'un après-midi de février, au palais San Bento, à Lisbonne. Ce fut quelque chose de très simple, d'extraordinairement simple, et dont la simplicité même m'a laissé une impression, une satisfaction si forte, qu'elle l'emporte sur tout le reste. L'accueil de l'homme, l'ordre et le ton des propos, tout, et jusqu'à l'endroit même, concourait à l'établir. La pièce où l'on me fit entrer ressemblait plus au bureau d'un doyen de

faculté, voire d'un régent de collège, qu'au cabinet d'un dictateur et celui qui se leva pour m'accueillir n'avait rien d'un personnage dictatorial, selon l'image qu'à l'ordinaire on s'en compose! Représentez-vous plutôt, sous les traits d'un homme mince, haut de taille, jeune d'allure, vêtu sans recherche, mais d'une élégance naturelle, quelque grand professeur qui reçoit un confrère et aussitôt lui parle de ses travaux...

M. Salazar est à sa table de ministre, une couverture sur les genoux, le dos au mur qu'encadrent deux hautes fenêtres... Ce qui me frappe d'abord dans ce masque pâle et grave, au profil aigu, aux traits tirés par la réflexion, par l'étude, ce sont les yeux, des yeux d'un éclat vif et pur, des yeux que la méditation, si concentrée soit-elle, n'a pas tournés vers le dedans, des yeux qui regardent, qui regardent les autres, qui regardent la vie, des yeux qui voient. Un jour qu'on lui reprochait de manquer de contact avec la vie, avec les hommes, M. Oliveira Salazar répondit : « Les hommes habitués à étudier et à réfléchir n'ont pas besoin de beaucoup d'éléments pour s'orienter : ils cherchent les faits caractéristiques, les réactions typiques de l'intelligence et de la sensibilité humaines, ils les approfondissent, les épuisent, et se guident sur elles... »

Aussi l'entretien s'engagea-t-il d'emblée sur le plan des généralités directrices... Nous avons parlé de la France, de la crise de l'Europe; nous avons déploré le développement des mythes politiques dont les idéologies sommaires asservissent les hommes en les abêtissant, et c'est ainsi que nous en vinmes ensemble à reconnaître que le monde actuel est surtout malade de l'esprit.

— *On vit dans le mensonge, dans les hyperboles*, me dit M. Salazar; *on entretient, en grand et par système, la confusion dans l'âme des peuples, au risque de les vouer à une consommation fatale!*

Puis, après un silence, M. Salazar reprit soudain, comme s'il tenait l'expression même de ce qu'il cherchait à formuler depuis longtemps :

— *Pour moi, fit-il, je n'ai qu'un but... Ce que je me propose, c'est de faire vivre le Portugal HABITUELLEMENT!*

« Habituellement »...

Habituellement, quel admirable mot! Pour définir son œuvre et la conscience qu'il en prend, M. Salazar venait, par fortune, d'avoir un de ces mots comme seuls en trouvent les poètes et les hommes d'action — ces autres poètes — un de ces mots-foyers où tous les rayons de la pensée convergent. Ce maître-mot de la politique de M. Salazar, ce mot qui fait une si forte image, qui déploie une si riche variété de sens, ce n'est pourtant qu'un mot abstrait, mais ce mot évoque tout ensemble *l'habitude* en ce qu'elle a de plus familier, de commun, de constant, et l'une des notions essentielles de la philosophie la plus haute.

D'un coup — et comme lorsque quelque chose d'important vient d'arriver ou d'être dit — ce mot s'installa, se prolongea, développa tout ce qu'il contenait en puissance...

Faire vivre le Portugal habituellement! Quand on connaît l'esprit de prudence qui anime M. Salazar, cela d'abord veut dire qu'il bannit de son gouvernement la violence, en ce qu'elle est contraire à la douceur habituelle de son peuple; qu'il veut reconstruire son pays normalement, sans prétendre à la tâche impossible d'en reviser, d'en changer la nature, sans être contraint d'en appeler à un idéal exceptionnel, à une volonté tragique, à un dynamisme qui ne serait qu'une sorte d'enivrement, et à quoi succéderait une dépression, une langueur plus dangereuse encore.

M. Salazar pense que sa patrie peut être heureuse sans affectation d'héroïsme, forte sans être belliqueuse — et s'il lui a restitué le sens de l'Empire, s'il veut qu'elle marque sa position dans ce

coin de l'Occident dont elle est le bastion avancé, il ne laisse pas de se la représenter comme « une maison blanche et ensoleillée », bâtie dans un jardin soigné, où la vie est pacifique, joyeuse, active et digne. Et ici les deux mots : *habitudes*, *habitat* se rejoignent, car c'est bien l'*habitation*, le foyer familial, le foyer de la patrie, la « petite maison portugaise », qu'il s'agit d'abord de reconstruire, en respectant sa structure, pour y vivre « sans ingérence, commandement ou exploitation d'étrangers ».

Dans ce simple précepte qui consiste à faire vivre son pays *habituellement*, M. Salazar fait tenir toute la doctrine du vrai nationalisme. Car le nationalisme, ce n'est pas une volonté déréglée de puissance, bien au contraire; c'est la volonté de maintenir et de développer dans une nation ce qui est nécessaire à la vie *habituelle*, à la vie *commune*. Et il ne serait nullement nationaliste, dirait Maurras, de vouloir faire pousser du houblon au Portugal! *Vivre habituellement*, comme M. Salazar aspire à faire vivre les siens, c'est « se sentir content de son pays, tel qu'on le voit; être satisfait de son sang, tel qu'on l'entend couler dans ses veines; y trouver cet élément de bien-être *habituel*, de fièvre euphorie, ethnique ou territorial, qui ne prédestine en rien aux ambitions déraisonnables des idéologies » totalitaires... *Vivre habituellement*, voilà tout le nationalisme, qui n'est rien d'autre qu'un juste amour de soi, et l'amour de soi est *habituel* à l'homme.

Mais pour s'aimer ainsi, il faut bien se connaître, car on n'aime que ce que l'on connaît. C'est pourquoi M. Salazar veut réappren-

dre aux Portugais à *vivre habituellement*, à n'avoir pas le goût maladif de tout ce qui est étranger, à ne pas ignorer ou mépriser ce qui est portugais, à ne pas renoncer à soi, à ce que chacun peut trouver dans son pays tel que ses ancêtres l'ont fait, et dans son âme, d'après ce que chacune des époques antérieures y a déposé... Et ici l'admirable propos de M. Salazar rejoint l'enseignement de Fustel de Coulanges : « Les peuples, disait Fustel, ne sont pas gouvernés, selon ce qu'il leur plaît de l'être, mais suivant que l'ensemble de leurs intérêts et le fond de leurs opinions exigent qu'ils le soient. » Mais cet ensemble d'intérêts et d'opinions, ce sont proprement leurs *habitudes*! Faire vivre les Portugais *habituellement*, qu'est-ce, pour M. Salazar, sinon les remettre d'accord avec leur propre milieu, avec leur propre pays, avec tout ce qui est incarné en eux-mêmes, pour les faire efficacement s'aimer?

Ah! ce n'est pas en vain que sous les cloîtres de l'Université de Coïmbra et dans les chaires d'Evora des générations formées à l'art du raisonnement par les grandes disciplines de la scolastique médiévale ont mené d'interminables disputes sur cette notion d'*habitus*, d'où la science des théologiens s'élève pour atteindre à ce qu'elle a de plus transcendant! Voilà qu'un chef de gouvernement, héritier de cette sagesse, qui est elle-même la sagesse commune, la sagesse *habituelle* du genre humain, voilà, dis-je, qu'un grand conducteur d'hommes restaure la vieille notion d'*habitus*, lui redonne toute sa réalité, toute sa force, pour l'adapter aux conditions nouvelles qui ont surgi dans la vie de son pays (3)!

Vivre habituellement, comme M. Salazar le conseille, c'est d'abord vivre selon un ordre qui impose aux choses des conditions et des arrangements intelligibles. Si M. Salazar revient sans cesse, en ses discours, aux évidences, aux principes premiers, s'il ne fait guère appel à l'imagination, s'il la réprime plutôt, s'il lui préfère le jugement sain et droit, s'il sent le besoin de s'expliquer, de donner ses raisons, c'est qu'il ne veut pas corrompre l'*habitus* intellectuel, l'habitude de raisonner, c'est qu'il veut s'adresser

(3) Et c'est un jeune philosophe thomiste, auteur d'un grand livre sur l'Aquinat, M. JOAO AMEAL, qui a rédigé le *Décatalogue de l'Etat nouveau portugais*.

à ce qu'il y a de plus incorruptible et de plus permanent dans l'homme. Et voilà ce que j'appellerai l'humanisme, le réalisme foncier de cette politique de l'intelligence.

Oui, c'est en disciple du Docteur Angélique que M. Salazar fait appel aux *habitus*, et qu'il en applique la notion au gouvernement des hommes. Dans le langage de l'Ecole, l'*habitus* désigne une disposition stable des facultés de l'âme qui la fait s'incliner dans une certaine direction : une telle disposition peut être naturelle ou acquise, bonne ou mauvaise, suivant qu'il s'agit de vice ou de vertu.

Eh bien! toute la politique de M. Salazar s'inspire de cette définition classique, dans la mesure où elle se garde d'opposer au flot des choses et des *avoirs* humains les axiomes du jurisme, de l'esprit de système, où elle accepte ce qu'ont de favorable ou de défavorable les dons communs, les talents, les aides, les vertus et les vices, les artifices et les défauts, tout le « plexus des habitudes », dans la mesure, dis-je, où elle se place d'emblée sur ces « territoires naturels ni voulus, ni élus, ni éligibles (4) » et en reconnaît la bienfaisance éventuelle, pour en faire bon usage et orienter comme il convient l'intelligence et la volonté des Portugais. Ainsi, faire vivre le Portugal *habituellement*, c'est le faire vivre, selon les modalités, les qualités de son être les plus durables, les plus fermes; c'est agir selon ce qu'exige sa nature, c'est aussi ordonner aux puissances qui commandent ses mouvements.

Habituellement, pour ce dictateur de l'intelligence, cela ne signifie pas, en effet, qu'il entende passivement se plier aux dispositions de son peuple. M. Salazar est trop bon scolastique à sa manière — qui est celle d'un chef — pour ignorer que ces *habitus*, ces dispositions, dans un individu comme dans une nation, n'ont rien d'immuable ou d'invariable : elles peuvent se perdre, soit qu'elles disparaissent, soit que des influences contraires travaillent à les détruire ou à les corrompre; le pays qui s'en défait ne disparaît pas pour autant, mais il est comme vidé de son âme : « Dans les races, dans les nationalités, dit M. Salazar, il y a deux sortes de défauts : les défauts naturels qui peuvent être combattus, mais jamais extirpés violemment et qui nous feront toujours distinguer un Latin d'un Slave ou d'un Anglo-Saxon, et les défauts incrustés, les vices acquis qui sont surtout des vices d'éducation. Or, s'il est presque inutile de faire la guerre aux premiers, car ils triomphent toujours, il n'est déjà plus si chimérique, si impossible comme on dit, de désincruster les premiers, de les liquider. » Oui, faire vivre le Portugal *habituellement*, c'est perfectionner ses dispositions innées, c'est les diriger vers le *haut*, vers le *grand*, c'est les intensifier, mais sans en changer la nature, c'est remettre en action celles qui, en décroissant, en diminuant, ont failli disparaître, parce que la nation avait cessé d'agir. Aussi le traditionalisme qui s'inspire de cette doctrine des *habitus* est-il tout le contraire d'un traditionalisme mort, attaché à des idéaux inactuels. Sans rien rabattre de ces grands souvenirs historiques dont il entretient partout la vénération, M. Salazar ne veut pas que les siens soient esclaves d'un idéal collectif qui tourne toujours autour des gloires passées :

« Notre passé glorieux pèse trop sur notre présent, dit-il dans une page où la volonté de ce qu'il faut qui soit le dispute à l'orgueil de ce qui fut. Nous seuls avons eu Vasco de Gama, Joano de Castro, Alfonso d'Abuquerque, les triomphes, les gloires fulgurantes de l'Inde; derrière nous, des commerçants anglais, incomparablement moins illustres, ont créé pour l'Angleterre, sans s'en rendre compte, un grand Empire. Nous seuls avons eu un don Juan I^{er}, un don Alfonso V pour prolonger le Portugal au-delà du détroit et conquérir le Nord de l'Afrique; mais c'est

(4) CHARLES MAURRAS, *La Politique naturelle*.

l'Espagne et la France qui dominant au Maroc et y vendent leurs produits. Nous seuls avons eu Pedro Alvarez Cabral, les missions des Jésuites, le Brésil; mais bien que ce dernier soit notre plus précieuse couronne de pays colonisateur et aussi notre plus nombreuse colonie de Portugais, nos compatriotes restent rivés au commerce et aux professions les plus humbles, battus dans plusieurs provinces par les Allemands et les Italiens. Nous seuls avons appris les chemins des grands océans à tous les peuples de la terre, et nous avons connu le commerce et la pêche avant beaucoup d'autres; mais maintenant nous achetons la morue à la Norvège et nous embarquons nos marchandises sur des bateaux qui appartiennent à l'Angleterre et à la petite Hollande. En voulant nous accrocher aux conceptions des temps héroïques, nous courons le danger d'apparaître comme des inutiles à un monde nouveau qui ne nous comprend pas. »

Voilà pourquoi s'il aspire à faire vivre le Portugal *habituellement*, M. Salazar entend imposer à la nation une direction qui utilise les habitudes, les dispositions favorables de la race et qui déracine ou neutralise quelques-uns de ses plus grands défauts. Faire vivre habituellement un pays, c'est aussi ne pas laisser contaminer les membres sains, amputer les gangrenés et les morts; c'est empêcher qu'arrive le désordre là où il y a de l'ordre; où il y a la paix, éviter que n'arrive la guerre; car c'est bien là, n'est-ce pas? ce que signifie *vivre habituellement!* Pour y atteindre, nul besoin d'un « ordre nouveau », comme on dit aujourd'hui; il suffit de l'ordre *habituel*, d'un ordre fort, d'un ordre qui soit davantage un ordre et qui ne se manifeste qu'en s'appliquant *plus*, et en protégeant *mieux*.

Quand M. Salazar dit : « Je n'ai qu'un but, c'est de faire vivre le Portugal *habituellement* » — ce propos est inépuisable — il entend justement que chaque Portugais, que chaque particulier puisse retourner à ses *habitudes*, puisse songer à ses propres affaires, sans y trouver quelque difficulté imputable aux vices de l'Etat. Enfin, et plus profondément encore, c'est pour satisfaire les *habitudes* mêmes de l'esprit, c'est-à-dire son mode d'activité raisonnable qui répugne au chaos, au gaspillage des forces, c'est pour que l'esprit puisse reconnaître ses traits essentiels dans la chose publique que M. Salazar a fait cet audacieux essai d'une *politique sans politique*, d'une *politique de la vérité*, qu'il a créé cette dictature définie par lui-même : une *dictature de l'intelligence*, une *dictature de la raison*.

Que la dictature soit calme...

Et, le dirai-je, j'ai cru sentir une inflexion secrètement ironique, comme un arrière-fond de regret, de nostalgie dans la voix de M. Salazar quand il prononça devant moi tout à l'heure : « *Ce que je me propose, c'est de faire vivre le Portugal habituellement.* » car, si M. Salazar conçoit que l'instinct de conservation suscite des efforts dans le sens du nationalisme et de l'anti-individualisme, ce dictateur tient la dictature pour une *anomalie!* Il y voit non pas un moyen *habituel*, mais une solution transitoire, propre à résoudre le problème tel qu'à une certaine heure il s'est posé à son pays. Aussi veut-il que, pour réaliser son œuvre, la dictature soit calme et qu'elle gagne en efficacité et en solidité ce qu'elle ne cherche pas à obtenir par un pouvoir de séduction, d'exaltation contagieuse. L'état *habituel* de l'homme ne lui semble être, en effet, ni l'enthousiasme, ni l'héroïsme. Ce que M. Salazar cherche à susciter, ce sont des hommes de volonté droite, patiente, courageuse. Mais la fermeté frappe moins que la violence, la raison que la force brutale, la modestie que l'ambition. Une dictature de droit, une dictature qui ne laisse pas pousser des ailes au pouvoir personnel, une dictature qui veut *faire vivre le pays habituellement*, il y a là, pour beaucoup de gens, une énigme insondable!

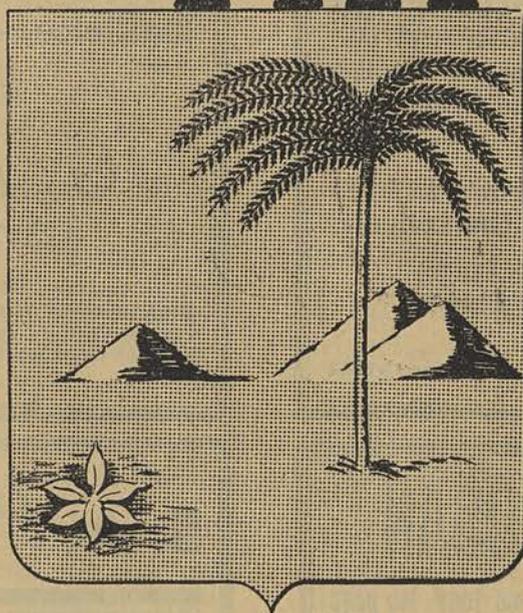
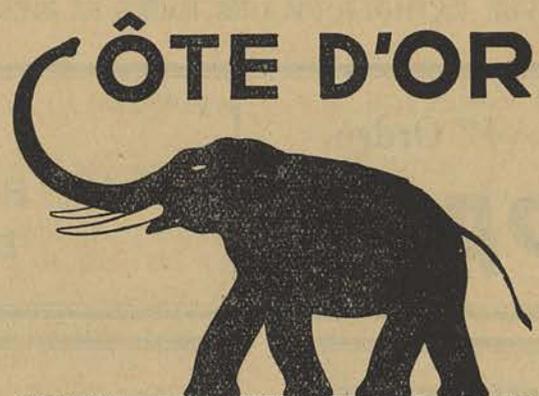
— *Oui, voilà qui déconcerte et qui déçoit surtout les jeunes*, reprit M. Salazar. *Ils voudraient vivre d'une vie intense, frénétique. Les démonstrations grandioses et tumultueuses de la vie allemande ou italienne, le style de Hitler ou de Mussolini fascinent leur imagination. Ils souhaitent que je les enflamme d'une sorte de haine sacrée, que je les dresse farouchement contre leurs ennemis! Ce n'est pas mon but : je veux normaliser la nation. La révolution, je la fais dans la paix, et si je suis un révolutionnaire, c'est dans la mesure où je suis pour l'équilibre contre le déséquilibre, pour la vérité contre l'imposture, pour l'ordre contre le désordre auquel ce pays s'était sympathiquement habitué. Ce n'est pas en l'enflévrant, mais, au contraire, en faisant baisser sa fièvre — cette fièvre politique qui lui a fait tant de mal et dont il a failli mourir — qu'on peut le relever. Ces jeunes gens ne le comprennent pas et me reprochent de ne rien faire... Même injustifiées, ces craintes existent; je dois en tenir compte, car elles font naître des états d'esprit qui sont des réalités politiques; c'est sur elles, avec elles ou contre elles qu'il faut gouverner.* »

Il y avait alors de la tristesse dans les yeux de M. Salazar. Et à le voir si calme, si réservé, sans autres mouvements que ceux qui viennent de l'âme, des passions nobles qui l'occupent, le tiennent au travail, je comprenais son souci...

Le goût de la vérité

C'est qu'on se représente mal un dictateur qui renonce à faire appel aux mythes, aux images, aux forces mystiques de la vie, de la jeunesse, à tous les démons de la multitude! De quel ton M. Salazar ne m'avait-il pas confié tout à l'heure : « *On me dit : « M. le Président, vous devriez parler! » Mais je n'ai pas tout le temps quelque chose de nouveau à dire, et je ne puis répéter sans cesse ce que j'ai dit déjà!... Je ne parle pas quand je n'ai rien à dire!* » Imagine-t-on un dictateur qui prend garde de ne pas « maximiser » ce qu'il dit, un dictateur dont les discours n'agissent que par raison, et où ne perce jamais ce mépris de la foule qu'on sent chez qui la flatte et la manœuvre! Oh! je ne suis pas de ceux qui ne voient en M. Mussolini que le condottiere au regard hautain, à l'air de défi, qui harangue le peuple massé sous ses fenêtres; j'ai vu un autre Mussolini, un Mussolini méditatif, solitaire, qui m'est apparu comme une sorte de grand moine politique, de chef d'ordre religieux qui aurait tout un empire pour couvent! Mais ce n'est pas là que M. Mussolini agit, ce n'est pas par là qu'il domine, qu'il commande; c'est par le geste, c'est par l'éloquence qu'il fascine d'abord la jeunesse. Je ne vois pas quelles attitudes, quelles manières les jeunes Portugais pourraient bien emprunter à M. Salazar! Des vertus morales, des qualités intellectuelles et cet *incroyable goût de la vérité*, voilà qui s'imite moins facilement que des traits extérieurs, voire que certains défauts! L'aspect de M. Salazar, d'où émane une sérénité extraordinaire, ne témoigne apparemment qu'en faveur du gouvernement qu'il exerce sur soi-même, et ce n'est pas sous les traits de la prudence que la foule aime à se figurer d'ordinaire la vertu de commandement qui fait les dictateurs!

Non, M. Salazar n'a rien d'un de ces « meneurs » qui s'adressent aux puissances instinctives, irrationnelles des masses. Il ne se préoccupe pas de plaire à la rue : elle ne le voit pas, elle ignore tout de lui et c'est à peine si elle sait qu'il existe. Croit-il devoir rompre le silence, ses discours comme ses propos tendent à situer son action politique dans l'ordre de l'intelligible, à la rattacher aux activités supérieures de la pensée, à enseigner, à renseigner, et s'il fait appel aux sentiments, c'est aux plus *hauts*, aux plus *grands*, à ceux qui exigent l'esprit de sacrifice et de vertu.



1883

**LE BON
CHOCOLAT BELGE**

**QUATORZIÈME CONCOURS
DE FAMILLES NOMBREUSES**

**LE 25 JUIN 1938 DEUX CENTS PRIX DE
500 FR. SERONT DISTRIBUÉS À DEUX CENTS
FAMILLES NOMBREUSES DE BELGIQUE**

**POUR LES FAMILLES NOMBREUSES, OUTRE LE PAQUET
SUPPLÉMENTAIRE, 30 CARTONS PRIMES DU BON CHOCOLAT
"CÔTE D'OR" DONNENT DROIT AU SUPERBE COFFRET
"ENFANTS ROYAUX" CONTENANT 700 GRAMMES BONBONS FINS**

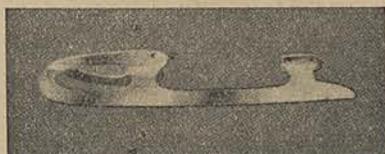


Tailleur - 1^{er} Ordre

DUPAIX

Téléphone 17 35 79

13, RUE ROYALE
BRUXELLES



LA PLUS GRANDE
PRODUCTION
de patins à glace
en Belgique

JEAN GODFRIN rue de Haerne, 147-151
— Etterbeek-Bruxelles —

PATINS DE LUXE ET ORDINAIRES
GROS - DEMI-GROS - EXPORTATION

Téléphone 48.45.18

Reg. Comm. 31342

Joallerie — Bijouterie — Orfèvrerie

G. Aurez-Miévis

125, boulevard Adolphe Max

Téléphone 17.04.67
Compte Chèques 4067
Registre Commerce Bruxelles 19685

BRUXELLES



LE "MOSAN"

Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux
**ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES**



Le "Mosan"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

**et absolument sans
danger**

Société Anonyme

LES FONDERIES DE LA MEUSE
à HUY (Belgique)

S. A. "CEMSTO"

CENTRALE DE NETTOYAGE

BRUXELLES



**Nettoyage journalier
de bureaux, banques,
églises, écoles, etc.**

Nettoyage des maisons privées à l'occasion
de déménagements

Lavage des vitres et façades en abon-
nement et pour une seule fois

Téléphone 12.59.88

20, rue du Béguinage

WEEK-END DE PAQUES

dans le GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG
et sur LES BORDS DU RHIN

VOYAGES

La plus parfaite des



3 JOURS EN AUTOCAR 395
Francs

COLOMB

organisations de voyages

32, rue des Colonies, Bruxelles. Tél. : 12.58.78

Incertitudes

Certains Portugais, surtout ceux que la politique passionne, semblent parfois désirer autre chose. Et j'ai saisi, en causant avec quelques-uns d'entre eux, une sorte d'inquiétude que l'éloignement où vit M. Salazar ne suffit pas à expliquer. Alors que je leur faisais part de mon admiration pour les principes appliqués par Salazar à leur redressement national — admiration d'autant plus grande que ces principes ont une valeur humaine, universelle, que ces enseignements reposent sur des vérités immuables et sont vraies pour tous les pays — je sentais chez mes interlocuteurs je ne sais quelle réserve qui, sans formuler de critiques, se manifestait en laissant percer d'étonnantes préférences pour certains modèles spécifiquement étrangers, inapplicables ailleurs : ils semblaient regretter que le Portugal ne leur empruntât pas davantage ! Complexe d'infériorité que les réalisations actuelles de l'Etat nouveau portugais n'auraient pas encore suffi à vaincre ? Peut-être, et pourtant ces mêmes hommes, je les sentais fiers de cette œuvre politique de M. Salazar qui grandit leur pays devant la conscience du monde, qui en refait ce qu'il a été : un grand pays. D'où vient donc qu'une telle œuvre ne les satisfasse ou plutôt ne les rassure pas davantage, et que certains qui la voient durer, et M. Salazar rester, aient des moments de crainte, de doute, d'incertitude, qu'ils éprouvent une sorte de malaise ?

Je me permis de m'en montrer surpris devant M. Salazar lui-même et, tout en m'étonnant, j'ajoutai :

— Un tel trouble ne viendrait-il pas de ce vide, de ce manque que certains de vos amis eux-mêmes éprouvent à se sentir privés de cette drogue qu'était pour eux la politique ? Quand on a l'habitude d'un poison, on ne s'en prive pas aisément ! En les dotant d'un gouvernement *sans* politique, vous avez voulu les en guérir ! Leur malaise, c'est celui des périodes de désintoxication !

Une cure d'immobilisation

M. Salazar se contenta de sourire, mais sa réponse, je la connaissais déjà. Combien de fois n'a-t-il pas dit son horreur de ces hommes qui ont été élevés et qui vivent exclusivement entre l'école, les administrations publiques et les cafés, de ces improvisateurs qui décident du sort du monde et dont les plus nébuleux remplissent les têtes de fumée ! Sans qu'il me l'exprimât, je savais que M. Salazar ne déteste rien tant que les discours verbeux, l'exploitation des passions, non pas autour d'une grande idée, mais autour de futilités, de vanité, de *riens*, au point de vue de l'intérêt national. D'où son horreur du parlementarisme. M. Salazar n'a qu'un but : servir la nation, mais à ceux qui cherchent dans la politique des bénéfices plus directs et moins impersonnels, la nation semble une entité bien abstraite, d'un appui peu efficace. L'esprit démocratique est difficile à faire disparaître !

La maladie de la politique, ce fut le mal le plus funeste, le plus dangereux dont le Portugal ait jamais eu à souffrir, car plus que nul autre — et jusqu'aux pires calamités, jusqu'à la « chute verticale » — il éprouva, comme dit Fustel, qu'« il n'y a pas d'épidémie qui porte de plus cruelle atteinte à la vie privée et à la vie publique, à l'existence matérielle et à l'existence morale, à la conscience et à l'intelligence », en un mot à tout ce que M. Salazar appelle les *habitus* d'une nation. « Si nous voulons entrer dans une véritable période de rénovation, il faut en finir, dit-il. La thérapeutique de la nation malade, meurtrie exige de nous l'immobilisation, qui peut être définitive ou seulement prolongée, de toute action politique fragmentaire. » Cette cure d'immobilisation, voilà ce qui trouble tant d'exilés ! Si encore M. Salazar consentait à les soutenir, en les fanatisant !

— Non, pas d'injections fortes qui secouraient sans guérir, me dit M. Salazar. Revenir à la santé, et non pas faire monter la température, retrouver l'équilibre, le rythme habituel. Procéder comme la nature...

« La nature d'elle-même si tranquille et morose, et qui défie d'un sourire notre impatience », confiait-il, un jour, à son ami Antonio Ferro...

Par la lenteur

Entre toutes les méthodes dictatoriales de M. Salazar, la *lenteur* est celle qu'il applique le plus continûment : « Dans un corps social aussi atteint, écrivait-il en 1932, on ne peut pas faire des entailles profondes sans grand danger ; dans un état de ruines pareilles, les constructions de l'avenir doivent se servir, provisoirement au moins, de matériaux qui, en d'autres circonstances, devraient être rejetés. » Et il ajoutait alors : « Je conçois que des consciences droites se sentent révoltées à l'idée qu'un gouvernement, dans la plénitude de sa force révolutionnaire, ait mis des années à obtenir ce qu'il aurait pu faire en quelques jours. Mais le problème est précisément de savoir si l'exercice fulminant de ce pouvoir arbitraire n'aurait pas épuisé les possibilités de toute œuvre de reconstruction. Si la force est absolument indispensable dans la reconstruction du Portugal, elle doit être employée avec un calme et une prudence capables d'assurer la continuation de l'œuvre et d'éviter des complications qui pourraient lui porter préjudice ou la rendre impossible... »

Tout Salazar est là : il estime qu'il y a des remèdes qui sont pires que les maux. Aussi l'œuvre réalisée par cet homme n'est-elle que peu à peu sentie. Son caractère n'est perceptible que dans ce qu'elle réalise, dans le bienfait positif que la vie collective, que la vie nationale, au fur et à mesure qu'elle s'exerce, en éprouve. Salazar n'est pas de ces réformateurs qui annoncent ce qui *doit* arriver, mais son action s'applique à ce qu'il *faut faire* arriver. Voilà ce que j'essayai d'expliquer à quelqu'un qui s'étonnait devant moi que, sous le gouvernement d'un catholique comme Salazar, le divorce ne fût pas encore aboli, que l'Eglise demeurât séparée de l'Etat, et que les prêtres continuassent de circuler dans les rues, vêtus en *clergymen* ! C'est que M. Salazar, par des mesures ostensibles, n'entend pas redonner un aliment aux querelles religieuses, dans un pays où l'anticléricalisme exerça les pires ravages. Il préfère servir la religion en refaisant des mœurs, en reconstituant la famille, en défendant les valeurs spirituelles, en recréant les conditions, les *habitus* qui font les âmes pieuses et le peuple fidèle.

C'est ainsi que peu à peu M. Salazar a remis le pouvoir en « conditions de travailler et d'agir pour la nation, au-dessus des divisions et des haines des hommes et des intérêts particuliers des groupes, quels qu'ils soient. »

* * *

Pour bien user du pouvoir personnel, M. Salazar disait, un jour, qu'il faut « des hommes rares, moralement exceptionnels, ayant une grande discipline intérieure, une volonté ferme et une intelligence claire ». Le « dictateur » du Portugal est cet homme-là. Il sait que la dictature est un instrument délicat, qui s'use sans peine, et dont on peut facilement abuser. « *La dictature*, assure-t-il, *est une question de tact !* » Pour cette raison, il pense qu'elle ne doit pas aspirer à l'éternité. Sans offices stables, sans institutions permanentes, le mieux même ne risque-t-il pas, en effet, de ne servir à rien ? Puissent les vérités que ce grand esprit a mises en œuvre s'incarner après lui, grâce à lui, dans « quelque grand fait politique et moral qui vive et qui dure par soi » !

HENRI MASSIS.

En quelques lignes...

Diptyque

Il y a quelques mois (le temps va vite!), les journaux illustrés du monde entier ont offert à leurs lecteurs ce cliché sinistre : dans le cloître envahi d'un couvent espagnol, des miliciens rouges ont déterré des squelettes de Carmélites; ils ont dressé contre le mur ces pauvres ossements anonymes et qui ne réclamaient plus que la grande paix du tombeau; et le plaisantin de la bande a même cru spirituel de mettre son bout de cigarette, son « mégot » entre les dents, qui font un atroce rictus, du crâne vide!...

Les mêmes illustrés nous montrent, aujourd'hui, dans la cour de l'hôpital de Luchon, s'affairant autour des blessés, des malades, les coiffes blanches — comme des ailes — des Filles de la Charité. La guerre d'Espagne a tourné, pour les déterreurs de cadavres, pour les brûleurs d'églises, pour les « dynamiteros » et leurs alliés moscovites, en une folle débandade. Refoulés par la victorieuse armée de Franco jusqu'au delà des contreforts pyrénéens, les « loyalistes », comme ils se nomment, ont été obligés de mendier à la France du Front Populaire une hospitalité que celle-ci, d'ailleurs, ne leur marchandait pas. Mais, au-dessus des calculs de la politique et des faux-semblants de la non-intervention, il y a la charité qui demeure et qui console, il y a le geste d'accueil de ces humbles servantes des pauvres et qui n'ont point égard à la couleur de l'uniforme. Pour elles, tous ces fuyards exténués sont des malheureux qu'il s'agit de reconforter. Alors, de leurs doigts agiles, de leurs mains légères, elles panseront toutes les plaies, indistinctement. Et ce sera leur plus belle revanche : la revanche de Dieu!

On n'ose point espérer que tous ces anarchistes aux abois aient compris la signification de pareille attitude. Mais on conseille à certains collaborateurs de la *Terre wallonne*, à ces catholiques de gauche qui cherchent de misérables arguments pour défendre la plus impie des causes, de réserver ce qui leur reste encore de bon sens à méditer sur un diptyque aussi émouvant que celui-là.

Poissons d'avril

Il n'est pas trop tard pour en parler. La mode semble avoir disparu — et l'on ne s'en plaindra guère — de ces farces « hénaurmes » qui, nées dans les salles de rédaction, entre deux vins, étaient censées alerter les éternels badauds par la perspective d'un défilé de nains ou du débarquement, sur le quai de la gare, de l'émir d'Afghanistan en personne.

Par contre, les marchands de cartes illustrées mettent encore en vente de ces horreurs où la vulgarité du dessin le dispute à la niaiserie de la légende. On voit toujours, à certaines vitrines du Faubourg, des belles-mères à la langue de bœuf, des maris plus haut encornés que le bouc de La Fontaine, des couples aussi mal assortis que ronchons, des poupons pleurnichards sur les bras d'un père ahuri. C'est donc que ces peinturlures trouvent des chalandes; c'est que de courageux anonymes ne rougissent pas de profiter du renouveau pour insulter, à distance, leurs correspondants.

Quant aux légendes qui accompagnent les « poissons d'avril », elles suffiraient à établir solidement la réputation de la Bêtise au front de taureau. Qu'un rimailleur famélique puisse tirer sa subsistance de quatrains mal fichus où se rencontrent, boitantes

sur leurs pieds, toutes les épithètes les plus malsonnantes du vocabulaire de l'injure, voilà de quoi déconcerter, jusqu'à l'affliction, ceux qui persisteraient à croire que l'atticisme est aussi naturel à l'homme que le coryza. En réalité, il reste du chemin à parcourir avant que règnent la politesse et le sens du goût, ces fleurs de la civilisation.

Mort au bruit!

La campagne contre les « bruiteurs » (le néologisme nous paraît assez heureux) prend des formes radicales. La science s'en mêle. Et des médecins, alertés, viennent déclarer, toutes mensurations et auscultations faites, que le bruit lèse l'appareil cardio-vasculaire, qu'il peut déterminer des palpitations, l'irrégularité du pouls, qu'on lui doit l'aggravation de certaines maladies du cœur ou des vaisseaux et qu'en tout cas, si la plupart de nos contemporains se révèlent irritables, excitables, hypernerveux, c'est par suite du nombre exagéré de vibrations sonores que nos tympanes sont tenus d'enregistrer à longueur de journée.

...A longueur de journée : voire à longueur de nuit. En effet, le tapage nocturne sévit, dans les grands centres, avec impunité. Tantôt, ce sont des bandes avinées qui hurlent sous les fenêtres de l'honnête dormeur de stupides refrains; tantôt, c'est la T.S.F. du voisin qui déchaîne ses grandes ondes.

Peut-on s'accoutumer au bruit? Il semble bien que non. Tout au moins, l'homme dépense-t-il, pour apprendre à ne plus entendre, une somme d'énergie qui, employée plus efficacement, accroîtrait grandement le rendement individuel.

La croisade contre le bruit est, à l'heure présente, engagée en faveur des intellectuels, de ceux qui persistent à se construire, malgré les clameurs du Pandémonium, une thébaïde. N'est-il pas fâcheux, en effet, que les laboratoires, que les bibliothèques, que les salles de cours se trouvent exposés à toutes les offensives du sifflet, de la sirène, des sonnailles, des klaxons, des criailles et hurlements?

C'est pourquoi, de même que les écoles sont signalées aux automobilistes par des plaques émaillées qui doivent ralentir la vitesse du chauffard et protéger la vie des enfants, des disques avertisseurs seraient susceptibles de maintenir la paix feutrée de la cité des livres.

La Société des Gens de Lettres de France va plus loin : elle considère que le bruit, distrayant le lecteur et l'empêchant de concentrer son attention, est un des facteurs qui jouent le plus directement contre la vente du livre. Allons! les bruiteurs n'ont pas la cote d'amour. A quand une autre campagne : contre les bavards?...

Le folklore du Dimanche des Rameaux

Quand j'étais un petit garçon, j'attendais avec beaucoup d'impatience le jour où, suivant la savoureuse formule populaire, on met le curé à la porte de son église. Des fenêtres de ma grand-mère, j'assistais, le cœur battant, à cette expulsion symbolique. Cependant, l'officiant ne semblait guère conserver le moindre ressentiment contre ceux qui lui refusaient l'accès du sanctuaire : c'est de fort bon gré qu'il bénissait l'eau lustrale et ce buis que le sacristain débiterait aux paroissiens, contre pourboire. Le buis bénit, on l'accrocherait, dans chaque foyer chrétien, au crucifix qui trône sur la cheminée : avec le secret espoir de ne point devoir en user dans le courant de l'année, puisqu'aussi bien le buis sert à asperger d'eau bénite la dépouille mortelle sur le lit de parade.

En fait de buis, ce qui m'intéressait surtout, c'était cette bordure, tout autour du parterre, où je savais que, le dimanche

suivant, le dimanche de Pâques, la « poule au Bon Dieu » viendrait déposer ses « cocognes ». J'étais gourmand. Déjà!...

A l'office, le diacre lit le long évangile : cet émouvant récit de la Passion selon saint Jean, et que les fidèles ont licence d'écouter assis.

A Bouvignes (province de Namur), c'est le dimanche des Rameaux, s'il faut en croire le folkloriste Rodolphe de Warsage, que l'on excommunait quiconque avait osé porter atteinte aux privilèges de la bonne cité; ceci, en vertu d'une très antique Ordonnance de la très noble comtesse Yolande (15 août 1213).

Le buis bénit

Nous avons signalé la place d'honneur qui lui est réservée, au crucifix de cuivre, sur le manteau de cheminée de nos vieilles maisons. Les rouliers d'autrefois ne manquaient pas d'attacher un brin de « pâki » (c'est ainsi que le buis bénit s'appelle, en wallon) à l'œillère du percheron. En Hesbaye, les ouvriers agricoles plantaient des branchettes de « pâki » dans les champs où ils menaient, toute l'année, leur dur labeur; et le maître les récompensait par une tournée au cabaret du village. Dans le pays de Liège on brûle du buis bénit pendant l'orage, pour écarter le feu du ciel; encore faut-il soigneusement enterrer la cendre noirâtre : la fouler aux pieds, fût-ce par mégarde, serait un signe de malheur.

Le « pâki » est employé, comme remède de bonne femme, pour guérir les enfants des taches de rousseur, qui portent aussi le nom, chez nous, de taches de Judas.

Tous ces usages populaires ont, dans leur naïveté même, beaucoup de charme. Et le dimanche des Rameaux — ou Pâques fleuries — demeure une des fêtes les plus fraîches du printemps liturgique.

Je me suis même permis d'y trouver l'occasion d'un rapprochement qui n'a rien de sacrilège et qui est tout à fait d'actualité. Nous sommes loin, je le dis tout de suite, du buis bénit : c'est plutôt de palmes qu'il s'agirait. Or donc, quand ils ont vu, sur l'écran de Cinéac, les manifestations d'enthousiasme de Vienne la hitlérisée, d'aucuns ont pu se demander, se ressouvenant de la popularité de Schussnigg, si en vérité, la propagande naziste n'avait pas suscité, tout le long du Prater, la fameuse brigade des acclamations spontanées. Mais Jésus, à son entrée à Jérusalem, fut salué par les ovations de la foule en délire : quelques jours plus tard, la même foule — la même! — préférerait à Jésus Barabas...

C'est une autre leçon de ces Pâques fleuries, en l'an de grâce 1938.

Dessins animés

Les Français cultivent assez volontiers le genre pleurnichard. A les en croire, tous les inventeurs seraient nés chez eux. Mais, voilà! naïfs et trop confiants, ils auraient été victimes d'exploiteurs sans vergogne qui les auraient frustrés du plus clair des bénéfices.

Deux pionniers de l'art cinématographique — Georges Méliès et Emile Cohl — viennent de mourir, à quelques semaines d'intervalles, sur un lit d'hôpital. C'est tout juste si l'on n'accuse pas Walt Disney de leur avoir volé le secret des *Mickey* et des *Silly Symphonies*.

En réalité, Georges Méliès n'a guère inventé que le « tour de manivelle ». Comme tant d'autres, cette invention fut le fait du hasard. Un jour qu'il enregistrait (c'était aux environs de l'année 1896), place de l'Opéra, une scène de rue, la manivelle de son appareil se coinça. Méliès fit la réparation, recommença à tourner; et, le soir, en développant la bande, il constata qu'à une image au milieu de laquelle figurait un omnibus succédait

une image dont le motif était un corbillard : le truquage cinématographique était né!

Emile Cohl (de son vrai nom, Emile Courtet) eut le premier l'idée de substituer aux personnages, dont les mouvements se trouvaient décomposés à raison de seize poses par seconde et en deux tours de manivelle, des dessins travaillés d'une certaine manière et dont la succession rapide ferait tout le comique. Le 17 août 1908 une bande de 40 mètres (*Fantasmagorie*) était projetée sur l'écran du Théâtre du Gymnase.

Walt Disney n'en conserve pas moins le mérite d'avoir tiré du dessin animé toutes ses possibilités artistiques. Son dernier film (*Blancheneige et les sept nains*) a exigé plus de deux années de travail. Cinq cent mille dessins ont été exécutés par ses techniciens et collaborateurs, qui sont près de six cents. Et l'on annonce une nouvelle « superproduction » qui s'inspirerait du *Boléro* de Ravel!

Une âme harmonieuse et chrétienne

Marie Noël

Lorsqu'il mourut en 1886, Paul Bert, grand champion des luttes anticléricales, ne se doutait pas que dans sa fidèle ville d'Auxerre était née depuis peu, d'un double courant de sang bourguignon, une fille qui, plus tard, y ferait retentir, non loin de sa propre maison, des chants tout vibrants d'amour divin qu'élevée dans un lycée de filles elle serait ardemment croyante, et qu'enfin elle emprunterait au plus touchant mystère de notre religion le nom sous lequel elle se présenterait au public : Marie Noël.

La poésie et la musique ont inspiré son âme ardente. Cela nous a valu des mélodies qu'elle apprend autour d'elle aux petits enfants des paroisses et de charmants recueils de vers dont il est juste de parler avec quelque détail.

Ses trois minces volumes sont trop peu connus. Elle n'a du reste rien fait pour attirer l'attention. La publicité n'est pas son domaine. Elle ne chantait que pour elle-même et il est providentiel que quelques amis éclairés aient révélé au monde des lettres un talent qu'il eût été criminel de laisser inconnu.

Ainsi nous avons eu successivement : *Les Chansons et les Heures*, *Les Chants de la Merci* et *Le Rosaire des Joies*.

Ignorant presque tout de leur auteur, nous voudrions le découvrir dans leurs pages harmonieuses et donner à d'autres la curiosité d'y aller faire plus ample connaissance avec ce talent profond, original et plein d'attraits.

Marie Noël nous y convie elle-même du reste. Une de ses premières pièces, dans les *Chansons et les Heures*, est intitulée : « Connais-moi ».

Connais-moi, si tu peux, ô passant, connais-moi!

Elle ne nous laisse pas grand espoir d'y arriver et se déclare un peu ignorante d'un si grand sujet :

Connais-moi! connais-moi! Ce que j'ai dit, le suis-je?

Connais-moi si tu peux. Le pourras-tu?... Le puis-je?

Partons donc à la découverte, le voyage en vaut la peine.

Il semblera paradoxal à beaucoup de nous entendre dire que nous allons nous trouver en présence d'une vie intense. Et pourtant c'est ainsi.

Quand Roosevelt (le grand, Théodore Roosevelt, pas Franklin, celui qui, en ce moment, joue avec la foudre sans avoir découvert le paratonnerre) accoupla ces deux mots : vie intense, il pensait à la vie fiévreuse des hommes d'affaires et des sportifs. Cette conception est tout juste bonne pour les peuples-enfants ou pour les matérialistes ensorcelés par les bagatelles du corps. Comme le bonheur, la vie intense est en nous; ainsi le veut la primauté de l'âme. Vivre intensément, ce n'est pas aller sous toutes les latitudes pousser des balles sur un court ou échanger des torgnoles, pas davantage déplier les cotes du monde entier pour câbler des ordres de bourse qu'on regrettera le lendemain, c'est sentir profondément, réfléchir sur les sujets les plus élevés avec la passion du vrai, s'abîmer dans son néant devant l'infini, suivre jour par jour un grand dessein désintéressé et bienfaisant, c'est en un mot s'oublier soi-même dans le grand mouvement de passion qui emporte notre âme vers le vrai, le bien ou le beau.

La vie vraiment intense sera donc dans les cloîtres, chez les mystiques; sainte Thérèse l'a vécue plus que Napoléon et une religieuse réparatrice la connaît mieux que les capitaines d'industrie. Balzac la trouvait à la campagne dans l'effort continu du paysan contre la terre. Il n'est donc pas étonnant que des villes calmes nous en donnent de fréquents exemples ignorés, quand des existences qui semblent tout unies connaissent les grands tourments de l'âme, les passions comprimées, les tristesses aux longs échos, les élans aux pieds du Crucifix, les sourires qui cachent les larmes, les déceptions sans remède et les chagrins dévorés. Une telle vie intime et intense était donc possible à Auxerre et ceci nous ramène à Marie Noël qui l'a admirablement exprimée.

Toute jeune, très sensible, probablement de santé chétive, elle a grandi au milieu d'émotions qu'aucune distraction extérieure ne venait dissoudre. Son âme harmonieuse trouvait alors des rythmes divers et flexibles pour en épouser toutes les nuances. Nous leur devons ses plus jolies chansons. Rêves d'amour, déceptions, craintes, petites joies et grands chagrins, tout y est matière à rimes charmantes et à vers sonores.

Sur le thème bien connu de l'occasion perdue ou de la déception éternelle, elle a des notes nouvelles, discrètes dans l'expression, émouvantes par leur résonance :

*Mon bien-aimé descend la colline fleurie
De blé noir
Très lentement par les champs pâles... C'est le soir.
Voilà mon bien-aimé!... — Suis-je bien aguerrie,
Ma raison?
Oui, le voilà qui passe auprès de ma maison.
Ne me regarde pas, bien-aimé, je t'en prie,
Si jamais
Ton regard n'était pas assez doux, j'en mourrais!
Ne me dis rien, tais-toi, bien-aimé, je t'en prie,
Si jamais
Ton accent n'était pas assez doux, j'en mourrais!
Mon bien-aimé passa voilé de rêverie,
L'âme ailleurs,
Sans me rien dire, hélas! sans me voir et j'en meurs.*

Voici encore la même idée dans un tout autre rythme :

*Mon bien-aimé s'en fut chercher l'amour
Dès le matin parmi les fleurs écloses.
Pour le trouver il effeuillait les roses
Couleur du soir, de l'aurore et du jour.*

*Mon bien-aimé n'a pas trouvé l'amour.
Je l'attendais, pâle et grise lavande,
Et tout mon cœur embaumait son chemin.
Il a passé... j'ai parfumé sa main,
Mais il n'a pas vu mes yeux pleins d'offrande.*

*Mon bien-aimé s'en fut chercher l'amour
Au verger mûr quand midi l'ensoleille.
Pour le trouver, il goûtait la groseille,
La pomme d'or, la pêche, tour à tour...
Mon bien-aimé n'a pas trouvé l'amour.*

*Je l'attendais, fraise humble à ses pieds toute,
Et mon sang mûr embaumait son chemin.
Hélas! mon sang n'a pas taché sa main.
Il a marché sur moi, suivant sa route.*

*Vent du ciel! Vent du ciel! éparpille mon cœur!
Je n'en ai plus besoin. O brise familière,
Perds-le! Dessèche en moi ma source, éteins ma fleur,
O vent, et dans la mer va jeter ma poussière!*

La véhémence de cette imprécation étonnera seuls ceux qui croient que les petites filles ne savent que pleurer.

Que dire aussi de cette *Attente*, une des perles du recueil, où chantent tour à tour le vague instinct qui s'éveille, puis la terreur, enfin la révolte de la vierge farouche suivie du réveil tenace de l'instinct qui s'exhale en un vers dont le prosaïsme redouble la force? En voici quelque strophes qui donneront une idée trop affaiblie de cette pièce superbe :

*J'ai vécu sans le savoir,
Comme l'herbe pousse...
Le matin, le jour, le soir
Tournaient sur la mousse.*

*Demain, demain, quand l'Amour
Au brusque visage
S'abattra comme un vautour
Sur mon cœur sauvage...*

*J'ai peur de demain, j'ai peur
Du vent qui me ploie,
Mais j'ai plus peur du bonheur,
Plus peur de la joie*

*Qui surprend à pas de loup,
Si douce, si forte,
Qu'à la sentir tout d'un coup
Je tomberai morte.*

Vient la fuite devant l'élu trop ardent et enfin la révolte

*Et, quand d'un geste vainqueur,
Toute il m'aura prise,
Me débattant sur son cœur,
Farouche, insoumise,*

*Je ferai, dans mon effroi
D'une heure nouvelle,
D'un obscur je ne sais quoi,
Je ferai, rebelle,*

*Quand il croira me tenir
A lui tout entière,
Pour retarder l'avenir,*

*Vingt pas en arrière!...
S'il allait ne pas venir!...*

Mais ni le malheur, ni l'épreuve même la plus cruelle n'ont effacé la bonté native de notre héroïne. Dans sa tristesse, au travers de ses larmes, elle n'en aime pas moins ceux mêmes qui en ont été la cause. C'est la complainte des deux sœurs où parle la pauvre délaissée à qui sa sœur jolie a pris son amoureux. Ce chant de l'affection souriante et restée calme en apparence, est aussi un petit chef-d'œuvre :

*Vous voir, le cœur apaisé,
J'y suis mal habile.
Mais l'aimer, le cœur brisé,
Ce m'est plus facile.
Va, peut-être aime-t-on mieux
Avec des pleurs dans les yeux.*

Toutes les chansons n'ont pas cette mélancolie plaintive et résignée. Marie Noël n'est pas une élégiaque; son âme a du ressort; elle a de la détente et se compare avec prédilection à la chèvre fantasque qui préfère chercher sa pâture périlleuse au milieu des précipices. Elle regarde la mort sans effroi; elle y a pensé avec le sang-froid des âmes fortes. C'est qu'elle y attend, par delà le terrible passage, la justice du Celui qui la dédommagera de toutes ses souffrances. Ce sentiment chrétien affleure à toutes ses pages. Par lui s'explique l'intensité vibrante de son existence et l'on comprend dès lors qu'après les chansons qui ont exprimé sa « musique intérieure », elle ait voulu célébrer les *Heures* de l'office des cloîtres.

Elle n'avait pas trente ans quand elle a écrit cette splendide suite de méditations qui, du sommeil à peine chassé des Matines, nous conduit au sommeil qui suivra les Complies, à travers les élans mystiques, les tentations aussi, de la journée; ainsi l'âme croyante qui a vécu en contact permanent avec Dieu s'abandonne en confiance entre Ses mains :

*Je ne suis pas un saint, mon Dieu, pour que tu veuilles
Me bercer dans tes bras et chasser mes frissons.
Je ne suis qu'un enfant, je n'ai que mes chansons
Et je ne vaudrais pas mieux qu'un oiseau sous les feuilles.
Et je ne sais pourquoi tu m'aimes... Les chemins
Me mènent tous à Toi sans lutte, sans secousse;
Le sommeil — ou la mort — glisse dans la nuit douce...
Bonsoir, Père, reçois mon âme entre tes mains.*

* * *

Avec les *Chants de la Merci* et le *Rosaire des Joies*, il semble que nous nous éloignons de l'âme de Marie Noël, pour ne plus écouter que ses chants. Elle-même, en présentant ses *Chants de la Merci*, nous dit : « Je me suis quittée... »; pourtant, et sans bien chercher, on y découvre de nouvelles clartés sur son cœur. Sa bonté, sa pitié et sa charité éclatent dans les *Champs de la Merci*; sa tendre fidélité à son charmant pseudonyme, la familiarité de son amour pour la crèche et pour l'enfantement mystique de Jésus en nos âmes marquent ce *Rosaire des Joies* où nous attendent ses plus touchantes fictions.

Parlons d'abord de ses « Deux Chants de guerre » qui n'ont rien de guerrier, mais qui sont de douloureux échos de la guerre dans les âmes féminines de l'arrière : *Le Chant de la Passion* et *Le Chant de la Compassion*.

Le premier chante :

*La passion de nos petits
De nos petits qui sont partis
Pour souffrir le martyre,*

avec quelques accents d'une belle venue :

*Il (l'ennemi) vient par mille et mille, il vient
Briser notre barrière...
Tenez! nos hommes!... Elle tient.
Et nous prions derrière.*

*Une semaine passe, et deux,
Et d'autres. Ils demeurent.
Et les jours en passant près d'eux
Les regardent qui meurent.*

C'est l'hymen aux morts et l'appel aux femmes pour leur rendre hommage. Sera-t-il permis de penser que le « martyr » fut surtout l'apanage des mutilés qui le traînent encore et des prisonniers qui rongeaient leur frein plutôt que des morts qui trouvaient tout de suite leur récompense? Et de dire aussi que la guerre, tout horrible qu'elle puisse être en soi, est une très grande chose où le combattant connaît des émotions d'une qualité qu'il ne trouvera jamais ailleurs et qu'il est seul à connaître, ce qui explique qu'elles échappent aux femmes qui n'y trouvent que souffrance.

Bella matribus detestata! C'est précisément la douleur d'une mère qui fait le *Chant de la Compassion*. Dans la nuit, elle pense que son fils est peut-être en train de mourir; elle prie la Vierge Marie d'aller, pour elle, l'assister :

*Marie, ô Reine des Douleurs,
Toi qui l'y connais en malheurs,
Pitié du ciel, mère aussi;*

*Toi qui plus heureuse autrefois,
Assistas ton enfant en croix,
Debout, trois heures durant;*

*Le mien meurt, sans amour, sans soins,
Il meurt sans moi... Mère, ah! du moins
Suis-le, toi, mon fils mourant!*

Sous le rythme un peu haletant de ces tercets, rendus plus après par la rime exclusivement masculine, les détails les plus touchants, les mouvements les plus passionnés se pressent sur les lèvres de la pauvre mère livrée aux angoisses du martyr et qui finit par implorer la pitié de la Vierge pour toutes les mères, même allemandes, frappées comme elle :

*Nos fils ne sont plus... Désormais,
Dans la victoire, dans la paix,
Toutes, chacune en son lieu,
Cœurs noirs par la mort envahis,
Nous aurons le deuil pour pays.
Aide-nous, Mère de Dieu!*

D'autres poèmes célèbrent d'humbles vertus sublimes, en particulier cette délicieuse *Assomption* d'une âme simple qui n'offre à Dieu que son amour et son dévouement à soulager les misères d'un hôpital, mais que les Anges accueillent comme une reine. Il y a sur la mort des descriptions rappelant à la fois les méditations des *Exercices* ignaciens et les plus cruelles peintures de Goya.

Partout se montrent une sensibilité vibrante, un cœur attentif à toute charité, éloquent au malheur d'autrui autant qu'il l'a

été aux désenchantements qui l'ont moulu dans la vie. Sans être « innombrable », le cœur de Marie Noël se révèle largement ouvert et rayonnant; nous pensons que sa souriante bonté doit faire la joie des enfants dont elle aime à s'entourer.

Comment douter, du reste, de son amour des enfants en égrenant le *Rosaire des Joies*? en lisant ce *Noël des trois vieilles filles* qui viennent à la crèche humblement adorer l'Enfant-Dieu et Lui confier leur rêve?

*C'est nous, petit Jésus, c'est nous trois filles, trois,
Si pauvres, si laides,
Que nul n'a voulu jadis
Nous prendre pour femme.
L'époux, passe! C'est un fils
Qui manque à notre âme.*

Comment chacune s'en retourna émerveillée de ce que leur dit la Vierge, c'est ce que vous verrez en le lisant. On ne peut résumer les délicates fictions de Marie Noël. En elle vibre le sentiment maternel le plus profond et aussi le plus surnaturel quand elle se trouve devant la crèche qui lui a inspiré la *Berceuse de la Mère-Dieu*.

* * *

Ce poète au talent si fin, cette artiste en vers qui se joue des difficultés du rythme, cette âme si élevée n'a du reste aucune des timidités d'expression que l'on pourrait supposer. Sa langue est familière et drue; elle emploie sans fard le mot propre si prosaïque qu'il paraisse. A propos d'elle, on a rappelé le nom de Villon; c'est autre chose; la saine simplicité de la fille chrétienne est bien éloignée de la truandaille. Elle évoque bien plus le souvenir de ces saints qui conversaient avec les animaux, créatures de Dieu, et s'en faisaient aimer: saint Gilles le thaumaturge et saint François d'Assise. Nul apprêt, la saine droiture qui s'exprime franchement. Elle fait revivre en nous le Moyen âge avec ses vieux Noël, ses vitraux et ses tableaux des primitifs, art suprême des croyants. Elle y ajoute une certaine pointe de gaieté bourguignonne. N'oublions pas qu'en elle circule un sang qui depuis de nombreuses générations a senti bouillonner les ferments du Clos Vougeot et du Chambertin.

Ainsi s'explique qu'elle se dise « la chèvre » qui n'aime pas les entraves de la routine et qui brise avec les conventions pour suivre sa fantaisie.

Il en est de même dans ses vers. Comme les poètes vraiment nés, elle rime sur le verbe et le nom plus que sur les épithètes secourables aux pauvres inspirations. Elle rime du reste sans rechercher les acrobaties riches qui veulent raffiner.

Comme La Fontaine, elle se plaît aux cadences variées; rien ne l'effraie. Elle s'est amusée aux vers de quatorze pieds. Elle nous sert une série de quatrains où deux vers de onze pieds se balancent au-dessus de deux alexandrins. Pour l'artiste, le tour de force est élégamment réussi. Le lecteur et l'auditeur ont une vague sensation de corde raide où le balancier risque à chaque instant d'échapper et l'équilibre de se perdre. Soyez sûrs que Marie Noël doit être ravie de vous avoir fait sentir cette « petite mort ».

Dans ces conditions, la marche cadencée de l'alexandrin doit parfois lui peser. Il doit lui faire, avec ses pas comptés, l'effet qu'elle nous conte ainsi des moutons dans l'Heure de None.

*Le chemin plat et gris où pousse une herbe rase
Traîne indéfiniment deux ornières de vase...
C'est un chemin d'automne avec de hauts chardons.
Et le Pâtre y conduit son troupeau de moutons
Nombreux, sales, serrés, avec le nez en terre.*

*C'est un très bon chemin, correct et sans danger,
Quand on y est, on y trouve de quoi manger
Et les moutons — l'air de moudre une patenôtre —
S'en vont par là broutant dans les pas l'un de l'autre.*

On imagine que « moi, la chèvre », je ne reste pas dans ce train, et déjà j'ai fait quelques accrocs à leur cadence. Que voulez-vous? C'est plus fort qu'elle. Il faut avouer qu'elle crée des effets parfois très heureux et c'est de quoi nous voulons donner deux exemples :

*Ainsi le vol de l'alouette
Qui monte, monte, éperdument jusqu'au soleil*

est admirablement peint dans ce vers qu'il était si facile de faire correct à souhait. Mais comme nous voyons mieux dans cette cadence audacieuse l'alouette élevant la note de son chant et les spires de son vol jusqu'à ce qu'elle s'arrête extasiée, ivre de lumière et d'air pur. De même, quand après avoir demandé à Dieu un peu de bonheur pour en faire chanson, Marie Noël s'écrie :

*Et je te laisserai, Seigneur, me le reprendre
Demain, ce soir, tout de suite, quand tu voudras...*

qui ne voit qu'en renversant la gradation pour avoir un vers bien coupé, on dit exactement le contraire de l'empressement que notre poète a si fortement exprimé par sa hardiesse?

Laissons ces querelles de prosodie, voyons l'ensemble et son éblouissante réussite. Soyons reconnaissants à Marie Noël d'avoir donné à notre siècle vieillissant dans le culte des sens ou de l'or une telle poésie: forte, saine, mélodieuse, souple et fidèle aux grandes lois de l'âme chrétienne.

Ni les tristesses, ni les malheurs ne lui ont manqué. Elle en a tiré non la révolte des âmes vulgaires, mais une harmonie qui éveille en nous des échos profonds et des réactions bienfaisantes.

De la terre et de ses misères, s'orienter ainsi peu à peu vers le ciel et ses espérances; avoir souffert, médité, chanté, prié, n'est-ce pas le meilleur témoignage d'une vie intense à laquelle, par surcroît, la poésie est venue imprimer sa beauté?

BERNARD DE VESINS.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25 ou 17 belgas, suivant les pays), soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

- | | |
|---|-----------|
| I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg | 17 belgas |
| II. — Pour le Congo belge | 25 belgas |
| III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Esthonie, Lettonie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Ethiopie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubangi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalie, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Égypte, Mexique et Équateur | 25 belgas |
| IV. — Pour tous les autres pays | 28 belgas |

Le sentiment, le fait et l'idée.

Remarques sur la Guerre d'Espagne

Peut-être reste-t-il à faire, sur les événements d'Espagne, dont on a tant parlé, un certain nombre d'observations objectives, fort instructives au point de vue psychologique. D'abord quant aux attitudes respectives de l'une et de l'autre armées.

De part et d'autre, on multiplie, selon l'usage, les dithyrambes et les certificats d'héroïsme. En temps de guerre, il est entendu, par principe, que tous les soldats sont des Ajax, et que le moindre d'entre eux rendrait des points à Bayard en personne. Cette opinion ressortit à ce qu'on appelle le soutien du moral, autrement dit le bourrage de crâne. Ce n'est que longtemps après le retour de la paix que le dogme de l'intrépidité généralisée, pour parler le jargon de M. Einstein, commence à être mis en doute, à telles enseignes qu'on finit même quelquefois par admettre que tous les anciens combattants furent, information prise et réflexion faite, des fainéants, des nigauds et des froussards. A égale distance de ces deux versions se situe l'humble vérité, en vertu de laquelle toute masse d'hommes pris au hasard recèle un petit nombre de lâches, un petit nombre de héros, et une immense majorité de braves types, à la sensibilité instable et variable, qui se conduisent tantôt d'une manière assez peu reluisante, tantôt assez honorablement, selon les circonstances. Tels paraissent aussi bien les guerriers de M. Négrin que ceux du général Franco, avec cette nuance que les descendants des Goths, des Maures, des Vandales et des Ibères sont d'un sang dont on sait qu'il ne peut pas mentir.

L'Espagnol naît courageux; son imagination s'accoutume dès l'enfance à osciller entre la volupté et la mort, pour reprendre les mots de Barrès. Cependant, ces dispositions naturelles se manifestent et se développent plus ou moins. Il faut, outre le courage individuel, divers éléments pour constituer l'atmosphère dans laquelle se produisent les *faits d'armes*. De ces exploits collectifs auxquels on peut assigner une valeur militaire, l'armée nationaliste et celle du *Frente Popular* se montrent exceptionnellement prodigues. Mais inégalement : c'est un fait.

* * *

Par exemple, on ne cite aucun cas où tel contingent de Rouges, assiégé par un adversaire plus nombreux, et privé de toute communication avec le corps principal, ait « tenu » un temps notable. A Sigüenza, à Posadas, à Teruel lors de la reprise de la ville, on n'a jamais vu une telle résistance se prolonger au delà de deux ou trois jours. En regard, on peut afficher une liste impressionnante : l'Alcazar de Tolède, les casernes de Gijón, Oviedo, le sanctuaire de Cabezon, Teruel — j'en passe, et de plus admirables. Ces défenses opiniâtres d'« enfants perdus » attaqués de toutes parts durèrent plusieurs semaines, voire plusieurs mois. La bataille de Madrid, et ses phases sanglantes d'Aravaca, du Jarama, de la Cité Universitaire, n'a jamais eu le caractère d'un siège proprement dit. Caractère dont les effets s'étaient particulièrement dans des épisodes comme la capitulation des Asturies, déterminée par la prise de Gijón.

A partir du moment où les miliciens de la zone minière, ayant perdu l'unique port qui leur restait, eurent conscience d'être vraiment encerclés, ils mirent sans hésiter bas les armes. Or, la configuration de leur pays, l'abondance de leurs ravitaillements,

de leurs armements et de leurs réserves leur eussent permis de résister longtemps encore. De même, la conquête des provinces de Santander et de Malaga pourrait passer difficilement pour un brillant fait d'armes des vaincus. La façon dont quatre-vingt mille Basques, Asturiens et Santandérins ont battu en retraite, sans coup férir, de l'Escudo à Torrelavega, à travers la région la plus défendable du monde, devant trente mille Italiens et Navarrais, et se sont enfin laissés prendre piteusement au bord de la mer, constitue à coup sûr un pitoyable exemple de panique militaire. La prise éphémère de Teruel — victoire acquise à dix contre un — montra pour la première fois les combattants rouges en posture d'attaquants potables; mais peu après le succès vraiment inouï de l'offensive nationaliste d'Aragon vint prouver que ces combattants ne savent ni tenir de longs secteurs, ni manœuvrer, ni se reformer sur de nouvelles positions.

L'insuffisance d'instruction ne suffit pas à expliquer de telles faiblesses : cette insuffisance ne devrait guère être moindre du côté des troupes franquistes, formées aussi de soldats improvisés dans la proportion de quatre-vingt-quinze pour cent. Or, aucune défaillance pareille à la reddition des Asturies ou à la déroute de Reinosa ne peut être imputée à ces troupes. L'échec de Guadalajara, dû à une faute de tactique, fut rapidement limitée quant aux conséquences. Les vrais motifs de cette différence aussi constante que frappante sont les suivants, selon toute apparence : 1° supériorité des cadres; 2° supériorité du moral individuel.

* * *

Tous ceux qui ont l'expérience de la guerre savent que le courage est affaire personnelle, mais que l'opiniâtreté dans le courage est une affaire de chefs. A certain tournant du combat, c'est l'attitude de l'officier subalterne qui décide de tout. Les Rouges ont des « lieutenants », des « capitaines », des « commandants de bataillon »; ils n'ont pas d'officiers subalternes. En second lieu, la conscience militaire s'avère extrêmement obscure et débile chez la plupart des « miliciens » espagnols. Mettons à part les brigades internationales, composées de fanatiques ou de casse-cou, et les formations anarchistes, malgré leur incurable indiscipline. Presque toutes les autres unités mises en ligne par le *Frente Popular* se conduisent de telle sorte qu'il est visible qu'elles n'ont aucun moral. Tandis qu'un grand nombre de régiments nationalistes, même en dehors des Marocains et du Tercio — qui n'est pas du tout, par parenthèse, une légion étrangère — ont prouvé, par leur attitude au feu, que le Caudillo a su éveiller dans l'âme de ses soldats une claire et puissante conscience militaire qui ne manque pas de faire prévaloir, au moment voulu, avec efficacité, ses impératifs catégoriques.

Les cadets et les gardes civiles de Moscardo, les volontaires d'Aranda, les merveilleux requetas des brigades de Navarre ont écrit des pages d'histoire où se lisent, en transparence, la force d'âme et la foi de *chacun*, le sentiment, qui le point, de participer à une grande et noble aventure. De telles valeurs physiques et psychiques auraient pu être perdues, faute d'*administrateurs* capables de les faire fructifier. Il ne suffit pas d'aligner de vrais soldats; il faut encore leur donner à accomplir une tâche heureusement calculée. Les dernières nouvelles qui nous viennent d'Espagne prouvent à suffisance qu'en plus de son ascendant incontestable quant à la qualité et à la cohésion des troupes qui la servent, la cause franquiste avait un avantage essentiel sur la cause anarcho-communiste : elle pouvait compter sur un état-major.

De là le contraste édifiant entre les comportements généraux des armées en présence. Ici, la pagaille, l'incohérence, l'action en ordre dispersé, l'absence totale de conceptions stratégiques alter-

nant avec la pauvreté de la stratégie. Là, des hauts et des bas; des initiatives parfois discutables; des hésitations, des imperfections et des erreurs : mais *dans le cadre d'un dessein*. Je n'hésite pas à dire que, quand il n'y aurait que ce signe, il faudrait reconnaître la légitimité de ceux qui l'élèvent à nos yeux, s'il est vrai que la dignité des entreprises humaines se mesure à la lucidité qui s'y manifeste, et à la conformité miraculeuse de ce que l'on veut à ce que l'on fait.

ROBERT POULET.

Mars 1938 en Hongrie

Une fois déjà le mois de mars a joué un rôle important dans le sort de la Hongrie : le 15 mars 1848, il y a quatre-vingt-dix ans exactement, éclatait la Révolution qui devait se terminer par une défaite des patriotes magyars, mais qui fut le signal de la renaissance nationale. Mars 1938 n'a pas vu l'éclosion d'un mouvement franchement insurrectionnel; il s'est produit pourtant un certain nombre de faits dont nous savons d'ores et déjà qu'ils auront une influence décisive sur l'avenir politique du pays.

Voici plusieurs années que la Hongrie, comme les autres Etats d'Europe centrale et orientale, est en pleine crise idéologique. Les nombreux partis bourgeois démocratiques et parlementaires qui, avant la guerre, s'échelonnaient de droite à gauche, sans que l'on pût distinguer les différences essentielles entre chaque groupement et ses voisins, n'ont point encore disparu, mais leur autorité et leur force numérique ont considérablement diminué. Au lieu de cela, il s'est opéré un regroupement des forces selon d'autres critères. Jusqu'il y a quelques années, comptaient seuls le grand parti de l'Unité nationale — disposant, grâce au scrutin public à la campagne, d'une majorité écrasante parlementaire — les légitimistes, les nationaux-chrétiens et les agraires. Ces quatre groupes étaient « de droite », en ce sens qu'ils défendaient une conception chrétienne de la vie publique et privée, le respect de la légalité et de l'ordre social; ils communiaient, en outre, dans l'ardeur d'un patriotisme exalté par l'iniquité du Traité de Trianon. La misère du prolétariat intellectuel et rural leur imposait pourtant de réclamer une série de réformes plus ou moins radicales pour améliorer le sort des déshérités de la fortune, plus nombreux, hélas! en ce pays cruellement mutilé par la guerre que dans la plupart des contrées voisines. La crise économique mondiale et les succès des doctrines dictatoriales à l'étranger ont donné naissance, en Hongrie, à une série de mouvements ultra-nationalistes, racistes, totalitaires et démagogiques. L'on préconisait la régénération morale et matérielle du « royaume sans roi » par la dépossession des Juifs, qui occupent une place de premier plan dans l'économie magyare, et des grands propriétaires aristocrates; on réclamait l'abandon de la Constitution millénaire et son remplacement par une dictature sur le modèle naziste. Tous les agitateurs étaient violemment opposés à une restauration éventuelle des Habsbourg; la plupart d'entre eux combattaient l'Eglise; les plus enragés allèrent jusqu'à prêcher le retour au paganisme que professaient les Magyars quand ils chevauchaient encore à travers les steppes d'Asie, il y a onze siècles.

Par bonheur pour la société bourgeoise, les adeptes de cette révolution extrémiste étaient divisés en un grand nombre de

sectes rivales. Le gouvernement lui-même, ou plutôt le parti régnant, celui de l'Unité nationale, se laissa d'abord entraîner sur la pente et on lui prêta l'intention d'ériger un monopole en faveur dudit parti. Mais ces bruits cessèrent après la mort du Premier ministre Gömbös, dont le successeur, M. Koloman de Darányi, revint à l'attitude traditionnelle de stricte légalité constitutionnelle sur une base nationale et chrétienne.

Les aspirants-Führers ne désarmaient pas pour autant; mais ils semblaient perdre du terrain après que le Cabinet eut fait voter des lois pour renforcer l'autorité de l'exécutif et du législatif : accroissement des droits du Régent (chef d'Etat) et de la Chambre haute, réforme électorale rétablissant le suffrage secret (cette dernière mesure est encore aux débats). Voici tout à coup qu'intervint l'avènement de l'éphémère régime Goga en Roumanie, suivi de la dictature intégrale de Carol II : les espoirs des gens d'extrême-droite, à Budapest, furent éveillés à nouveau par les succès du « fascisme » — si fascisme il y a — dans le pays voisin. En février, l'entrevue de Berchtesgaden marqua une avance décisive de l'hitlérisme en Autriche; l'effervescence s'accrut pour autant chez les Magyars, surtout parmi les jeunes, gagnés en bonne partie à l'idéologie nouvelle.

Ce fut alors le moment choisi par le gouvernement Darányi pour annoncer au public un gigantesque programme de reconstruction économique. La succession des discours, prononcés entre le 20 février et le 5 mars, par MM. Hitler, Schuschnigg et Hodza, rendait encore plus souhaitable une prise de position des dirigeants magyars. Le 6 mars, le président du Conseil hongrois définit, à Győr, les principes de la politique ministérielle, la fidélité à l'amitié italo-allemande, mais aussi la volonté de s'arranger avec la Petite-Entente; il exposa surtout les grandes lignes d'un programme quinquennal. Un milliard de pengős (c'est-à-dire autant de belgas) serait consacré au réarmement et à d'autres investissements nécessaires au pays : construction de routes, création d'industries nouvelles. Cela donnerait une impulsion extraordinaire à la production, ferait disparaître le chômage, accroîtrait le pouvoir d'achat des masses, bref cela entraînerait un épanouissement économique général pour la Hongrie. La somme requise pour entreprendre ces travaux serait trouvée au moyen d'un prélèvement exceptionnel sur le capital et d'un emprunt. M. Darányi déclara aussi que des débouchés seraient ouverts à la jeunesse chrétienne sans emploi par la restriction légale du rôle des Israélites dans le commerce et dans l'industrie. Ce fut là l'unique concession faite par l'orateur aux aspirations extrémistes. Par ailleurs, dit-il, le pays avait absolument besoin de calme, d'ordre et de tranquillité pour permettre l'exécution du vaste programme de redressement. Il était clair que l'équipe des hommes au pouvoir voulait réduire au silence les Szalási, les Keméri-Nagy, les Széchenyi et autres chefs magyaro-nazis, en concentrant tous les efforts de la nation sur une tâche économique.

Mais le sort en avait décidé autrement. Non que le plan Darányi soit compromis; il faut souhaiter, au contraire, qu'il pourra être réalisé avec d'autant plus de facilité que l'appui étranger ne lui manquera point. Mais c'en est fini des espérances d'accalmie politique. Et la raison, il faut évidemment la chercher dans le rattachement de l'Autriche au Reich. Le puissant empire national-socialiste aux portes de la Hongrie! On imagine facilement quelle effervescence s'est emparée des Magyars au reçu des nouvelles de Vienne. Budapest était absolument condamnée à l'inaction, car si le *Duce* laissait tomber M. von Schuschnigg l'on pouvait encore moins entreprendre soi-même quoi que ce soit pour aider le chancelier fédéral. Loin de là, les Hongrois n'avaient qu'une seule attitude à adopter : s'incliner de bonne grâce devant le fait accompli, et tâcher de mériter encore plus que par le passé

L'art du chocolatier



La célèbre gamme du Superchocolat « Jacques » constitue, de l'avis même des consommateurs, le critérium de l'art du chocolatier. Chacun de ses incomparables gros bâtons est à la fois une friandise et un aliment complet. C'est toujours une véritable occasion, puisque « Jacques » ne coûte que

1FR. LE GROS BATON





DEVROYE-FRÈRES

ORFÈVRES

AVENUE DE LA COURONNE 368
BRUXELLES

Fabrique Belge de Jouets Bourrés

FABEL

WEERDE s/SENNE (Belgique)

TEDDY BEARS
CLOWNS
ESQUIMAUX
ANIMAUX

POUPÉES
ARTICLES DE
FANTAISIE
NOUVEAUTÉS

JOUETS BOURRÉS EN FLANELLE ET PELUCHE
TOUS JOUETS EN BOIS



LIEGE

EXPOSITION
INTERNATIONALE
DE L'EAU
LIEGE
1939

1939

EXPOSITION
Internationale de l'Eau

MAI - NOV.

HOME

pour ENFANTS

de 2 à 12 ans,
délicats, nerveux, retardés, ou dont les parents
sont aux Colonies.

Enseignement individuel par institutrices diplômées.
Surveillance médicale. — Vie de famille. — Chapelle.

Séjour idéal pour vacances

Direction : M^{lles} M. SOREL et H. de CONINCK
Château Beau-Séjour, à Linden-lez-Louvain.
Téléphone : 1629.

la faveur de l'Allemagne. Les légitimistes avaient plus de sympathies pour Vienne que pour Berlin, la gauche nourrissait moins d'aversion envers le Front Patriotique qu'envers le régime de la croix gammée; tout le reste de l'opinion publique, soit les milieux officiels et la majorité du pays, préférait M. Hitler. Ce choix était d'ailleurs dicté par l'intérêt plus que par le cœur; la Hongrie, vaincue de la guerre, ne peut attendre une amélioration de son sort que des puissances révisionnistes, donc de l'Allemagne et de l'Italie. Au moment où le Reich établit sa prédominance sur l'Europe danubienne, où l'axe Berlin-Rome est plus fort que jamais, où la Yougoslavie et la Roumanie, adversaires des Magyars, convoitent l'amitié du *Führer*, Budapest n'a pas le choix : se soumettre au Reich, devenir son vassal docile, voilà l'unique solution. Sinon Berlin pourrait abandonner les Hongrois à leur sort, et adieu les espoirs d'annuler Trianon!

Le président du Conseil et le ministre des Affaires étrangères, M. de Kánya, comprirent la chose, agirent en conséquence; ils félicitèrent le gouvernement allemand d'avoir réalisé l'*Anschluss*, et tout le monde les approuva, jusque loin dans les rangs de l'opposition de gauche. Pour la politique étrangère, il n'y eut donc aucune hésitation. Mais à l'intérieur, il n'en fut pas de même. Les légitimistes reconnurent qu'ils devaient désormais renoncer à leur propagande; si l'Autriche indépendante a disparu, nulle possibilité ne subsiste plus de faire rentrer le monarque en Hongrie. Les autres partis modérés se refusèrent cependant à modifier leur tactique; l'Allemagne, dirent-ils, ne peut nous demander que de la suivre sur le terrain international, elle ne saurait se mêler de la façon dont nous réglons nos affaires intérieures. Sous l'influence des événements autrichiens, une tendance très nette vers la droite s'est pourtant manifestée au sein même des groupements bourgeois. Déjà plusieurs députés agraires ont fait sécession, reprochant à leur chef, M. Tibor d'Eckhardt, d'être trop peu « national ». Symptôme bien plus grave, les mouvements totalitaires récoltent de plus en plus d'adhérents. Le major Szalási peut organiser des manifestations auxquelles participent des dizaines de milliers de personnes; un national-socialiste authentique est élu député dans une circonscription jusqu'ici archi-légitimiste. Le danger que court le régime parlementaire est extrême. Pour y pallier, il faut l'union de toutes les forces bourgeoises; jusqu'ici, elles sont presque intactes, elles occupent encore la grande majorité des postes de commande; les organes de l'exécutif passent pour sûrs. Mais si le gouvernement et l'opposition demeurent longtemps divisés par des questions de personnes, il pourra être trop tard. Tel est le sens de l'appel à la concorde que vient de lancer l'homme d'Etat magyar pourvu de la plus haute autorité morale, le comte Etienne Bethlén. Dès maintenant, il importe de se montrer réalistes et désarmer, en y faisant droit partiellement, certains reproches de l'adversaire : tel est par exemple le cas pour la question juive. Bientôt, en Hongrie comme ailleurs, les Israélites paieront les frais du « réveil » national. La générosité et les sentiments chrétiens qui inspirent le peuple magyar sauront pourtant éviter, dans un procès d'épuration inévitable, les horreurs de la haine de race et de la persécution. Les fils de saint Etienne ne perdent pas leur humanitarisme séculaire, pas même en allant au champ de Mars, en préparant la lutte finale pour la résurrection de leur patrie mutilée.

ROGER DE CRAON-POUSSY.

Le rapport doctrinal anglican

Il y a quelque seize ans les archevêques (anglicans) de Cantorbéry et d'York nommaient une Commission de vingt-cinq théologiens, dont trois laïcs (M. Will Spens et les professeurs A. E. Taylor et C. C. Webb) avec cet objet :

« Examiner la nature et les bases de la doctrine chrétienne dans le but de montrer dans quelle mesure il y a accord au sein de l'Eglise d'Angleterre et à l'effet de rechercher jusqu'à quel point il est possible d'éliminer ou de diminuer les divergences existantes. »

L'initiative émanait du docteur Burge, évêque d'Oxford à l'époque, agissant du reste à la suggestion de M. Will Spens (aujourd'hui « Master » de *Corpus Christi College*, à Cambridge), nommé plus haut. Au début, le docteur Burge présida la Commission; après sa mort, le docteur Temple, alors évêque de Manchester, aujourd'hui archevêque d'York, lui succéda. Après quinze ans de travaux, la Commission vient de publier son rapport (1).

Disons tout de suite que c'est là un document de toute première importance : l'Eglise anglicane n'avait rien publié d'aussi autorisé depuis des siècles. Rendons hommage également à la science des savants auteurs, à leur évidente sincérité comme à l'esprit « irénique » dont ils sont animés; admirons enfin l'excellence du style.

Nous examinerons plus loin la question de savoir dans quelle mesure la Commission peut être regardée comme représentant l'Eglise anglicane actuelle; ici nous poserons une autre question : quelle autorité doit s'attacher à un pareil rapport ?

La réponse est aisée : cette autorité est toute facultative. Libre à tout Anglican de repousser ce document, et beaucoup ne s'en font pas faute. Le rapport ne deviendrait dans un certain sens obligatoire que s'il était ratifié par les deux *Convocations* de Cantorbéry et d'York, qui sont censées constituer au sein de l'Eglise anglicane l'autorité suprême (l'épisode du *Prayer book* est là cependant pour nous prouver que celle du très laïque Parlement de Westminster ne l'est pas moins); mais rien n'est plus invraisemblable que l'hypothèse d'une telle ratification. Il est même bien douteux qu'elle soit jamais demandée.

Nous nous proposons d'étudier ici ce très intéressant rapport en recherchant dans quelle mesure il est conforme à la Tradition. Beaucoup d'anglicans n'admettent pas que leur Eglise soit une Eglise protestante. (Ce qu'ils ont dû souffrir dans leur for intérieur lorsque, le 12 mai 1937, George VI promit à l'archevêque de Cantorbéry de rester fidèle à la religion protestante!) A en croire ces anglicans, leur Eglise ne possède pas seulement des sacrements valides et la succession apostolique (ce que Rome nie) : elle garderait fidèlement le dépôt de la Tradition. Aujourd'hui nous avons devant nous un document officiel de tout premier ordre qui nous permettra de nous prononcer à ce sujet en connaissance de cause : examinons-le bien attentivement.

Commençons presque *ab ovo* : voici un chapitre intitulé « *Prolegomena* : les sources de la doctrine chrétienne ». Nous y trouvons ce passage significatif :

« La tradition de l'inerrance de la Bible à laquelle l'Eglise avait

(1) *Doctrine in the Church of England. The Report of the Commission on Christian Doctrine appointed by the Archbishops of Canterbury and York, in 1922. London Society for Promoting Christian Knowledge, VIII, 242 p.*

adhéré d'une façon générale jusqu'au commencement du XIX^e siècle (tradition pourtant souvent liée à des interprétations allégoriques ou autres qui en modifiaient profondément la signification) ne saurait être maintenue à la lumière des connaissances qui, aujourd'hui, sont à notre disposition (p. 29). »

Plus loin nous lisons :

« L'autorité attribuée à la Bible ne saurait être interprétée comme préjugant les conclusions de recherches d'ordre historique, critique et scientifique dans quelque sphère que ce soit, sans en excepter celle des documents bibliques eux-mêmes (p. 32). »

Ce qui revient à ceci : toute la tradition chrétienne avait regardé les épîtres dites de saint Paul comme ayant eu l'apôtre lui-même comme auteur. Si demain A., un savant quelconque, — très probablement un incroyant — réussissait à démontrer par $a + b$ qu'elles sont l'œuvre d'un autre écrivain ayant vécu à une époque de beaucoup postérieure, les croyants seraient libres d'adopter la nouvelle hypothèse — quitte à revenir à l'ancienne si un autre savant, B., prouvait par des documents non moins « irréfutables » que les théories élaborées par A. ne tiennent pas debout.

Ou bien : toute la tradition chrétienne regarde, ou avait regardé des siècles durant, le livre de Daniel comme l'œuvre du prophète lui-même et remontant au V ou VI^e siècle avant notre ère. Depuis quelque temps il est considéré par les critiques comme ayant été écrit aux environs de l'an 164. Rien ne s'oppose, si nous nous en tenons aux conclusions du rapport anglican, à ce que les croyants se rallient à cette dernière supposition — toujours avec cette réserve qu'ils pourront revenir aux dates traditionnelles s'il est jamais démontré que celle de 164 est sans fondement. Notons que si nous nous en tenons à cette dernière, beaucoup des prophéties que contient le livre de Daniel deviendraient des *vaticinia post eventum*, en d'autres termes : des pseudo-prophéties!... Pareille considération ne semble pas du reste être de nature à embarrasser les éminents auteurs du « Rapport » qui, cela est évident, se méfient quelque peu des prophéties en général. Non, qu'ils n'admettent pas comme possible parfois « une prévision directe d'événements détaillés », liée à l'inspiration : ils n'en estiment pas moins que « ce n'est pas sur une telle prévision que les hommes doivent baser leur foi dans l'inspiration de l'Écriture (p. 29) ». La raison? On ne nous la dit pas.

Passant à « l'enseignement donné par Notre-Seigneur », le Rapport estime que le récit évangélique ne saurait être « accepté comme reproduisant toujours » Ses *ipsissima verba*; et ce pour diverses raisons, dont celle-ci : « Il y a lieu de croire que dans certains cas les paroles attribuées à Notre-Seigneur reflètent plutôt l'expérience de l'Église primitive ou des affirmations de prophètes chrétiens (*sic*) que les véritables paroles de Jésus (p. 33). »

Voilà une admission bien grave. Car si nos Évangiles ne contiennent pas les *ipsissima verba* du Christ, si nous n'avons à ce sujet aucune garantie, où irons-nous chercher ces garanties? Et que devient la valeur du récit évangélique?

Un chrétien anglican est-il tenu de croire à l'existence des anges et des démons? Le Rapport estime que « l'existence d'êtres spirituels, autres que les êtres humains, n'a rien d'irrationnel », mais n'en est pas moins d'avis — et ici c'est apparemment la Commission tout entière qui parle — qu'il est légitime pour un chrétien « soit de suspendre son jugement sur ce point, soit d'interpréter ce que l'Écriture et la liturgie disent des anges et des démons dans un sens purement symbolique (p. 47). »

On peut donc être bon anglican et ne pas croire à l'existence de Satan! (Il est permis de regretter pourtant que sur ce point

le Rapport n'ait pas été plus explicite.) « Je ne crois pas que l'existence de l'Esprit malin soit un article de foi », nous disait dès 1912 un évêque anglican, venu en Russie avec plusieurs de ses collègues et de nombreux compatriotes (c'était la lune de miel de l'Entente anglo-russe).

Dans la rubrique consacrée aux miracles nous lisons :

« Dans l'état actuel de nos connaissances, il est impossible de faire le même usage qu'autrefois des récits de miracles dans les Évangiles, à les envisager comme preuves. » Les auteurs du Rapport vont jusqu'à voir là « un avantage du point de vue religieux », puisque « Notre-Seigneur paraît avoir de propos délibéré rejeté le recours aux miracles pour provoquer la foi (p. 51). »

Mais que penser des miracles en général? La Commission anglicane a différé d'avis sur ce point — comme sur un tas d'autres. Certains de ses membres ont estimé qu'il est « plus conforme à la sagesse et à la majesté de Dieu de faire servir à Ses fins les phénomènes réguliers observés dans la nature par les savants et appelés par eux « lois naturelles », sans qu'il y ait besoin d'avoir recours à des exceptions dans le plan physique (p. 51). » Pour d'autres, au contraire, « le miracle a une valeur particulière en tant que démonstration frappante de la subordination de l'ordre naturel aux fins spirituelles ». Tout compte fait cependant, nous apprend l'archevêque d'York dans son Introduction, il a été reconnu que « Dieu *pourrait* faire des miracles s'il le voulait » (p. 10).

Je prie les éminents membres de la Commission de ne pas m'accuser de leur manquer de respect si je me remémore involontairement à cette occasion les deux célèbres vers :

*De par le Roi défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.*

Ces deux vers datent, on le sait, de 1727. Deux cent onze ans plus tard, une docte Commission anglicane décide gravement que Dieu est à même de faire des miracles pour peu qu'Il le juge bon!! Décidément, du sublime au ridicule...

« La doctrine d'une tendance universelle au mal chez l'homme ne se rattache pas à la vérité historique d'une histoire quelconque de la chute de l'homme (p. 69. ») En d'autres termes, si nous comprenons bien, il n'y a pas lieu de s'en tenir sur ce point à l'enseignement traditionnel. Ni Adam, ni Eve, ni serpent, ni jardin, ni Eden.

Dans la partie christologique du Rapport, il est dit que pour beaucoup « d'entre nous » (les membres de la Commission) « la croyance au Verbe fait chair est intégralement liée à la croyance à la naissance virginale », et que « ce fait sera reconnu de plus en plus (p. 82) ». Mais, poursuit ce remarquable document, « quelques-uns d'entre nous sont d'avis qu'une croyance entière à l'incarnation historique s'accorde mieux avec la supposition que la naissance de Notre-Seigneur aurait eu lieu dans les conditions normales de la génération humaine ». Comme ceux qui pensent ainsi ne sont pas désapprouvés, force nous est d'en conclure que de l'avis des auteurs d'un document aussi autorisé que l'est le Rapport, on peut être bon anglican et ne pas croire que Jésus-Christ soit né d'une Vierge. Et nous qui nous imaginions que c'était là un dogme chrétien fondamental!

Il en est à peu près de même de la Résurrection du Christ. A la question : « Que s'est-il alors exactement passé? », maintes réponses différentes peuvent être données, pensent les auteurs du Rapport (p. 84). (Et nous qui pensions que pour le croyant il ne pouvait y en avoir qu'une...) « La croyance à Notre-Seigneur ressuscité est compatible tant avec la constatation du fait que nous ne saurions nous attendre à arriver à ce sujet à des connaissances claires, complètes et détaillées qu'avec quantité d'opinions

critiques diverses. » Dans un très beau langage, le Rapport déclare qu'il doit être affirmé que Jésus « fut véritablement vivant et victorieux »; qu'Il Se montra vivant à Ses disciples; que de quelque façon que nous expliquions Sa Résurrection, ce fut là un événement « aussi réel et concret que la Crucifixion » et « un acte de Dieu tout à fait unique dans l'histoire humaine (p. 84). » Quant au tombeau vide, la majorité de la Commission adopte l'explication traditionnelle : le tombeau était vide parce que le Christ était réellement ressuscité; mais il s'agit là de la majorité, non de l'unanimité. D'où nous concluons que la Commission estime qu'on peut être bon anglican et ne pas admettre la Résurrection au sens littéral et physique (1).

Pour ce qui est de l'Ascension, le Rapport pense qu'il y a lieu d'en interpréter les détails physiques de façon symbolique, parce qu'étroitement liés à la conception qu'on se faisait du Ciel à l'époque. Ici la rupture avec l'enseignement traditionnel est particulièrement nette.

Dans les pages consacrées aux fins dernières nous lisons que nous comprendrons mieux la valeur spirituelle du « drame eschatologique » si nous y voyons « non une description quasi littérale d'un événement futur, mais une parabole au sujet des relations continues et permanentes existant entre l'ordre éternel perpétuellement imminent et le processus des événements dans le temps (p. 205) ».

J'avoue comprendre assez mal. Seriez-vous plus heureux que moi? Dans ce cas je vous envie sincèrement.

Pour ce qui est du Jugement dernier, « conçu comme un événement qui serait la conclusion de l'histoire du monde », la Commission a été unanimement d'avis qu'il... lui est impossible de se prononcer à ce sujet. Voilà du moins une attitude réservée et édifiante à première vue; mais il faut avouer qu'elle ne nous avance guère. Il faut reconnaître aussi qu'elle ne cadre pas trop avec la netteté du récit évangélique. « Retirez-vous de moi, maudits, dans le feu éternel préparé pour le Diable et ses anges. » Ces paroles terribles seront-elles ou ne seront-elles pas prononcées un jour? La Commission déclare qu'elle n'en sait rien. Comment peut-elle n'en rien savoir si ses membres croient au Christ-Dieu? Il est vrai qu'elle nous a « prévenus que nous ne possédons pas ses *ipsissima verba!* »

La Commission ne repousse pas, comme il nous semble que des chrétiens croyants seraient tenus de le faire, la doctrine dite de l'immortalité conditionnelle; elle ne se prononce pas entre cette espèce d'immortalité et l'immortalité « universelle ». A relever ici ce passage :

« Pour les chrétiens l'espoir de l'immortalité repose surtout sur la foi en l'amour de Dieu. Croire que le monde est gouverné par un Dieu aimant, voire tout simplement, véritablement raisonnable, en dehors de cet espoir, est bien difficile (p. 207.) ». On pourrait discuter à perte de vue à ce sujet; nous nous en abstenons cependant.

Le Rapport est nettement hostile au dogme d'une résurrection corporelle au sens littéral du mot. Encore un point sur lequel il se sépare sans ambages de la tradition orthodoxe. « Il faut affirmer néanmoins, poursuit-il, que dans la vie du monde à venir l'âme ou l'esprit aura son organe approprié d'expression et d'activité, lequel ne fera qu'un avec le corps de la vie terrestre parce qu'il sera dans les mêmes relations avec la même entité spirituelle (p. 210). »

Constatation inattendue : le Rapport est moins hostile au concept du Purgatoire qu'on ne pourrait le supposer de prime

abord. Il va de soi qu'il repousse dans cet ordre d'idées les conceptions qu'il appelle « médiévales », mais il s'accommoderait de « l'idée essentielle d'une phase de croissance progressive, peut-être, d'une purification nécessaire de l'âme après la mort (p. 212). »

La Commission est d'avis — autre sujet d'étonnement — qu'« il n'y a pas en principe d'objection théologique à la prière pour les défunts (p. 216). »

A priori on devrait s'attendre à la voir s'élever contre le dogme des peines éternelles (lequel est aujourd'hui presque entièrement ignoré dans les pays non catholiques et non « orthodoxes ») (1). Il n'en est rien. La Commission reconnaît qu'il doit y avoir des âmes « perdues » (ces guillemets figurent dans le Rapport à cet endroit), mais ne se prononce pas entre ceux qui pensent que pareil état d'exclusion ne prendra jamais fin et ceux qui préfèrent croire qu'à un certain moment l'âme « qui aura rejeté totalement l'Amour divin » cessera d'exister. Nous n'avons pas besoin de rappeler à nos lecteurs que la Tradition n'admet pas cette dernière alternative.

En voilà assez pour montrer ce qu'il faut penser du Rapport que nous avons analysé trop brièvement, si nous nous plaçons au point de vue traditionnel. Il s'écarte de ce point de vue bien des fois et ce sur des questions d'importance capitale; tout au moins admet-il chez les fidèles anglicans des opinions tout à fait hétérodoxes. Sans les faire nécessairement siennes, il se garde bien de les repousser (2).

Quelle que soit l'admiration que nous inspire à certains égards ce document de science profonde, d'évidente sincérité et d'esprit — nous l'avons dit — très « irénique », il nous sera bien permis de constater qu'il ne fait que « standardiser » le désarroi doctrinal qui depuis bien des années a trouvé dans l'Eglise anglicane son terrain de prédilection et, pour nous exprimer ainsi, une citadelle de choix.

Le plus fort, c'est qu'il est loin d'englober la totalité des divergences de vues qui se sont épanouies dans le cadre de cette étonnante *Church of England*. Notons d'abord qu'il ne saurait être affirmé que la Commission ait véritablement représenté l'Eglise anglicane tout entière. Sa haute compétence ne sera mise en doute par aucun homme sensé; beaucoup de ses membres peuvent être regardés, dans le domaine théologique, comme de véritables experts. Mais enfin ni le protestantisme extrémiste, ni le modernisme n'étaient représentés au sein de la Commission. Plus d'un de nos lecteurs se demandera en lisant ces lignes : Mais alors, quelles sont donc les opinions des modernistes anglicans?! Nous leur répondrons qu'ils vont plus loin que les plus « téméraires » parmi les membres de la Commission : jusqu'à la négation de la divinité du Christ, jusqu'au rejet complet de tout l'élément miraculeux dans le Nouveau Testament.

Tout compte fait, après la mort de plusieurs de ses membres, tels que les évêques Burge et Burrows, le chanoine Streeter (décédé tout récemment), la Commission a représenté surtout ce qu'on peut appeler l'*anglo-catholicisme libéral*. On a vu, il est vrai, que même dans ces limites, elle n'est pas parvenue à arriver à l'unanimité sur nombre de points d'importance primordiale et a dû se contenter maintes fois d'enregistrer purement et

(1) Récemment nous lisons un petit ouvrage de l'évêque anglican de Londres, intitulé : *Everybody's doubts and difficulties*. Le docteur Ingram y répond tant bien que mal à certaines objections élevées par les incroyants, mais parmi ces « doutes et difficultés » les peines éternelles ne figurent pas du tout; le mot même d'*Enfer* n'est pas prononcé une seule fois!

(2) « D'autres », lit-on dans les pages consacrées aux Sacrements, « ne croient pas, pour des raisons de critique historique, pouvoir affirmer avec certitude quelle était la pensée de Notre-Seigneur quant à l'avenir au moment de la Sainte Cène; ils regardent même comme improbable qu'il ait explicitement institué à ce moment un rite devant être observé dans l'avenir » (p. 161). Pas un mot de désapprobation à l'égard de ces « autres ».

(1) Du reste, certaines des phrases que nous venons de citer n'excluent nullement l'interprétation des apparitions ayant suivi la Résurrection comme des visions spécialement voulues ou autorisées par la Divinité. Inutile de dire combien de pareilles hypothèses sont peu orthodoxes.

simplement les divergences de vues qui se manifestaient dans son sein.

Le Rapport de la Commission n'a donc pas contenté l'extrémisme religieux de gauche; contentera-t-il ceux des anglo-catholiques qui sont groupés à l'extrémité de l'aile droite de l'anglicanisme? Poser la question c'est déjà y répondre...

Pour ce qui est des non-conformistes si nombreux en Angleterre (méthodistes, baptistes, congrégationalistes, etc.), ils seront reconnaissants au Rapport de son langage conciliant et constateront que la Commission tâche de leur donner satisfaction sur certains points (1), mais d'autres passages sont de nature à les mécontenter, ceux notamment où elle abandonne la thèse de l'infailibilité de la Bible. Les « fondamentalistes », partisans de l'interprétation littérale de l'Écriture, sont nombreux parmi les non-conformistes, et une telle concession aux tendances désagrégeantes les aura sans nul doute grandement choqués.

Et le grand public? Répondons avec l'évêque anglican de Durham, dans un article du *Sunday Times*: ce public « *is uninterested* ». En 1918 une véritable tourmente était déchaînée par la nomination comme évêque d'un clergyman, lequel avait maintenu que l'acceptation *ex animo* du Credo était compatible avec une attitude agnostique à l'égard de certaines clauses de ce même Credo. Plusieurs *bishops*, et non des moindres, se refusèrent alors à prendre part à la solennité du sacre. Aujourd'hui l'intérêt inspiré par les questions religieuses a à ce point baissé en Angleterre que bien peu nombreux sont ceux qui s'intéressent à ce que les clergymen anglicans pensent ou prêchent. C'est une apathie qui rend l'effervescence engendrée par les polémiques d'un passé récent « impossible et à peine intelligible » (toujours l'évêque de Durham).

Il y a mieux, ajoutons-nous. La Commission a été, entre autres, d'avis :

Que « l'assentiment à des formules et l'emploi du langage liturgique dans le culte public doivent être compris comme signifiant une acceptation générale, sans impliquer un assentiment détaillé à toutes les phrases ou propositions ainsi employées » (p. 39).

Très nombreux sont déjà les clergymen qui notoirement repoussent presque intégralement, sans même le cacher, les « trente-neuf articles » auxquels ils ont souscrit lors de leur ordination. Quelques-uns d'entre eux devaient éprouver à ce sujet de secrets remords. Désormais ils peuvent avoir la conscience tranquille : immédiatement après le passage que nous venons de traduire, le Rapport déclare que ceux qui agissent de la sorte ne doivent pas être regardés comme agissant malhonnêtement...

* * *

Ne terminons pas cependant sans répéter que le Rapport est un document tout à fait remarquable et digne de tout respect. Ce n'est pas la faute de ses éminents auteurs s'il se ressent d'un mal qui travaille depuis bien des années l'Église d'Henri VIII et d'Elisabeth et qui peut se définir le mieux ainsi : anarchie doctrinale. Ce mal ne fait que s'accroître dans l'atmosphère d'indifférence qui entoure cette Église depuis quelques années.

Disons deux mots cependant de cette atmosphère : cette indifférence est d'ordre religieux, non national. Pour la majorité des Anglais, même non-anglicans peut-être, la *Church of England* fait partie intégrante de leur patrimoine national : à ce titre-là, elle mérite d'être protégée, défendue et de... survivre. Aussi

(1) Celui-ci notamment, semble-t-il : « Quelques-uns d'entre nous n'adhèrent pas à la Tradition assez strictement pour affirmer que l'Eucharistie ne saurait en aucune circonstance être célébrée par un laïc agissant avec l'intention voulue et employant une forme et une matière adéquates » (p. 132).

perdurera-t-elle, soyez-en sûrs, longtemps encore. Mais ce sera un jour une institution qui, à dire vrai, n'aura plus de raison d'être — religieusement parlant.

A l'autre bout de l'Europe nous assistons à un phénomène plus ou moins analogue. Les Serbes sont un peuple éminemment peu dévot (1). Et cependant le clergé orthodoxe serbe vient d'obliger le gouvernement yougoslave à capituler dans la question d'un Concordat avec le Saint-Siège. La lutte a été chaude. Mais le clergé a triomphé parce qu'il avait l'opinion avec lui. Cette opinion a vu dans la situation prétendument privilégiée (je n'ai pas lu le projet de Concordat) faite à l'Église catholique en Yougoslavie une atteinte au prestige d'une institution qui, pour les Serbes même incroyants, ne fait qu'un avec la nation. Or qui ne connaît l'intensité du patriotisme des Serbes? Résultat: le gouvernement de Belgrade a dû renoncer à faire voter le Concordat par le Parlement.

Nous concluons de cet incident si caractéristique qu'ils auraient tort ceux qui voudraient regarder l'Église anglicane comme quantité négligeable. Elle ne l'est pas, ni ne le sera d'ici longtemps, dans la sphère nationale et patriotique. Nous nous abstenons de répéter la définition que nous avons donnée déjà de ce qui caractérise la *Church of England* dans le domaine religieux et doctrinal...

Comte PEROVSKY.

La voix de nos Evêques⁽²⁾

Le mandement de S. Exc. Mgr Lamiroy

Reste le plus jeune des Evêques de Belgique, S. Exc. Mgr Lamiroy, révérendissime Evêque de Bruges.

Le plus jeune, disons-nous. Faut-il ajouter et le plus impétueux? Il est en tout cas un chef énergique, un homme d'initiative et d'action. Tous les Evêques belges, pour prendre en exemple un domaine particulier, se sont employés avec un zèle très remarquable à promouvoir l'Action catholique recommandée avec une telle insistance par S. S. le pape Pie XI. Mais aucun sûrement n'y a mis plus de vigueur que le jeune Evêque de Bruges. Il faut l'entendre, dans ses entretiens avec les aumôniers et les dirigeants laïcs de l'Action catholique, ou bien dans ses discours publics, affirmer et proclamer sa foi en l'efficacité de cette adaptation moderne de l'apostolat séculaire de l'Église. Tous les secteurs de l'Action catholique sont l'objet de sa sollicitude très avertie. Nulle part en Belgique l'Action catholique des hommes, le *Manneverbond voor Katholieke Aktie*, n'a fait des progrès aussi rapides qu'à Bruges.

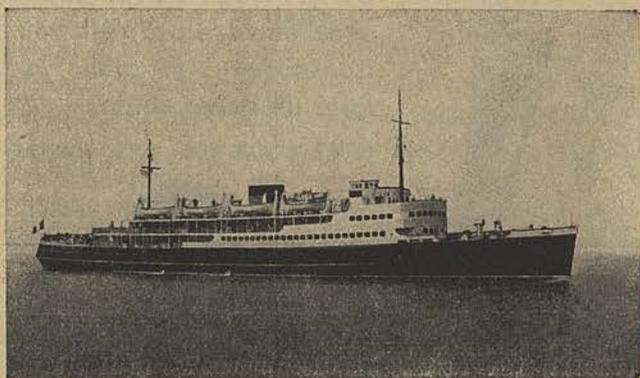
A une vie si active menée avec un tel tempérament de chef, Mgr Lamiroy s'est préparé par l'étude et les travaux scientifiques. Il est maître en théologie de l'Université de Louvain. Sa thèse doctorale portait sur le sens du sacrifice de la messe. Il nous souvient d'avoir lu à l'époque cette étude fouillée et menée avec une méthode scientifique rigoureuse. Nous l'avons même commentée, avec d'autres ouvrages qui venaient de

(1) Sous ce rapport, l'arrivée en Yougoslavie de très nombreux émigrés russes, très pieux ceux-là, n'aura pas été, affirme-t-on, sans influencer la population indigène. Les églises d'habitude vides se seraient de nouveau remplies. On ne nous fera jamais croire cependant que ces quelques dizaines de milliers de Russes aient pu modifier la mentalité de millions d'orthodoxes serbes.

(2) Voir la *Revue catholique des idées et des faits* des 18, 25 mars et 1^{er} avril 1938.

OSTENDE- DOUVRES

première ligne anglo-continentale
pour le trafic des voyageurs et des automobiles



M/s *Prince-Baudouin* (1934) et *Prins-Albert* (1937)

CONFORT — RAPIDITÉ — RÉGULARITÉ
NOMBREUSES RÉDUCTIONS DE TARIFS

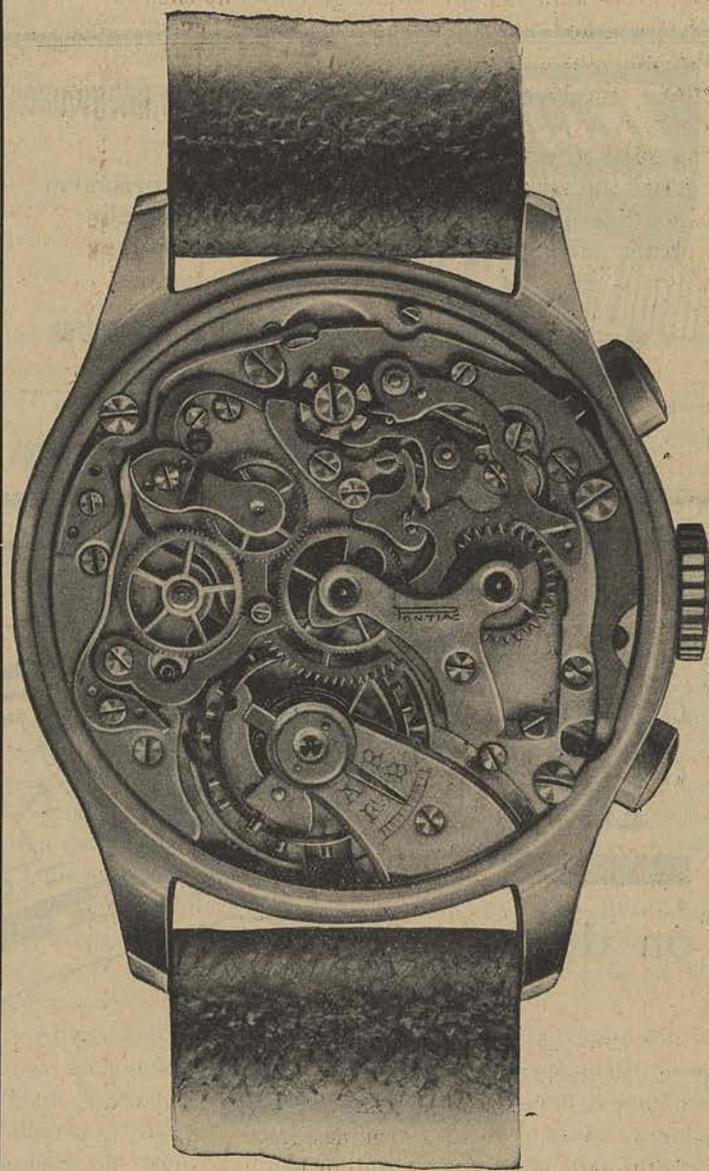
Transports d'autos à prix modérés
par paquebots à passagers et car-ferry

En été, excursions maritimes d'un jour
à des prix extrêmement modiques

Renseignements aux principales stations du pays
et Agences de voyages

Chronographe

ONTIAC
Supportchoc



L'heure exacte
à 1/5 de seconde

En vente chez les bons horlogers à partir de

460 francs

Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÉGE

Qualité garantie

La maison du TAPIS

Le plus grand choix

Prix les plus bas



FONDÉE EN 1853

Montres pour religieuses

Montres de précision
spéciales pour
missionnaires

Tous genres de montres

En vente chez tous
les horlogers concessionnaires



SWAN

RÉPUTATION

SWAN est réputé le porte-plume impeccable. Conception... Qualité... Usage...

SWAN LEVERLESS - remplissage ultrarapide.. Nouveau SWAN VISOFIL 340 - capacité d'encre record, réservoir transparent... Et quelle variété de riches coloris.

CHEZ TOUS LES DÉTAILLANTS

SWAN
VISOFIL 340

Frs

275

Autres
modèles
Swan à partir
de Frs 100 -

GROS : MABIE TODD & Co., LTD (BELGIUM) Sté Ame 8-10, RUE NEUVE, BRUXELLES

Quand
on dit :
"ERY"

on dit :

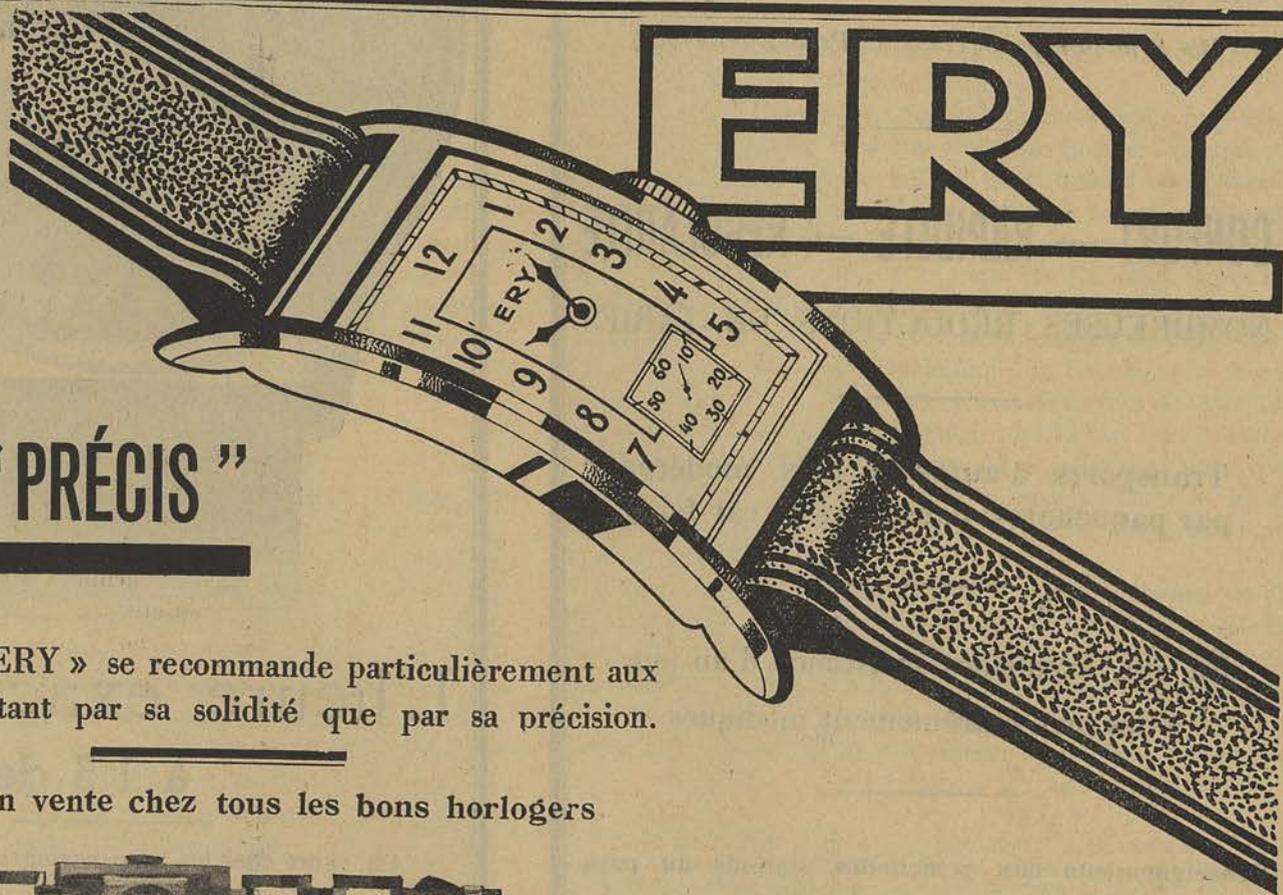
"PRÉCIS"

La montre « ERY » se recommande particulièrement aux missionnaires tant par sa solidité que par sa précision.

Elle est en vente chez tous les bons horlogers



ERY



paraître, notamment un livre de dom Lambert Beauduin, sur le même objet. Ce qui nous valut de longues et très vives discussions avec M. l'abbé Lamiroy dans les allées du jardin du Séminaire Léon XIII, à Louvain, dont il était alors le directeur. Sa thèse était que l'essence du Saint Sacrifice consiste précisément dans le fait que le Christ, par la transsubstantiation, devient, comme les victimes des sacrifices anciens, *manducabilis* (mangeable). Dom Lambert Beauduin voyait, lui, l'essence de la messe dans l'oblation actuellement réitérée du Christ jadis immolé. Nous lui demandions avec insistance quelle différence essentielle et intrinsèque il parvenait encore à placer entre la messe et une offrande de la divine victime qui se ferait, par exemple, durant une Heure Sainte ou bien devant le Saint Sacrement exposé. Le Cardinal Billot, plus classique et plus traditionnel, mettait l'essence de la messe dans la transsubstantiation elle-même, qui, en vertu des paroles de la consécration, rendaient présents, sous les espèces du pain, le corps, et, sous les espèces du vin, le sang du Christ. Ce qui constituait une sorte d'immolation sacramentelle suffisante pour un renouvellement mystique et réel du sacrifice de la Croix. Car un sacrifice est essentiellement une expression de sentiments religieux du prêtre et du peuple.

Nous ne rappelons pas pour elles-mêmes ces considérations un peu subtiles, mais pour évoquer la ferveur et l'enthousiasme scientifiques du nouveau maître en théologie — c'était en 1920 que nous discutons avec une si belle ardeur — actuellement Evêque de Bruges.

Son récent Mandement de Carême a pour objet la prière. Si vous nous demandez de caractériser cet exposé doctrinal, nous vous dirons qu'il est à la fois d'une grande netteté et précision théologiques, d'une simplicité accessible à l'âme populaire, d'un ton réaliste qui lui donne du mordant sur les esprits et sur les volontés.

Mgr Lamiroy, pour être précis, ne recule pas devant quelque subtilité. Voici, par exemple, comment il réfute l'objection courante que nos prières ne changeront tout de même pas les volontés divines.

« Il n'est cependant pas nécessaire que nous priions pour faire connaître à Dieu notre indigence, car, dit le Christ à ses disciples : « Votre Père connaît vos besoins avant même que vous les exposiez. »

« Dieu n'a rien à apprendre de nous, mais nous avons besoin d'apprendre et de reconnaître notre absolue dépendance à son égard et nous ne pouvons pas même croire que nos supplications les plus pressantes changeront jamais les plans éternels de la divine Providence.

« Cette assertion, à première vue, donne raison à ceux qui prétendent qu'il est inutile de prier, puisque les desseins de Dieu sont immuables. Ils oublient seulement, ou ils ne savent pas, que nos prières font partie de ce plan divin où sont prévus et voulus, de toute éternité, et tous les effets à produire et toutes les causes qui les produiront. « Aussi, dit saint Thomas d'Aquin, nous ne priions pas pour obtenir que Dieu modifie les dispositions immuables de sa Providence, mais nous priions pour obtenir par ce moyen ce que Dieu a décidé d'accorder aux prières que nous ferons. »

Mais c'est surtout le réalisme et le mordant de cette Lettre épiscopale que nous voudrions faire remarquer.

Pour nous dire le respect avec lequel nous devons parler à Dieu surtout dans sa Maison, Mgr Lamiroy s'exprime comme suit :

« Nous devons prier avec respect partout car, dit saint Paul, Dieu n'est pas loin de chacun de nous; c'est en Lui que nous avons la vie, le mouvement de l'être. » Partout nous sommes en sa divine présence et comme nous l'enseigne la foi, Il voit et sait tout. Il lit nos pensées les plus secrètes, et Il scrute nos sentiments les mieux cachés et les plus intimes.

« Cependant nos églises sont les maisons de Dieu sur terre. Là demeure, dans le silence de nos tabernacles et sous les voiles eucharistiques Jésus-Christ, vrai homme mais aussi vrai Dieu. C'est là dans sa demeure, qui doit être pour nous une maison de prières, qu'Il nous attend, nuit et jour, avec toutes nos peines pour nous consoler, avec toutes nos faiblesses pour nous ranimer, avec toutes nos plaies pour nous guérir.

« Nos très chers Frères, quand nous voyons parfois certains chrétiens à l'église, pouvons-nous croire qu'ils savent où ils sont; pouvons-nous croire qu'ils se rendent compte de ce qu'ils font, de ce qu'ils devraient faire quand ils sont reçus en audience non pas par un grand de ce monde, ni même par un souverain de cette terre, mais par Celui qui est « le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs » ?

« On n'oserait pas s'adresser à une personne d'un certain rang comme on s'adresse à Dieu; on n'oserait pas se conduire avec pareil sans-gêne dans la maison d'autrui, et ces manières, sachez-le bien, non seulement attristent les âmes pieuses, mais sont souvent une cause de scandale et une vraie pierre d'achoppement pour les incroyants, qui connaissent notre dogme de la présence réelle de Jésus-Christ, le Fils de Dieu. »

Plus loin, il marque lumineusement la distinction entre les demandes d'ordre temporel et celles qui concernent directement le salut.

« Ensuite n'oublions pas, et avouons très humblement avec saint Paul, qu'en réalité « nous ne savons pas ce que nous devons, selon nos besoins, demander dans nos prières ».

« C'est pourquoi, comme nous l'avons vu, le Christ lui-même a daigné nous apprendre à prier et c'est cette doctrine que le catéchisme reprend où il nous enseigne que si nous pouvons implorer tous les biens spirituels sans conditions, nous ne pouvons cependant demander les biens temporels que sous cette condition qu'ils nous soient salutaires ou utiles à nos âmes.

« Trompés par les apparences fallacieuses des choses de ce monde et éblouis par leur éclat qui passe, nous poursuivons parfois d'une façon trop exclusive des avantages temporels, qui seraient un obstacle à notre salut, une pierre d'achoppement sur le chemin qui doit nous conduire à nos destinées éternelles.

« Vous ne direz cependant pas, Nos très chers Frères, que des parents, aimant vraiment leurs enfants, doivent céder devant tous leurs caprices, et leur accorder tout ce qu'ils demandent, même quand ils savent que tel ou tel objet leur serait nuisible ou pourrait mettre leur vie en danger.

« Votre Père sait de quoi vous avez besoin », nous dit le Christ. Seul, il connaît et veut notre véritable bonheur. Nous ne devons pas nous étonner, par conséquent, si nos prières ne sont pas toujours exaucées selon nos désirs.

« Au contraire, confiants en la divine Providence, nous devons, en ces moments où le Ciel semble sourd à nos cris, avoir le courage de répéter « Que le nom du Seigneur soit béni ! », convaincus d'ailleurs que Dieu, dans son inépuisable Bonté, saura compenser un jour son apparente dureté par des faveurs plus précieuses peut-être et en tout cas plus conformes à nos véritables intérêts. »

Citons enfin ces conseils persuasifs de persévérance dans la prière :

« Il faut prier toujours, sans se lasser », dit l'Esprit-Saint; or il est évident que nous ne pouvons pas passer nos journées à réciter des oraisons.

« Nos très chers Frères, si vous avez compris ce qu'est la prière et comment nous devons prier, vous comprendrez aisément comment nos peines, nos labeurs, nos ennuis mêmes de tous les jours peuvent devenir une forme de prière continuelle, à condition que nous gardions nos intentions et nos cœurs unis à Dieu, fût-ce de temps en temps par une fervente oraison jaculatoire,

et que nous fassions tout, que nous supportions tout par amour pour Lui.

» Il est cependant des moments où, laissant là le fardeau de nos travaux ordinaires, nous devons nous rendre à la divine audience et demander les grâces, les forces nécessaires pour pouvoir accomplir sans défaillance toutes nos obligations.

» Vous les connaissez, ces moments, Nos très chers Frères, bien plus et bien mieux par l'éducation que vous avez reçue, que par le texte et l'étude du catéchisme.

» C'est sur les genoux d'une pieuse mère, c'est par l'exemple d'un père foncièrement chrétien, que vous avez appris à offrir à Dieu le matin votre journée et à Lui demander de vous garder et de vous bénir; que vous avez appris à Le remercier le soir et à Lui demander pardon de vos fautes; que vous avez appris à prier avant et après le repas, au milieu des dangers et des tentations, au moment de prendre une décision quelconque de quelque importance.

» Qu'il est beau et agréable au Ciel cet usage conservé heureusement encore dans beaucoup de nos bonnes familles, perdu malheureusement, surtout depuis la guerre, dans nombre d'autres, et qui réunit parents et enfants, et même les serviteurs le soir, pour rendre à Dieu les hommages qui Lui sont dus ou pour réciter en commun le chapelet, comme Notre Saint-Père le Pape vient de le demander encore avec tant d'insistance, dans sa dernière encyclique sur le Rosaire. »

Le Mandement de Carême de Mgr l'Evêque de Bruges est un modèle d'instruction et d'exhortation pastorales. Que de sermons gagneraient à adopter ces règles et cette méthode d'éloquence sacrée!

LOUIS PICARD.

LECTURES

Livres — Revues — Journaux

HITLER ET L'AUTRICHE

D'un remarquable article de M. Philippe Barrès dans le dernier numéro de la Revue des Deux Mondes ces extraits :

HITLER CONTINUE LE PANGERMANISME

On a éperdument essayé de ne pas voir ce qu'est Hitler.

Cet homme puissant n'est pas un « novateur », il n'est pas, comme on a tenté de le dire de divers côtés, « un nouveau prophète » qui prépare une Europe pacifiée et antibolcheviste. Il est l'homme du destin allemand accommodé au goût du jour. Paré de ce socialisme et de cette poésie de fraternité nationale qui montait des tranchées, il est, en 1938, l'homme du pangermanisme éternel.

Il l'est resté, parce que, selon la formule de Luther que je lui ai entendu reprendre plus d'une fois, *Ich kann nicht anders*, « je ne puis pas faire autrement », ni sentir autrement. Il ne peut pas, parce qu'il veut la plus grande Allemagne et qu'il sait ce dont cette Allemagne a besoin pour entretenir l'armée, l'industrie, la structure administrative et sociale d'un très grand pays. Le Reich est trop pauvre pour mener ce train sans exporter de façon massive. Et pour exporter, il faut qu'il dispose d'une large part du marché mondial. Hitler a répété toute cela dans *Mein Kampf* et il l'a ramassé dans cette formule : « L'Allemagne sera une puissance mondiale ou elle ne sera pas. »

Ce qui revient à dire que la situation où nous voyons actuellement l'Allemagne n'est dans l'esprit de Hitler qu'un état passager où la volonté nationale-socialiste la soutient artificiellement. Qu'elle est vouée à trouver son équilibre définitif aux dépens du monde. Que sinon elle retombera, c'est-à-dire se désunira, la désunion restant pour le Reich la menace latente, la forme classique du risque national.

Le plan d'expansion de l'Allemagne est celui que ses écrivains nationalistes ont toujours défini : la reconquête des « frères de race » du dehors, Allemands de Pologne, de Russie, de Hongrie, de Tchécoslovaquie, de Yougoslavie, de Suisse, de France, de Belgique, du Slesvig, Allemands d'Autriche. Hitler les appelle les uns et les autres à former l'Etat de 80 millions d'hommes au milieu de l'Europe, la patrie de tous les grands rêves germaniques, celle qui hante les écrits des poètes comme des écrivains politiques jusqu'à ce Lagarde dont Hitler est lecteur attentif.

Hitler surpasse ses prédécesseurs en ceci qu'il présente leur rêve commun avec une prudence extrême, par étapes et en offrant chaque étape comme la dernière. Plus il sait que sa route est longue, et plus il veut éviter ou retarder l'instant où une guerre pourrait éclater. Hier, cette guerre lui eût été impossible. Aujourd'hui encore elle lui serait fatale et il le sait, parce qu'il n'a pas encore les positions stratégiques ni l'instrument militaire complet qu'il désire, et surtout parce qu'il n'a pas les matières premières nécessaires à une longue période d'hostilités. Ces positions, ces ressources, moyens de la guerre victorieuse, il les voit, elles sont pour partie en Europe centrale, pour partie plus loin, sur les grandes routes du monde. Chaque pas qu'il réussit à faire vers elles sans susciter la guerre immédiate augmente ses forces pour réussir le pas suivant. Guillaume II a échoué, c'est la pensée d'Hitler, parce qu'il a voulu avoir une politique coloniale, mondiale avant de s'être assuré, en Europe même, une puissance suffisante. Il ne fallait pas faire la guerre tant que l'Allemagne pouvait être encerclée. Il ne fallait pas se battre à la fois contre Russes et Français, coupé de la Méditerranée par l'Italie et de l'océan par l'Angleterre. Hitler, lui, pour commencer, assurera ses contacts avec la Méditerranée par l'amitié italienne, il fera en sorte que le Japon retienne l'Angleterre autant que possible loin du continent européen et pour détendre la coalition franco-russe il exploitera à fond les crimes du bolchevisme. A la faveur de ces conditions, il poussera son influence sous toutes les formes possibles en Europe centrale.

Quand il disposera avec certitude de l'Autriche, des minerais yougoslaves et surtout des blés et du pétrole roumains, son potentiel guerrier, donc diplomatique, sera singulièrement accru. La Petite-Entente aura vécu, l'encerclément sera rompu, l'Italie amie ne sera plus sur « l'axe » qu'un partenaire subordonné, la coalition franco-russe sera affaiblie, peut-être hésitante, et la grande nation qui tient les routes et les marchés du monde, l'Angleterre, sentira la menace peser plus lourde encore qu'avant 1914 sur les routes terrestres de l'Orient.

Alors les événements pourront se précipiter. Il sera bien tard pour arrêter l'Allemagne.

Tel est le plan souvent décrit par les Allemands eux-mêmes dans son ensemble : s'assurer la domination de l'Europe centrale d'abord, ensuite les colonies, c'est-à-dire les positions-clefs du monde.

Dès 1917, dans son livre *La Paix allemande et l'Avenir allemand*, le professeur Hettner, un auteur apprécié d'Hitler, écrivait : « Entre l'Angleterre et nous, il ne s'agit pas tant de problèmes particuliers, que de tout, du heurt de la puissance mondiale britannique avec notre volonté d'égalité des droits dans le monde. Voilà le motif de cette guerre. »

Bien entendu, plus longtemps il sera possible à Hitler de per-

suader chaque puissance que ce n'est pas elle, personnellement, qui est visée, mais sa voisine, plus les étapes du plan seront facilitées. Le sage politique s'avance ainsi de défilé en défilé jusqu'à la position dominante d'où il lui sera possible de dicter ses volontés.

COMMENT LE BOLCHEVISME
EST LE MEILLEUR SERVITEUR D'HITLER

L'effroyable délabrement matériel et moral de la Russie a délivré Hitler de tout souci immédiat du côté de l'Est. D'autre part, les crimes et la propagande révolutionnaire du Komintern dans le monde entier lui ont permis de se présenter, lui, l'homme de la force germanique, comme le défenseur de la civilisation. Et cette apparence de croisé que Hitler se donne en attaquant le bolchevisme a fortement contribué à l'espèce d'immunité dont bénéficient actuellement ses coups de force.

M. Léon Blum lui-même reconnaissait, le 8 mars, dans le *Populaire*, que les procès de Moscou éveillent « dans les démocraties anglaise et américaine, un mouvement d'opinion réfractaire au rapprochement avec les Soviets ».

Il y a quatre ans déjà, je disais au diplomate bolchevik Rosenberg, alors secrétaire général de la Société des Nations et grand ami de Staline et de Litvinoff : « Ne comprenez-vous pas que votre propagande est en train d'affaiblir au dehors comme au dedans la France, qui est votre seul appui en face d'Hitler? Et même si votre idée est de bolcheviser l'Europe entière, ne voyez-vous pas que vous êtes en train de la germaniser, ce qui est fort différent? »

Rosenberg, qui n'était pas un sot, devait avoir ses raisons. Il me répondit, avec une admirable douceur :

— Je ne sais, mais une chose est certaine. Pour nous, la mystique communiste prime toute autre considération.

Ce mystique a été depuis ambassadeur rouge à Madrid et l'un des fanatiques de la guerre d'Espagne. Aujourd'hui, il est en disgrâce, simple préfet à Tiflis.

Mais si une partie du monde, en 1938, se demande si démocratie n'est pas synonyme de bolchevisme, et si Hitler apparaît à certains naïfs comme le paladin des principes sacrés, c'est à l'action bolcheviste russe que nous devons ce résultat.

EXPLICATIONS DU BOULANGISME

Il y a quelques semaines déjà, la Revue Hebdomadaire publiait sous ce titre un article de M. Adrien Dansette dont la conclusion vaut d'être reproduite ici :

Issu d'une déception, le boulangisme aboutit à une déception. La France, lasse comme une femme épuisée de désirs inassouvis, aspirait au repos. Dans le calme qui suivit la tempête, les vieux partis firent le point, vérifièrent et rejeunirent leur armement.

La victoire républicaine n'était pas d'une qualité très pure : incapacité de l'assaillant et savoir-faire du défenseur. De la remarquable équipe d'hommes d'Etat opportunistes avait surgi au moment décisif l'homme nécessaire. Bien qu'il fût un ministre de l'Intérieur exceptionnel, Constans n'en eût pas moins été balayé par un adversaire énergique. Pauvres d'idées et de sentiments, les opportunistes vainquirent le boulangisme sans le comprendre. L'appréciation étrangement courte d'un Ferry est caractéristique; la masse sincère et honnête des boulangistes n'était pour lui que le « troupeau de extrémistes livrés aux vieux partis » et le boulangisme « une génération spontanée », une

« autosuggestion de la multitude », autant dire qu'il lui déniait toute cause.

Mais, hommes positifs, les opportunistes tirèrent des événements un enseignement pratique. La stabilité de la République n'était qu'apparente; pour lui éviter de nouvelles épreuves, il fallait gagner la clientèle conservatrice au régime en suspendant l'œuvre de laïcisation. Challemel-Lacour et Ferry l'avaient laissé comprendre au cours de la bataille. Au lendemain des élections, le ministère parla de « politique large et tolérante » et affirma son souci « d'écarter des divisions qui irritent ». C'était déjà « l'esprit nouveau » de Spuller; à l'union des gauches pour la défense républicaine succédait l'accord avec la droite pour le maintien de l'ordre social : balancement déjà classique.

Il fallait aussi conserver le scrutin d'arrondissement, qui, en freinant les mouvements d'opinion de tout le poids des autorités locales, se révélait l'instrument du pouvoir. Il avait été celui de l'Empire par l'influence des préfets et des curés. Il devint celui des opportunistes, et, plus tard, des radicaux, par l'influence des comités. Le parlementarisme resta impopulaire; mais le parlementarisme n'est qu'une entité. La réalité, ce furent les parlementaires qui, désormais fixés dans un cadre électoral réduit, devinrent peu à peu les commissionnaires serviables et aimés de leurs mandants auprès de l'anonymat administratif. Les députés fixèrent les racines subtiles et tenaces de la République, régime des commodités arrondissementières.

A droite, les impérialistes avaient soutenu l'*ersatz* d'empereur, faute de pouvoir plébisciter leur prétendant. Boulanger disparu, le prince Victor toujours ignoré, les années continuèrent à éroder jusqu'à disparition complète de la vieille garde de Napoléon III.

Les royalistes avaient, certes, commis une erreur en s'alliant au boulangisme. Seul le succès eût pu excuser ce sacrifice des principes à la tactique. Certains royalistes, après avoir oublié provisoirement la doctrine dans l'espoir d'une victoire, l'oublièrent définitivement dans la déception de la défaite. Abandonnant toute pensée de restauration monarchique, ils crurent qu'ils défendraient mieux les idées conservatrices en se plaçant désormais sur le terrain constitutionnel. Ce mouvement intérieur de désagrégation reçut de l'extérieur une impulsion sensationnelle. Le pape Léon XIII, qui pratiquait partout une politique d'accord avec les pouvoirs établis, estima le moment venu de conseiller aux catholiques français d'accepter la République. Le ralliement, s'il eut, certes, d'autres causes plus lointaines, fut, pour le moins, précipité par le boulangisme.

C'est encore du boulangisme que procéda le renversement de l'attitude des royalistes en face du problème extérieur. Depuis 1815, et sauf dans la question romaine, les royalistes avaient toujours défendu la paix, alors que l'extrême-gauche trouvait dans les traditions jacobines des motifs de sacrifier au culte de la revanche. Boulanger avait incarné ce culte. Ce fut une raison pour les radicaux de l'abandonner et pour les royalistes, qui avaient été associés de Boulanger, de le recueillir. Le nationalisme de Barrès devait apporter une justification intellectuelle à ce changement de politique, et l'Affaire Dreyfus l'accentuer et le révéler d'une manière éclatante.

Le radicalisme sortait, lui aussi, affaibli de la tourmente. Père du boulangisme, mais incapable d'en dominer les écarts, il fit oraison et brûla tout ce que le fils maudit avait adoré. Le boulangisme avait grandi grâce au scrutin de liste; le radicalisme abandonna le scrutin de liste. Le boulangisme avait édifié sa politique sur la révision; le radicalisme abandonna la révision. Et c'est là un des faits les plus importants de l'histoire du régime. Le Sénat, ancien bastion du conservatisme, puis de

L'opportunisme, était apparu, au cours de boulangisme, comme le système de défense de la République contre un égarement possible du suffrage universel. A leur tour, après les opportunistes, les radicaux acceptèrent tacitement le Sénat et, par conséquent, la Constitution orléaniste. A partir de la défaite du boulangisme, la révision de la Constitution, la suppression du Sénat, sa modification ou la diminution de ses pouvoirs ne demeurèrent plus que par habitude dans le programme radical. La résistance du ministère Bourgeois, qui, en 1896, refusa durant quelques semaines de se retirer sur un vote hostile du Sénat, fut la dernière manifestation d'hostilité du radicalisme contre la Haute Assemblée. Trahissant les uns après les autres leurs principes, presque tous les républicains étaient désormais ralliés à la République de 1875, cette monarchie parlementaire dépourvue de monarchie, c'est-à-dire livrée, sans le contrepois d'une tradition nationale vivante, aux appétits électoraux qui abaissent et aux antagonismes de classes qui divisent.

Mais les principes ont leur vie propre, indépendante de ceux qui les véhiculent ou les abandonnent. La doctrine de la démocratie politique, exclusive de l'existence du Sénat, délaissée par les opportunistes, puis par les radicaux, devait être recueillie par les socialistes, qui y ajoutèrent son complément logique, la doctrine de la démocratie sociale. Et aux socialistes allèrent les ouvriers, successivement déçus par les radicaux et par les boulangistes.

De ces transformations internes des partis se dégage une double constatation.

D'abord, le boulangisme précipita ce glissement de chaque classe sociale d'un parti à l'autre, en quoi pourrait presque se résumer toute l'évolution politique de la III^e République. D'élections en élections, les royalistes allaient disparaître de la Chambre, et les fils de leurs clients voteraient pour les ralliés

ou même pour les hommes de la seconde génération opportuniste bientôt connus sous le nom de progressistes, les Dupuy, les Deschanel, les Jonnart... Ceux-ci, de leur côté, perdraient les voix des petits cultivateurs et des petits bourgeois au profit des radicaux, eux-mêmes dépouillés par les socialistes des suffrages ouvriers. Ainsi se vérifierait la loi formulée par M. André Siegfried, et dont le jeu fut particulièrement rapide au lendemain du boulangisme : une même classe se sert successivement de plusieurs partis et un même parti s'appuie tout à tour sur plusieurs classes.

Seul, Paris se façonna une destinée personnelle. Depuis longtemps républicaine, socialisante et revancharde, la capitale, en cette triple qualité, s'était donnée au boulangisme, lui resta fidèle, et, vaincue avec lui, perdit sa prééminence dans la vie politique du pays. Désormais, la vérité du jour et du lendemain vint de province. Mais à Paris les éléments de l'esprit boulangiste se scindèrent : le centre monopolisa le nationalisme, et la périphérie le socialisme.

D'autre part, en même temps que le boulangisme précipitait le glissement du régime vers la gauche, le radicalisme le freinait en renonçant à la pièce maîtresse de sa doctrine. Le reniement des opportunistes avaient fondé la République : celui des radicaux la consolida, l'oublia rituel de leurs origines par les fractions diverses du parti républicain ou par leurs leaders étant une nécessité impérieuse pour éviter la pente savonnée de la catastrophe. Meurent les principes plutôt que le régime!

Grâce au boulangisme, la République parlementaire décima et dispersa ses adversaires de droite, assagit ses fidèles de gauche. Elle a manqué à un devoir élémentaire de reconnaissance en n'élevant pas, sur les grand'places de nos villes, de statues au « brav' général », qui, sans le vouloir, travailla mieux à sa pérennité qu'un Gambetta ou un Ferry.

La revue catholique des idées et des faits

la revue belge d'intérêt général la plus vivante,
la plus actuelle, la plus répandue.

Elle renseigne sur tous les problèmes religieux,
politiques, sociaux, littéraires, artistiques
et scientifiques

DESCLÉE DE BROUWER, PARIS

VIENT DE PARAÎTRE :

L'AFFAIRE D'ÉTHIOPIE ET LES DIPLOMATES

(1934-1937)

PAR

Jean BASTIN

Docteur en droit

Licencié en sciences politiques et diplomatiques.

Un volume in-16 de 420 pages avec un frontispice, six planches
et deux cartes hors-texte.

Billaux - Grossé

16, rue des Colonies

BRUXELLES



ORNEMENTS D'ÉGLISE.
— ART RELIGIEUX. —
BRODERIES. — MEUBLES. —
CONFÉCTIONS. — STATUES.
CUIVRES, ORFÈVRE, etc.



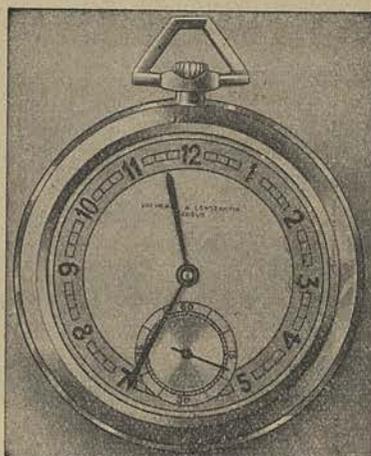
COOSEMANS

JOAILLIER ET ORFEVRE

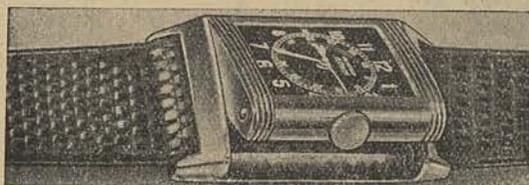
DE LL. MM, LE ROI ET LA REINE

se rappelle à votre bon souvenir et attire votre attention sur l'extension de son département horlogerie.

Les premières marques

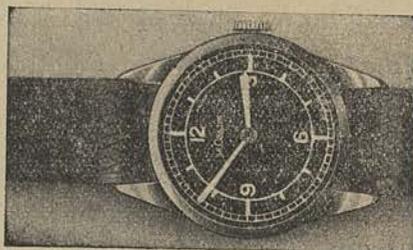


VACHERON ET CONSTANTIN
Or mixte.



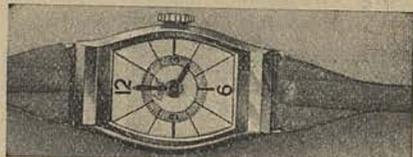
LE COULTRE
« REVERSO »

TISSOT
PONTIAC
ZIGMA
et autres
marques



LE COULTRE

ATELIER SPÉCIAL
DE RÉPARATIONS



OMEGA

25, avenue de la Toison d'Or
BRUXELLES

“ PATRIA ”

Société anonyme

23, rue du Marais, Bruxelles

Téléphones 1
17.34.00 et 17.51.21

Bureaux 1
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

1. **THEATRE PATRIA**
740 places assises
Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux
Fosse pour orchestre.
2. **Salle des CONFÉRENCES**
225 fauteuils
Estrade et installation pour projections lumineuses.
3. **Vaste HALL avec buffet**
400 mètres carrés.
Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs.
Installation unique d'amplification pour disques de phonographe.
(Pick-up).
4. **Locaux spacieux et confortables**
Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhaus

Confiseur

USINE

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

Tél. 12.68.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Tél. 12.63.59



LE STYLE MODERNE

a son joyau dans la cuisine

le fourneau " CINEY "

Dans une cuisine actuelle, où tout est clair, lisse, facile à entretenir, que fait encore une cuisinière comportant des ornements à astiquer, des moulures à nettoyer, des pieds contournés sous lesquels s'accumule la poussière ?

Les Forges de Ciney ont apporté à la cuisine moderne le fourneau digne d'elle :

Un bloc tout émail crème discrètement décoré, à panneaux unis, monté sur socle, sans accessoire métallique même chromé et dont la construction technique atteint les derniers perfectionnements.

Parure de la cuisine, le fourneau Ciney est en même temps le meuble dont l'entretien est le plus facile

Une élégante brochure illustrée éditée sur cet appareil sensationnel vous sera envoyée sur demande.

LES FORGES DE CINEY S A

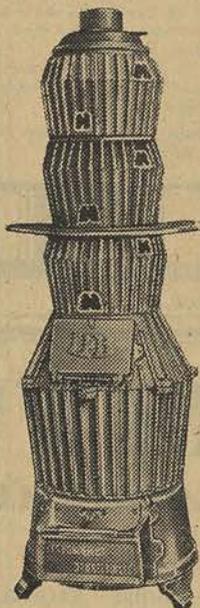
POUR LE CHAUFFAGE RATIONNEL DES
ÉGLISES, ÉCOLES, PENSIONNATS, etc.,

rien ne surpasse les poêles

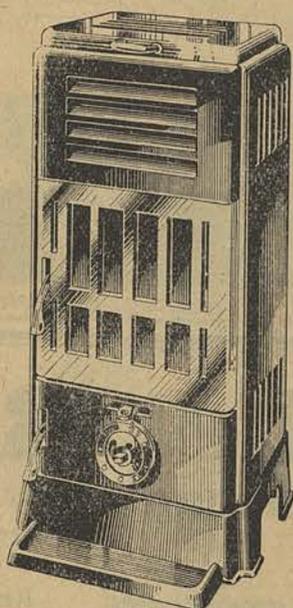
« L. F. B. 236-3 »

et

« GRANUM »



L. F. B. 236-3



Granum 1668

Grande capacité de chauffe - Consommation réduite au minimum

Les Fonderies Bruxelloises

Société anonyme

HAREN-LEZ-BRUXELLES

Cuisinières
de la plus petite de ménage
à l'installation la plus importante.

Pour
PENSIONNATS,
INSTITUTS,
CONVENTS,
ÉCOLES
MÉNAGÈRES
CASERNES,
etc.

KUPPERSBUSCH
SALLES D'EXPOSITION
35, rue de la Blanchisserie, Bruxelles

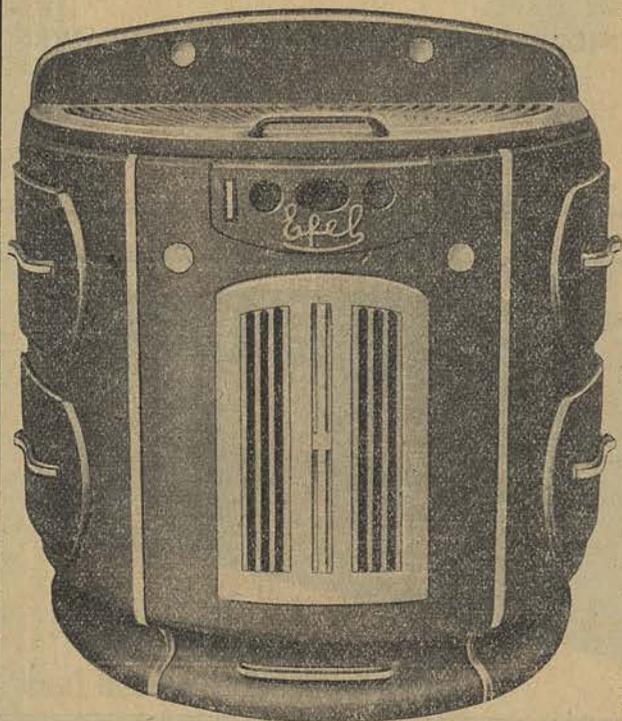
Une réalisation
merveilleuse des

FONDERIES DU LION

FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



- Poêles Parisiens
- Poêles Flamands
- Poêles Crapauds
- Poêles Triangulaires
- Cuisinières
- Poêles Buffet
- Foyers
- Dressoirs



Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre

Chemins de Fer Nord-Belge

Le Réseau Nord-Belge dessert des **RÉGIONS TOURISTIQUES** du plus grand intérêt.

La vallée de la Meuse :

Ses villes historiques :

LIÈGE, la Cathédrale et son trésor. — Le Palais des Princes-Evêques. — Les églises de style roman, gothique et renaissance. — Les Musées. — Superbes panoramas sur la ville et sur la région industrielle d'Ougrée, Seraing, Tilleur.

HUY, la Collégiale, une des plus belles églises du pays. — Le château fort, l'ancienne abbaye fondée par Pierre l'Ermite. — Le vieux pont.

ANDENNE, l'église renaissance. — Tombeau et chaise de sainte Begge.

NAMUR, la Cathédrale et son trésor. — Le Musée archéologique. — Le ravissant circuit de la Citadelle. — Le Théâtre d'été et le stade de jeux.

DINANT, la Ville Martyre. — La Collégiale au clocher bulbeux. — L'antique Citadelle. — Les grottes. — Les rochers.

Ses Châteaux qui s'échelonnent le long du fleuve;

Ses anciennes Abbayes, ses ruines de Bouvignes, de Poilvache; Ses Grottes de Dinant, et d'Engihoul, ses cavernes préhistoriques de Montaigle, de Furfooz, de Goyet, et Trou-Manto;

Ses Chaînes de rochers à MARCHE-LES-DAMES, Frênes, Profondeville, Lustin, etc.

Pendant la saison d'été, **CIRCUIT EN AUTOCAR HAUTE MEUSE, LESSE, ARDENNES**, au départ de **DINANT**.

La vallée de la Sambre :

Ses vieilles villes de **THUIN** et de **LOBBES** — Ruines de la célèbre Abbaye d'Aulne.

POELES GODIN

R. RABAUX & C^{ie}

158, Quai des Usines, BRUXELLES
et à Guise (Aisne) France

EXPOSITIONS A BRUXELLES, 144, BOUL. AD. MAX
ET A AMSTERDAM, 60, DAMRAK

HÉLIOS s.a.

LINTGÈN Tel. N^o 6

Groot-Hertogdom Luxemburg
vertoont zijne nieuwe modellen

1938

in Groote Ovens, zwaar gebouwd
in geëmailleerd plaatijzer, voor

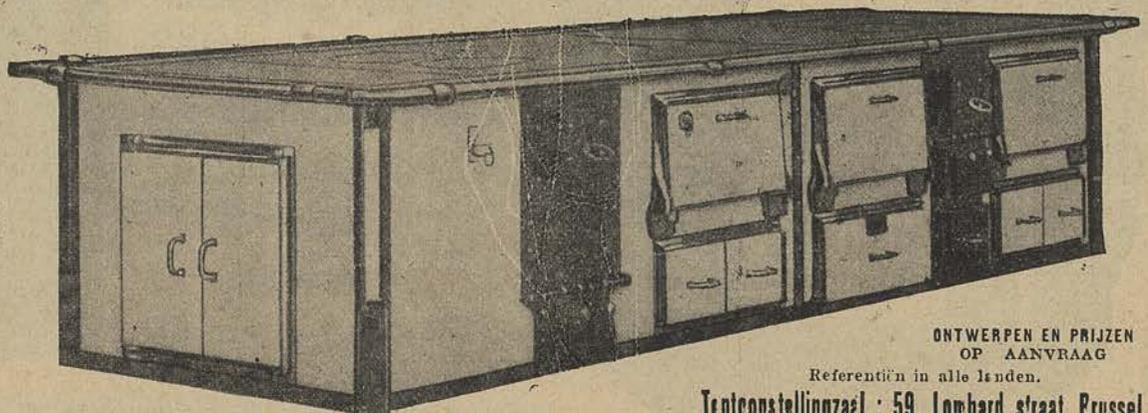
PENSIONNATEN,

INSTITUTEN,

KLOOSTERS,

HOTELS,

SPIJSHUIZEN, enz.



ONTWERPEN EN PRIJZEN
OP AANVRAAG

Referentiën in alle landen.

Tentoonstellingzaal : 59, Lombard straat, Brussel

ADVERTA



CHAMPIONS de la QUALITÉ

tel est le titre décerné par la renommée aux produits LORA, qui se classent parmi les toutes premières marques d'articles similaires.

Les produits LORA sont vendus sous la garantie du fabricant, ils subissent, avant leur mise en vente, des essais rigoureux de qualité.

Tout article à marque LORA ne donnant pas entière satisfaction est échangé ou remboursé à sa valeur d'achat.

Carbones, Rubans, Stencils & Encres "LORA"
EN VENTE PARTOUT

LORA

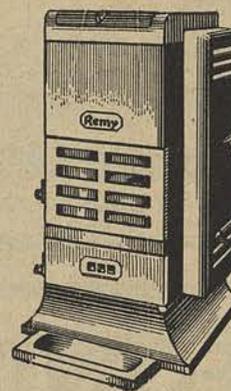
PRODUIT BELGE

Reclamer-les à votre fournisseur!

Le "REMY"

FOYERS ET CALORIFERES

BREVETÉ DÉPOSÉ



Rendement unique, garanti
par des essais officiels aux
Laboratoires des Arts et Mé-
tiers à Paris

89 %.

de rendement moyen

UNIQUE

Prix sans concurrence pour
leur capacité de chauffe

S. A. des Fonderies de l'Eau-Noire

COUVIN (Belgique)

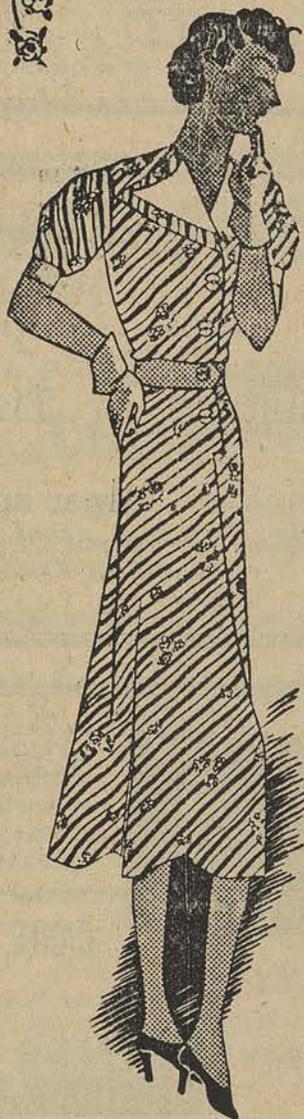
CUISINIÈRES — CRAPAUDS — TRIANGULAIRES

FOURNEAUX DE CUISINE

Poêles pour grands halls

*Vos jolies robes resteront fraîches,
si vous les faites
en Tobralco.*

Un tissu garanti () par Tootal.*



CHOISISSEZ dans la collection Tobralco, parmi les imprimés, les écossais, les larges pastilles, les semés de fleurettes et les unis de tous tons, le tissu que vous préférez. Ce sera pour vous une garantie que vos robes resteront toujours fraîches et élégantes et que ni le soleil, ni le lavage n'auront de prise sur elles.

Sur simple demande (Dépt. R nous vous enverrons une sélection d'échantillons, sans aucun frais.

Nouveau prix :

fr. 10⁵⁰
LE METRE
Largeur 91/92cm

(*) LA GARANTIE TOOTAL :

Tous les tissus portant la marque Tootal sont garantis devant donner satisfaction. Pour toute faute imputable à leurs tissus, les fabricants s'engagent au remplacement ou au remboursement. Exigez et vérifiez la marque sur la lisière.

TOBRALCO

MARQUE DÉPOSÉE

C'est un tissu TOOTAL. En vente dans les meilleurs magasins.
TOOTAL (Dépt. E) 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR — BRUXELLES.

La Chemiserie

Anciens Etablissements ELIE FLACHE, s. a.
20, Quai des Moines, GAND—Bureaux : 15, rue Traversière

**Chemises, Cols,
Pyjamas, Robes de chambre**
Tissus **SERVICERTUS** en exclusivité

Établissements Charles SIX

Moulins à cylindres

TOURNAI

**INSTALLATION MODERNE PRODUISANT
DES FARINES DE TOUT PREMIER ORDRE**

Prix modique comparé à la qualité
Franco toute gare belge et par axe

Reg. du Commerce
Courtrai 48
C. C. P. 5229

Téléphone 10245
Adresse télégr.
Charsix, Tournai

TISSAGE DE COTON

La Coriandre

Société Anonyme

Bureaux et Magasins:

rue de la Coriandre, GAND

Spécialité d'Articles Blancs, Teints et Imprimés
pour toutes Lingeries

Téléphones 103.14 — 129.99 — 184.55

USINES A GAND ET A SLEIDINGE

S. A. Neiryck-Holvoet

LENDELEDE

Téléphones : 983 et 972 Courtrai et 12 Iseghem

Filature et Tissage de Jute

Tous genres sacs et toiles d'emballage

Paper lined bags

Spécialité : « **TEXROOF** », toile de jute bitumée. — Assure
l'étanchéité des terrasses, plates-formes, fondations,
isolations, etc.

LAINES A TRICOTER

Laines pour Bonneteries et Tissages

■ ■ ■

Les Laines de Ste-Gudule

Chaussée de Menin MOUSCRON

Prix spéciaux aux communautés se recommandant de la Revue



QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre
climat exige des vêtements chauds.
La chaleur de la laine est la plus
saine.

GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS

résisteront à l'usage, si tricotés en

LAINES VESDRE

TISSUS FILTRANTS HAUWEL

LES SPÉCIALISTES POUR VOS FILTRATIONS

Leur production spécialisée permet seule de résoudre tous les problèmes de filtration

Tél. : 11.73.26

Direction et laboratoires : 39, rue Bosquet, BRUXELLES

Usines à Courtrai et Halluin

Tissage de Soieries

DE VOS FRÈRES S. A.

WAEREGHEM [Belgique]

SOIERIES : Crêpe de Chine (belles qualités) — Crêpe
sablé — Crêpe Maromat — Toile de soie — Crêpe
satin — Satins pour processions.
DOUBLURES : Brochés — Crêpes façonnés — Satins —
Serges, etc.

Le Bon Pain produit par la meilleure farine provenant des
MOULINS « CONCORDIA », à AUVELAIS-GROGNEAUX

LE PLUS ANCIEN MOULIN DE BELGIQUE

(Le premier moulin de Grogneaux fut construit par les religieux de l'Abbaye de Floreffe en 1138)

Complètement transformé et modernisé en 1931

PRODUCTION JOURNALIÈRE : 55.000 KILOS BLÉ

Farines supérieures pour boulangerie et pâtisserie

OOO - Extra - Gruau

Franco toutes gares par wagon ou domicile par auto

Téléph. : Tamines 22

Moulins " Métropole "

Société anonyme

Schooten-lez-Anvers



Farines de haute qualité

Spécialité de farines supérieures

OOO - EXTRA - GRUAU

Nos sons, rebulets et remoulages se recommandent

Livraisons franco toute gare

Tél. Anvers 586.70 - 583.47

USINES TEXTILES D'EUPEN

Société Anonyme

**Filature - - Tissage
Apprêt & Teinturerie**

FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES

VELOURS DE LAINE - DRAPS D'ADMINISTRATION
ET ECCLÉSIASTIQUES

VOUS DÉSIREZ ACHETER DU SIROP!

Demandez échantillons et prix
à l'adresse suivante :

Siroperie MEURENS, à Aubel

Sirop mélangé, marque POMONA

3 QUALITÉS : Sirop purs fruits, poires et pommes,
gelées de poires (Spécialité)

Téléph. Aubel N° 9

Reg. du Comm. Verviers 12153

IMPORTATION DIRECTE

des Grands Vins de Bordeaux, de Bourgogne, d'Oporto,
de Champagnes et de Liqueurs de marques

Em. De Ridder-Laenen & Fils

27, Grand'Place

MALINES

Maison fondée en 1854
Chèques postaux 365.80

Reg. du Com. n° 269
— Téléphone 158 —

Entrepôts particuliers :

Tuileries (Dyle), 10

Longue rue des Bateaux, 61

VIN DE MESSE

VINS des COTEAUX de l'HARRACH

des RR. PP. Missionnaires d'Afrique

(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

O. Ohèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

COMPTOIR VINICOLE BOURGUIGNON - GIRONDIN

Société Anonyme

Bureaux et Caves : 22, rue de Venise, BRUXELLES

VINS FINS

Grande réserve de Vins de BORDEAUX, BOURGOGNE
PORTO en bouteilles et en cercles

Vins Mousseux et Champagnes

Maurice VAN ASSCHE

Ex-policier judiciaire des Parquet et Sûreté militaire, ancien élève de l'École belge
de Criminologie, directeur-proprétaire de la Centrale Belge d'Information

BRUXELLES — 23, avenue EMILE MAX, 23 — BRUXELLES

Téléphone 33-73-52

Reg. du Comm. 82356

C. C. P. 52038

RECHERCHE preuves et témoins ; griefs précis et faits nouveaux ; opportu-
nité d'actions en justice dans tous litiges civils et commerciaux.

RENSEIGNE en prévision d'associations ou commandites ; démasque les
contrefacteur ; concurrent déloyal, espion commercial, sabo-
teur, auteurs de divulgations ou menaces.

CONTROLE les agissements d'enfants prodigues ou dangereusement liés,
d'intendants, gerants, caissiers, représentants, etc.

ENQUÊTE sur origines, antécédents, réputation, religion, fortune, caractère
conduite, relations. (Devoir qui s'impose avant tout mariage et qu
se justifie par la gravité de cet acte.)

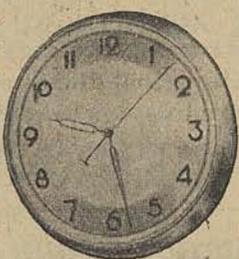
Vingt-trois années de probité professionnelle justifient
la notoriété acquise par l'informateur MAURICE VAN ASSCHE

A chacun son chocolat.

MARTOUGIN

est celui des vrais amateurs.

L'horloge électrique
KIENZLE pour
pensionnats, cou-
vents, bureaux,
cours, **NE DOIT
JAMAIS ÊTRE
REMISE A
L'HEURE** car elle
donne toujours
l'heure exacte, ni remontée, ni réparée.



KIENZLE
électrique
précis
comme le soleil

KIENZLE ÉLECTRIC
12, rue Vanderlinden BRUXELLES

Glycérines distillées, pharmaceutiques
Savons mous, Savons durs
Savons de ménage, Savons liquides

SOCIÉTÉ ANONYME DES

Établissements Industriels LOUIS PITZ

Rue Van den Peereboom, 57

Téléphones : 512.94-535.99 Borgerhout-Anvers

LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE - FEBRIFUGE - TONIQUE

**MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PERIO-
DIQUES - SURMENAGE - GRIPPE - DOULEURS RHUMATISMALES**

L'efficacité toute spéciale de l'anti-
douleur "LA CROIX BLANCHE",
trouve sa source dans la "synergie
des composants", c'est-à-dire
l'exaltation des propriétés parti-
culières de chacun des ingrédients
par leur association mutuelle.
Grâce à elle chacun d'eux ap-
porte à l'ensemble son effica-
cité propre et pleine tout en n'y
figurant qu'en dose très réduite
d'où toxicité nulle, tolérance par-
faite, absence de toute réaction
secondaire désagréable. Les cal-
mants exercent souvent
un effet dépressif sur le sys-
tème nerveux et circula-
toire, et provoquent de
la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas
pour l'antidouleur "LA CROIX
BLANCHE", qui compte aussi pa-
mi ses ingrédients un élément
tonifiant, dont la présence a pour
effet d'annihiler l'influence dépri-
mante des éléments calmants de
l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLAN-
CHE", a maintenant plus de 35
ans d'existence. Grâce à ses
qualités réelles il a su conquérir
la confiance des malades et
s'imposer dans la majeure
partie du monde civil-
lisé. Quiconque en a fait
l'essai, continue à en faire
sont calmant favori.



C'EST UN PRODUIT BELGE
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUYPENS ST NICOLAS-WAES
DANS TOUTES PHARMACIES

Fruits Maison de gros Conserves

J. P. MUNAR

13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55 Registre du commerce O. O. Postaux
Tél. 342.53 N° 1551 1329.87

Adr. télégr. : Munar-Anvers

**TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, OITRONS, POMMES,
BANANES, PAMPLEMOUSSES, RAISINS FRAIS, etc. —
TOUS FRUITS SECS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE
POISSONS**

Prix courant sur demande. Expédition dans toute la Belgique.

Fabrique de Chicorée

QUALITÉ SUPÉRIEURE

Reine Astrid

M. QUARTIER

Rue d'Espagne, 15-19, ROULERS (Fl. Occ.)

Tél. 339 — C. Ch. P. N° 115.792 — Reg. Comm. : Courtrai N° 3869

Réclamez à votre fournisseur
le beurre Sainte - Anne
PASTEURISÉ ET CONTROLÉ

ou écrivez à la

Laiterie Sainte - Anne

Soc. Coop.

Tél. 9 Chimay

Forges-lez-Chimay

La plus grosse production belge - 650,000 k. de beurre par an

LAIT BATTU SÉCHÉ POUR LES POUSSINS

Apprenez les
langues vivantes

L'Ecole Berlitz

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

LE LAIT "VITALY"

Sauve les nourrissons,
Favorise la croissance des en-
fants,

Prépare une jeunesse vigoureuse,
Soutient les vieillards.

Entretien l'énergie des adultes,
Amplifie l'endurance des sports-
men,

Revitalise les malades,

LAIT CRU, PUR ET SAIN

étable indemne de tuberculose
Certificat du Ministère de l'Agriculture

176, rue Royale, BRUXELLES

Tél. 17.50.07

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Etienne et Jean VAN OOST
Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18

COURTRAI

Chèq. Post. 372543 — Téléphone 63

Serges, voiles, camelots, draps, coton divers,
toiles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour
processions. — Spécialité d'articles pour com-
munautés religieuses et pour confections

UNION CHARBONNIERE
du Brabant, S.N.C.

Bureaux et Chantiers :

100, avenue du Port, 100

Téléphone 26.96.66

COMMANDEZ VOS PROVISIONS DE CHARBON
CHEZ...

"CHARPORT"

Chantier Charbonnier du Port
Pre Etienne-P. Soubre

31, Quai de Willebroeck,
BRUXELLES

Tél. 26.96.66

vous aurez la certitude d'avoir
pu charbon de première qua-
lité à un prix intéressant.



Charbonnière Forestoise
E. OLIVIER

71, rue de la Station, Forest-Bruxelles

Téléphones :
44.78.51-44.94.36

Chèques Postaux :
34.477

Reg. du Commerce :
71765

- VENTE DIRECTE -
de la mine aux consommateurs

Dépôt général du « SYNTHRANOIX »
ANTHRACITE SYNTHÉTIQUE

Sté A^{me} FOURS A COKE

de et à QUIÉVRAIN

SPÉCIALITÉ DE COKE LAVÉ DE FONDERIE

Coke spécialement concassé pour chauffage central
et feux continus

20/40 — 40/60 & 60/80

Remise par camion de 3 tonnes dans un rayon de
50 kilomètres

Raffinerie
Tirlemontoise
Tirlemont



Exigez le Sucre
scié-rangé
en boîtes de 1 kilo

200,000,000 de francs de dégâts
par an en
Belgique par les RATS!



Détruisez ces dangereux
rongeurs par :

Roxon
DETRUIT TOUS LES RATS

qui vous offre des avan-
tages Incontestables no-
tamment :

1. Inoffensif pour hom-
mes et animaux domes-
tiques ;
2. Efficacité de 100 % ;
3. Conservation illimitée

EN VENTE chez tous les pharmaciens et droguistes

800. AN. DES

Établissements **AEROXON**

Rue Léopold, 76, MALINES Tél. 807

L U X E C O

PARQUETS LUXUEUX - ÉCONOMIQUE

21, rue des Tanneurs Téléphone : 250.75
ANVERS

TOUS GENRES DE PARQUETS
A prix égal — Qualité supérieure
Qualité égale — Prix inférieurs

Demandez notre parquet 7 m/m et notre parquet pliant
amovible

Spécialement pour revêtement de planchers anciens

COMPROCIR S.A.

40, Rempart Kipdorp, 40 — ANVERS

Tél. 232.53-321.98-368.71-370.94.

Comprocir donne au plancher un brillant éclatant et durable, le
nettoie radicalement sans l'abîmer.

Comprocir est composé des matières les plus fines des cires solides
qui ne collent pas et entretiennent le plancher sans trop l'engraisser.

Comprocir est en état liquide, par conséquent économique et facile
l'emploi.

Spécialement recommandée pour écoles et pensionnats.

Notre programme de fabrication : Cire liquide, encaustique,
cirage, Auto-Polish, etc...